

# MÉMOIRES.

---

TOME SIXIEME.

---



C

I

E D

e P

SECONDE PARTIE  
DES  
CONFESSIONS  
DE J. J. ROUSSEAU,

*Citoyen de Geneve.*

EDITION enrichie d'un nouveau  
recueil de ses Lettres.

---

TOME SIXIEME.

---



A NEUCHÂTEL,  
à l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL,  
Imprimeur du Roi.

---

M. DCC. XC.

LIBRARY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY  
250 N. BOSTON ST.  
BOSTON, MASS.  
JAN 10 1891  
RECEIVED  
LIBRARY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY  
250 N. BOSTON ST.  
BOSTON, MASS.  
JAN 10 1891  
RECEIVED

Q  
tem  
enc  
à fa  
en a  
à Pa  
de m  
la fa  
gne,

L E S  
C O N F E S S I O N S  
D E

J. J. ROUSSEAU.

*Intus & in cute.*

---

S E C O N D E P A R T I E.

---

L I V R E O N Z I E M E.

---

QUOIQUE la *Julie*, qui depuis longtemps étoit sous presse, ne parût point encore à la fin de 1760, elle commençoit à faire grand bruit. Mad. de Luxembourg en avoit parlé à la cour, Mad. d'H..... à Paris. Cette dernière avoit même obtenu de moi pour S. L..... t, la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avoit été enchanté. Duclos,

*Tome VI.*

A

## 2 LES CONFESSIONS.

à qui je l'avois auffi fait lire, en avoit parlé à l'académie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman ; les libraires de la rue S. Jaques & celui du Palais royal étoient affligés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin, & son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avoit été attendu. Mad. la Dauphine, qui l'avoit lu des premières, en parla à M. de Luxembourg, comme d'un ouvrage ravissant. Les sentimens furent partagés chez les gens de lettres : mais dans le monde, il n'y eut qu'un avis ; & les femmes surtout s'enivrèrent & du livre & de l'auteur, au point qu'il y en avoit peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avois entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, & qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France que dans le reste de l'Europe, quoique les François, hommes & fem-

## L I V R E X I.

3

mes , n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente , son moindre succès fut en Suisse , & son plus grand à Paris. L'amitié , l'amour , la vertu regnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs ? Non , sans doute ; mais il y regne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image , & qui nous fait chérir dans les autres , les sentimens purs , tendres , honnêtes , que nous n'avons plus. La corruption désormais est par - tout la même : il n'existe plus ni mœurs , ni vertus en Europe ; mais s'il existe encore quelque amour pour elles , c'est à Paris qu'on doit le chercher. ( \* )

Il faut , à travers tant de préjugés & de passions factices , savoir bien analyser le cœur humain , pour y démêler les vrais sentimens de la nature. Il faut une délicatesse de tact , qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde , pour sentir , si j'ose ainsi dire , les finesse de cœur

---

( \* ) J'écrivois ceci en 1769.

A ij

#### 4 LES CONFESIONS.

dont cet ouvrage est rempli. Je mets sans crainte, la quatrième partie à côté de la *Princesse de Cleves*, & je dis que si ces deux morceaux n'eussent été lus qu'en province, on n'auroit jamais senti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner si le plus grand succès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parce qu'on est plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant ici distinguer encore. Cette lecture n'est assurément pas propre à cette sorte de gens d'esprit, qui n'ont que de la ruse, qui ne sont fins que pour pénétrer le mal, & qui ne voient rien du tout, où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la *Julie* eût été publiée en certain pays que je pense, je suis sûr que personne n'en eût achevé la lecture, & qu'elle seroit morte en naissant.

J'ai rassemblé la plupart des lettres qui me furent écrites sur cet ouvrage, dans une liasse qui est entre les mains de Mad. de Nadaillac. Si jamais ce recueil paroît,

on y verra des choses bien singulieres ,  
& une opposition de jugement qui mon-  
tre ce que c'est que d'avoir à faire au  
public. La chose qu'on y a le moins vue ,  
& qui en fera toujours un ouvrage uni-  
que , est la simplicité du sujet & la  
chaîne de l'intérêt qui , concentré entre  
trois personnes , se soutient durant fix  
volumes , sans épisode , sans aventure  
romanesque , sans méchanceté d'aucune  
espece , ni dans les personnages , ni dans  
les actions. Diderot a fait de grands com-  
plimens à Richardson , sur la prodi-  
gieuse variété de ses tableaux & sur la  
multitude de ses personnages. Richard-  
son a , en effet , le mérite de les avoir  
tous bien caractérisés : mais quant à leur  
nombre , il a cela de commun avec les  
plus insipides romanciers , qui suppléent  
à la stérilité de leurs idées , à force de  
personnages & d'aventures. Il est aisé de  
réveiller l'attention , en présentant inces-  
samment & des événemens inouis & de  
nouveaux visages , qui passent comme



## 6 LES CONFESSIONS.

les figures de la lanterne magique : mais de soutenir toujours cette attention sur les mêmes objets , & fans aventures merveilleuses , cela , certainement , est plus difficile ; & si , toute chose égale , la simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage , les romans de Richardson , supérieurs en tant d'autres choses , ne fauroient , sur cet article , entrer en parallèle avec le mien. Il est mort , cependant , je le fais , & j'en fais la cause ; mais il ressuscitera.

Toute ma crainte étoit , qu'à force de simplicité , ma marche ne fût ennuyeuse , & que je n'eusse pu nourrir assez l'intérêt , pour le soutenir jusqu'au bout. Je fus rassuré par un fait qui , seul , m'a plus flatté que tous les complimens qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à Mad. la princesse de Talmont (\*), un jour de

---

(\*) Ce n'est pas elle , mais une autre dame , dont j'ignore le nom.

mais bal de l'opéra. Après souper , elle se fit habiller pour y aller , & en attendant l'heure , elle se mit à lire le nouveau roman. A minuit , elle ordonna qu'on mît ses chevaux , & continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étoient mis ; elle ne répondit rien. Ses gens , voyant qu'elle s'oublioit , vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne presse encore , dit - elle , en lisant toujours. Quelque temps après , sa montre étant arrêtée , elle sonna pour savoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant , dit-elle , il est trop tard pour aller au bal ; qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller , & passa le reste de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait , j'ai toujours désiré de voir Mad. de Talmont , non-seulement pour savoir d'elle-même s'il est exactement vrai ; mais aussi parce que j'ai toujours cru qu'on ne pouvoit prendre un intérêt si vif à l'*Héloïse* , sans avoir ce fixieme sens , ce sens moral ,

## 8 LES CONFESIONS.

dont si peu de cœurs sont doués , & sans lequel nul ne sauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes si favorables , fut la persuasion qu'elles furent que j'avois écrit ma propre histoire , & que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit si bien établie , que Mad. de Polignac écrivit à Mad. de V.....n, pour la prier de m'engager à lui laisser voir le portrait de Julie. Tout le monde étoit persuadé qu'on ne pouvoit exprimer si vivement des sentimens qu'on n'auroit point éprouvés , ni peindre ainsi les transports de l'amour , que d'après son propre cœur. En cela , l'on avoit raison , & il est certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extases ; mais on se trompoit, en pensant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire : on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiscences de jeunesse & Mad. d'H. ...., les amours que j'ai

sentis & décrits , n'auroient été qu'avec des sylphides. Je ne voulus ni confirmer ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuse. On peut voir dans la préface en dialogue , que je fis imprimer à part , comment je laissai là-dessus le public en suspens. Les rigoristes disent que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi , je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger , & je crois qu'il y auroit eu plus de bêtise que de franchise à cette déclaration faite sans nécessité.

A peu près dans le même temps , parut la *Paix perpétuelle* , dont l'année précédente j'avois cédé le manuscrit à un certain M. de Bastide , auteur d'un journal appelé *le Monde* , dans lequel il vouloit , bon gré malgré , fourrer tous mes manuscrits. Il étoit de la connoissance de M. Duclos , & vint , en son nom , me presser de lui aider à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de la *Julie* , & vouloit que je la misse dans son journal : il vouloit que j'y misse l'*Emile* ; il auroit voulu

que j'y misse le *Contrat social*, s'il en eût soupçonné l'existence. Enfin, excédé de ses importunités, je pris le parti de lui céder pour douze louis, mon extrait de la *Paix perpétuelle*. Notre accord étoit, qu'il s'imprimeroit dans son journal; mais si-tôt qu'il fut propriétaire de ce manuscrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchemens que le censeur exigea. Qu'eût-ce été, si j'y avois joint mon jugement sur cet ouvrage, dont très-heureusement je ne parlai point à M. de Bastide, & qui n'entra point dans notre marché! Ce jugement est encore en manuscrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaisanteries & le ton suffisant de Voltaire à ce sujet, m'ont dû faire rire, moi qui voyois si bien la portée de ce pauvre homme dans les matières politiques, dont il se méloit de parler.

Au milieu de mes succès dans le public, & de la faveur des dames, je me

señtois déchoir à l'hôtel de Luxembourg , non pas auprès de M. le Maréchal , qui sembloit même redoubler chaque jour de bontés & d'amitiés pour moi , mais auprès de Mad. la Maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire , son appartement m'étoit moins ouvert ; & durant les voyages de Montmorency , quoique je me présentasse assez exactement , je ne la voyois plus guere qu'à table. Ma place n'y étoit même plus aussi marquée , à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus , qu'elle me parloit peu , & que je n'avois pas , non plus , grand' chose à lui dire , j'aimois autant prendre une autre place , où j'étois plus à mon aise , surtout le soir ; car machinalement je prenois peu à peu l'habitude de me placer plus près de M. le Maréchal.

A propos du soir , je me souviens d'avoir dit que je ne soupois pas au château , & cela étoit vrai dans le commencement de la connoissance ; mais comme M. de Luxembourg ne dînoit point & ne se met-

## 12 LES CONFESIONS.

toit pas même à table , il arriva de là , qu'au bout de plusieurs mois , & déjà très-familier dans la maison , je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque. Cela me déterminâ d'y souper quelquefois , quand il y avoit peu de monde ; & je m'en trouvois très-bien , vu qu'on dînoit presque en l'air , & comme on dit , sur le bout du banc : au lieu que le souper étoit très-long , parce qu'on s'y reposoit avec plaisir , au retour d'une longue promenade ; très-bon , parce que M. de Luxembourg étoit gourmand ; & très-agréable , parce que Mad. de Luxembourg en faisoit les honneurs à charmer. Sans cette explication , l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de Luxembourg, ( liasse C , N<sup>o</sup>. 36. ) où il me dit qu'il se rappelle avec délices nos promenades ; sur-tout , ajoute-t-il , quand en rentrant les soirs dans la cour , nous n'y trouvions point de traces de roues de carrosses ; c'est que , comme on passoit tous

les matins le râteau sur le sable de la cour , pour effacer les ornières , je jugeois par le nombre de ces traces , du monde qui étoit survenu dans l'après-midi.

Cette année 1761 mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur , depuis que j'avois l'honneur de le voir : comme si les maux que me préparoit la destinée , eussent dû commencer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement & qui en étoit le plus digne. La première année , il perdit sa sœur , Mad. la duchesse de Villeroy : la seconde , il perdit sa fille , Mad. la princesse de Robeck ; la troisième , il perdit dans le duc de Montmorency , son fils unique , & dans le comte de Luxembourg son petit-fils , les seuls & derniers soutiens de sa branche & de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent ; mais son cœur ne cessa de saigner en-dedans , tout le reste de sa vie , & sa santé ne fit plus que décliner.



#### 14 LES CONFESSIONS.

La mort imprévue & tragique de son fils dut lui être d'autant plus sensible qu'elle arriva précisément au moment où le roi venoit de lui accorder pour son fils, & de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des Gardes-du-corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre peu à peu, le dernier enfant de la plus grande espérance, & cela par l'aveugle confiance de la mère au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des médecines pour toute nourriture. Hélas ! j'en eusse été cru, le grand-père & petit-fils seroient tous deux encore en vie. Que me dis-je point, que n'écrivis-je point à M. le Maréchal, que de représentations ne fis-je point à Mad. de Montmorency, sur le régime plus qu'antique que, sur la foi de son médecin, elle faisoit observer à son fils ! Mad. de Luxembourg, qui pensoit comme moi, ne vouloit point usurper l'autorité de la mère ; M. de Luxembourg, homme

doux & foible , n'aimoit point à contrarier. Mad. de Montmorency avoit dans B....u une foi , dont son fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aise , quand il pouvoit obtenir la permission de venir à Mont-Louis avec Mad. de Boufflers , demander à goûter à Thérèse , & mettre quelques alimens dans son estomac affamé ! Combien je déplorais en moi-même les miseres de la grandeur , quand je voyois cet unique héritier d'un si grand bien , d'un si grand nom , de tant de titres & de dignités , dévorer avec l'avidité d'un mendiant , un pauvre petit morceau de pain ! Enfin , jeus beau dire & beau faire , le médecin triompha , & l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans , qui fit périr le petit-fils , creusa le tombeau du grand-pere , & il s'y joignit de plus la pusillanimité de vouloir se dissimuler les infirmités de l'âge. M. de Luxembourg avoit eu par intervalles , quelque douleur au gros doigt du pied ; il en eut une

## 16 LES CONFESIONS.

atteinte à Montmorency , qui lui donna de l'insomnie & un peu de fièvre. J'osai prononcer le mot de goutte ; Mad. de Luxembourg me tança. Le valet-de-chambre chirurgien de M. le Maréchal soutint que ce n'étoit pas la goutte , & se mit à panser la partie souffrante avec du baume tranquille. Malheureusement , la douleur se calma ; & quand elle revint on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avoit calmée : la constitution s'altéra , les maux augmentèrent & les remèdes en même raison. Mad. de Luxembourg , qui vit bien enfin que c'étoit la goutte , s'opposa à cet infensé traitement. On se cacha d'elle , & M. de Luxembourg périt par sa faute , au bout de quelques années , pour avoir voulu s'obstiner à guérir. Mais n'anticiper point de si loin sur les malheurs : combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il est singulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire & faire , sembloit

fait pour déplaire à Mad. de Luxembourg, lors même que j'avois le plus à cœur de conserver sa bienveillance. Les afflictions que M. de Luxembourg éprouvoit coup sur coup, ne faisoient que m'attacher à lui davantage, & par conséquent à Mad. de Luxembourg : car ils m'ont toujours paru si sincèrement unis, que les sentimens qu'on avoit pour l'un, s'étendoient nécessairement à l'autre. M. le Maréchal vieillissoit. Son assiduité à la cour, les soins qu'elle entraînoit, les chasses continuelles, la fatigue, sur-tout, du service durant son quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme, & je ne voyois plus rien qui pût soutenir la sienne dans cette carrière. Puisque ses dignités devoient être dispersées, & son nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuse, dont l'objet principal avoit été de ménager la faveur du prince à ses enfans. Un jour que nous n'étions que nous trois, & qu'il se plaignoit des

## 18 LES CONFESIONS.

fatigues de la cour , en homme que ses pertes avoient découragé , j'osai lui parler de retraite , & lui donner le conseil que Cyneas donnoit à Pyrrhus. Il soupira , & ne répondit pas décisivement. Mais au premier moment où Mad. de Luxembourg me vit en particulier , elle me relança vivement sur ce conseil , qui me parut l'avoir alarmée. Elle ajouta une chose dont je sentis la justesse , & qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde : c'est que la longue habitude de vivre à la cour , devenoit un vrai besoin , que c'étoit même en ce moment une dissipation pour M. de Luxembourg , & que la retraite que je lui conseilloyois , seroit moins un repos pour lui qu'un exil , où l'oisiveté , l'ennui , la tristesse acheveroit bientôt de le consumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avoit persuadé , quoiqu'elle dût compter sur la promesse que je lui fis & que je lui tins , elle ne parut jamais bien tranquillisée à cet égard , & je me suis rap-

pellé que depuis lors , mes tête-à-tête avec M. le Maréchal avoient été plus rares & presque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdise & mon guignon me nuisoient ainsi de concert auprès d'elle , les gens qu'elle voyoit & qu'elle aimoit le plus , ne m'y servoient pas. L'abbé de B.....s sur-tout , jeune homme aussi brillant qu'il soit possible de l'être , ne me parut jamais bien disposé pour moi ; & non-seulement il est le seul de la société de Mad. la Maréchale , qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention , mais j'ai cru m'appercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorency , je perdois quelque chose auprès d'elle ; & il est vrai que , sans même qu'il le voulût , c'étoit assez de sa seule présence : tant la grace & le sel de ses gentilleses appesantissoient encore mes lourds *spropofiti*. Les deux premières années , il n'étoit presque pas venu à Montmorency ; & par l'indulgence de Mad. la Maréchale , je n'étois

passablement soutenu : mais si-tôt qu'il parut un peu de suite, je fus écrasé sans retour. J'aurois voulu me réfugier sous son aile, & faire en sorte qu'il me prît en amitié ; mais la même mauffaderie qui me faisoit un besoin de lui plaire, m'empêcha d'y réussir ; & ce que je fis pour cela mal-adroitement, acheva de me perdre auprès de Mad. la Maréchale, sans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'esprit il eût pu réussir à tout ; mais l'impossibilité de s'appliquer, & le goût de la dissipation, ne lui ont permis d'acquiescer que des demi-talens en tout genre. En revanche il en a beaucoup, & c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde, où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du cistre, & barbouillant un peu de peinture au pastel. Il s'avisa de vouloir faire le portrait de Mad. de Luxembourg ; ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui ressembloit point du tout, & cela

étoit vrai. Le traître d'abbé me consulta ; & moi , comme un sot & comme un menteur , je dis que le portrait ressembloit. Je voulois cajoler l'abbé ; mais je ne cajolois pas Mad. la Maréchale , qui mit ce trait sur ses registres : & l'abbé ayant fait son coup , se moqua de moi. J'appris par ce succès de mon tardif coup d'essai , à ne plus me mêler de vouloir flatter & flatter malgré Minerve.

Mon talent étoit de dire aux hommes des vérités utiles , mais dures , avec assez d'énergie & de courage ; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né , je ne dis pas pour flatter , mais pour louer. La maladresse des louanges que j'ai voulu donner , m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes censures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible , que ses suites ont non-seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie , mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorency , M. de Choiseul venoit quelquefois sou-



per au château. Il y vint un jour que j'en sortois. On parla de moi : M. de Luxembourg lui conta mon histoire de Venise avec M. de M..... M. de Choiseul dit que c'étoit dommage que j'eusse abandonné cette carrière , & que si j'y voulois rentrer , il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de Luxembourg me redit cela ; j'y fus d'autant plus sensible , que je n'étois pas accoutumé d'être gâté par les ministres ; & il n'est pas sûr que malgré mes résolutions , si ma santé m'eût permis d'y songer , j'eusse évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi , que les courts intervalles où toute autre passion me laissoit libre ; mais un de ces intervalles eût suffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de Choiseul m'affectionnant à lui , accrut l'estime que , sur quelques opérations de son ministère , j'avois conçue pour ses talens ; & le pacte de famille en particulier , me parut annoncer un homme d'état du premier ordre. Il gagnoit encore

dans mon esprit , au peu de cas que je faisois de ses prédécesseurs , sans excepter Mad. de P.....r , que je regardois comme une façon de premier ministre ; & quand le bruit courut que , d'elle ou de lui , l'un des deux expulseroit l'autre , je crus faire des vœux pour la gloire de la France , en en faisant pour que M. de Choiseul triomphât. Je m'étois senti de tout temps pour Mad. de P.....r , de l'antipathie , même quand avant sa fortune , je l'avois vue chez Mad. de la Popliniere , portant encore le nom de Mad. d'E.....s. Depuis lors , j'avois été mécontent de son silence au sujet de Diderot , & de tous ses procédés par rapport à moi , tant au sujet des *Fêtes de Ramire & des Musés galantes* , qu'au sujet du *Devin du village* , qui ne m'avoit valu dans aucun genre de produit , des avantages proportionnés à ses succès ; & dans toutes les occasions , je l'avois toujours trouvé très-peu disposée à m'obliger : ce qui n'empêcha pas le chevalier de Lorenzy de me proposer de

## 24 LES CONFESSIONS.

faire quelque chose à la louange de cette dame, en m'insinuant que cela pourroit m'être utile. Cette proposition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la faisoit pas de son chef; sachant que cet homme, nul par lui-même, ne pense & n'agit que par l'impulsion d'autrui. Je fais trop peu me contraindre, pour avoir pu lui cacher mon dédain pour sa proposition, ni à personne mon peu de penchant pour la favorite; elle le connoissoit, j'en étois sûr, & tout cela méloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle, dans les vœux que je faisois pour M. de Choiseul. Prévenu d'estime pour ses talens, qui étoient tout ce que je connoissois de lui, plein de reconnoissance pour sa bonne volonté, ignorant d'ailleurs totalement dans ma retraite ses goûts & sa manière de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public & le mien; & mettant alors la dernière main au *Contrat social*, j'y marquai, dans un seul trait, ce que je pensois des précédens ministres,

cette  
arroit  
digna  
ne la  
ne cet  
nse &  
ni. Je  
avoir  
oposi  
nchant  
t, j'en  
intérêt  
, dans  
e Choi-  
alens,  
fois de  
bonne  
lement  
maniere  
comme  
& met-  
Contrat  
rait, ce  
isteres,  
&

& de celui qui commençoit à les éclipser, Je manquai, dans cette occasion, à ma plus constante maxime; & de plus, je ne songeai pas que, quand on veut louer & blâmer fortement dans un même article, sans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puisse y trouver de qui-pro-quo. J'étois là-dessus dans une si folle sécurité, qu'il ne me vint pas même à l'esprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt si j'eus raison.

Une de mes chances étoit, d'avoir toujours dans mes liaisons, des femmes auteurs. Je croyois au moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout : elle m'y suivit encore. Mad. de Luxembourg ne fut pourtant jamais, que je sache, atteinte de cette manie; mais Mad. la comtesse de B.....s le fut. Elle fit une tragédie en prose, qui fut d'abord lue, proménée & prônée dans la société de M. le prince de Conti, & sur laquelle,

26 LES CONFESSIONS.

non contente de tant d'éloges , elle voulut  
aussi me consulter , pour avoir le mien.  
Elle l'eut , mais modéré , tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertissement que je crus lui devoir , que la piece intitulée *l'Esclave généreux* , avoit un très-grand rapport à une piece angloise , assez peu connue , mais pourtant traduite intitulée *Oroonoko*. Mad. de B. .... me remercia de l'avis , en m'assurant toutefois que sa piece ne ressembloit point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule , & cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit imposé ; cela ne m'a point empêché de me rappeler souvent depuis lors , le sort de celui que remplit Gilles Blas près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de B. .... s , qui ne m'aimoit pas , outre Mad. de B. .... s auprès de laquelle j'avois des torts que jamais les femmes ni les auteurs ne pardonnent , tous les autres amis de Mad. Maréchale m'ont toujours paru peu dis-

posés à être des miens, entr'autres M. le  
président Hénault, lequel, enrôlé parmi  
les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs  
défauts; entr'autres aussi, Mad. du Def-  
fant & Mlle. de Lespinaſſe, toutes deux  
en grande liaison avec Voltaire, & inti-  
mes amies de d'Alembert, avec lequel  
la dernière a même fini par vivre, s'en-  
tend en tout bien & en tout honneur; &  
cela ne peut même s'entendre autrement.  
J'avois d'abord commencé par m'intéres-  
ſer fort à Mad. du Deffant, que la perte  
de ſes yeux faiſoit aux miens un objet  
de commiſération : mais ſa maniere de  
vivre, ſi contraire à la mienne, que  
l'heure du lever de l'un étoit preſque  
celle du coucher de l'autre, ſa paſſion  
ſans bornes pour le petit bel-eſprit, l'im-  
portance qu'elle donnoit, ſoit en bien,  
ſoit en mal, aux moindres torche-culs  
qui paroiſſoient, le deſpotiſme & l'em-  
portement de ſes oracles, ſon engoue-  
ment outré pour ou contre toutes choſes,  
qui ne lui permettoit de parler de rien

qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portoit l'opiniâtreté de ses jugemens passionnés; tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulois lui rendre. Je la négligeai; elle s'en apperçut : c'en fut assez pour la mettre en fureur; & quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié.

Cen'étoit pas assez d'avoir si peu d'amis dans la société de Mad. de Luxembourg, si je n'avois des ennemis dans sa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la position où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit assurément pas M. le duc de Villeroy son frere; car, non-seulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité plusieurs fois d'aller à Villeroy; & comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de respect & d'honnêteté qu'il m'avoit été possible,



partant de cette réponse vague comme d'un consentement, il avoit arrangé avec M. & Mad. de Luxembourg un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devois être, & qui me fut proposé. Comme les soins qu'exigeoit ma santé, ne me permettoient pas alors de me déplacer sans risque, je priai M. de Luxembourg de vouloir bien me dégager. On peut voir par sa réponse, (liaffe D, N<sup>o</sup>. 3.) que cela se fit de la meilleure grace du monde, & M. le duc de Villeroy ne m'en témoigna pas moins de bonté qu' auparavant. Son neveu & son héritier, le jeune marquis de Villeroy, ne participa pas à la bienveillance dont m'honoroit son oncle, ni aussi, je l'avoue, au respect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent insupportable, & mon air froid m'attira son aversion. Il fit même, un soir à table, une incartade, dont je me tirai mal, parce que je suis bête, sans aucune présence d'esprit, & que la colere, au lieu d'aiguïser le peu



30 LES CONFESSIONS.

que j'en ai , me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune , presqu'à mon arrivée à l'Hermitage , & que j'avois alors appelé *Duc*. Ce chien , non beau , mais rare en son espece , duquel j'avois fait mon compagnon , mon ami , & qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris , étoit devenu célèbre au château de Montmorency , par son naturel aimant , sensible , & par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre ; mais par une pusillanimité fort sotte , j'avois changé son nom en celui de *Turc* , comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent *Marquis* , sans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de Villeroy , qui fut ce changement de nom , me poussa tellement là - dessus , que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offensant pour le nom de duc , dans cette histoire , n'étoit pas tant de le lui avoir donné , que de le lui avoir ôté. Le pis

fut, qu'il y avoit là plusieurs ducs ; M. de Luxembourg l'étoit, son fils l'étoit. Le marquis de Villeroy, fait pour le devenir, & qui l'est aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie, de l'embarras où il m'avoit mis, & de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'assura le lendemain, que sa tante l'avoit très - vivement tancé là-dessus ; & l'on peut juger si cette réprimande, en la supposant réelle, a dû beaucoup raccommo-der mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au Temple, que le seul chevalier de Lorenzy, qui fit profession d'être mon ami ; mais il l'étoit encore plus de d'Alembert, à l'ombre duquel il passoit chez les femmes pour un grand géometre. Il étoit d'ailleurs le sigisbée, ou plutôt le complaisant de Mad. la comtesse de B. . . . . s, très-amie elle-même de d'Alembert, & le chevalier de Lorenzy n'avoit d'existence & ne pensoit que par elle. Ainsi, loin que

32 LES CONFESIONS.

j'eusse au-dehors quelque contre-poids à mon ineptie , pour me soutenir auprès de Mad. de Luxembourg , tout ce qui l'approchoit sembloit concourir à me nuire dans son esprit. Cependant , outre l'*Emile* dont elle avoit voulu se charger , elle me donna dans le même temps , une autre marque d'intérêt & de bienveillance , qui me fit croire que , même en s'ennuyant de moi , elle me conservoit & me conserveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promise pour toute la vie.

Si-tôt que j'avois cru pouvoir compter sur ce sentiment de sa part , j'avois commencé par soulager mon cœur auprès d'elle , de l'aveu de toutes mes fautes ; ayant pour maxime inviolable , avec mes amis , de me montrer à leurs yeux exactement tel que je suis , ni meilleur , ni pire. Je lui avois déclaré mes liaisons avec Thérèse , & tout ce qui en avoit résulté , sans omettre de quelle façon j'avois disposé de mes enfans. Elle avoit reçu mes confessions très-bien , trop bien

même, en m'épargnant les censures que je méritois ; & ce qui m'émut sur-tout vivement , fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à Thérèse , lui faisant de petits cadeaux , l'envoyant chercher , l'exhortant à l'aller voir , la recevant avec cent caresses , l'embrassant très-souvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des transports de joie & de reconnoissance , qu'assurément je partageois bien ; les amitiés dont M. & Mad. de Luxembourg me combloient en elle , me touchant bien plus vivement encore que celles qu'ils me faisoient directement.

Pendant assez long-temps , les choses en restèrent là : mais enfin , Mad. la Maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir retirer un de mes enfans. Elle savoit que j'avois fait mettre un chiffre dans les lettres de l'ainé ; elle me demanda le double de ce chiffre ; je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche , la Roche , son valet-de-chambre & son homme de confiance , qui fit de vaines perquisitions,

# 34 LES CONFESIONS.

& ne trouva rien , quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans seulement , si les registres des Enfans-trouvés étoient bien en ordre , ou que la recherche eût été bien faite , ce chiffre n'eût pas dû être introuvable. Quoi qu'il en soit , je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurois été , si j'avois suivi cet enfant dès sa naissance. Si à l'aide du renseignement on m'eût présenté quelqu'enfant pour le mien , le doute si ce l'étoit bien en effet , si on ne lui en substituoit point un autre , m'eût resserré le cœur par l'incertitude , & je n'aurois point goûté dans tout son charme , le vrai sentiment de la nature : il a besoin , pour se soutenir au moins durant l'enfance , d'être appuyé sur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoît pas encore affoiblit , anéantit enfin les sentimens paternels & maternels ; & jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice , comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici , peut exténu

mes torts dans leurs effets , mais c'est en les aggravant dans leur source.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que , par l'entremise de Thérèse , ce même la Roche fit connoissance avec Mad. le Vasseur , que G.... continuoit de tenir à Denil , à la porte de la C.....e , & tout près de Montmorency. Quand je fus parti , ce fut par M. la Roche que je continuai de faire remettre à cette femme, l'argent que je n'ai point cessé de lui envoyer , & je crois qu'il lui portoit aussi souvent des présens de la part de Mad. la Maréchale ; ainsi elle n'étoit sûrement pas à plaindre , quoiqu'elle se plaignît toujours. A l'égard de G.... , comme je n'aime point à parler des gens que je dois haïr , je n'en parlois jamais à Mad. de Luxembourg que malgré moi ; mais elle me mit plusieurs fois sur son chapitre , sans me dire ce qu'elle en pensoit , & sans me laisser pénétrer jamais si cet homme étoit de sa connoissance ou non. Comme la réserve avec les gens qu'on

# 36 LES CONFESSIONS.

aime , & qui n'en ont point avec nous n'est pas de mon goût , sur-tout en ce que les regarde , j'ai depuis lors pensé que quelquefois à celle-là , mais seulement quand d'autres événemens ont rendu cette inflexion naturelle.

Après avoir demeuré long - temps sans entendre parler de l'*Emile* , depuis que je l'avois remis à Mad. de Luxembourg , j'appris enfin que le marché étoit conclu à Paris avec le libraire Duchesne , & par celui - ci avec le libraire Néaulme d'Amsterdam. Mad. de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Duchesne , pour les signer. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de M..... s , qu'il ne me crivoit pas de sa propre main. Cette ressemblance que mon traité se faisoit de l'aveu & sous les yeux du magistrat , me le fit signer avec confiance. Duchesne me donnoit de ce manuscrit six mille francs , la moitié comptant , & je crois cent ou deux

cents

cents exemplaires. Après avoir signé les deux doubles, je les renvoyai tous deux à Mad. de Luxembourg, qui l'avoit ainsi désiré : elle en donna un à Duchesne, elle garda l'autre, au lieu de me le renvoyer, & je ne l'ai jamais revu.

La connoissance de M. & Mad. de Luxembourg, n'ayant fait quelque diversion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de Mad. la Maréchale, j'avois toujours senti qu'il n'y avoit que mon sincere attachement pour M. le Maréchal & pour elle, qui pût me rendre leurs entours supportables ; & tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement, avec un genre de vie plus conforme à mon goût & moins contraire à ma santé, que cette gêne & ces soupers tenoient dans une altération continuelle, malgré tous les soins qu'on apportoit à ne pas m'exposer à la dérang-er : car sur ce point, comme sur tout autre, les attentions furent poussées aussi



### 33 LES CONFESIONS.

loin qu'il étoit possible ; & par exemple , tous les soirs après soupé , M. le Maréchal qui s'alloit coucher de bonne heure , ne manquoit jamais de m'emmener bon gré malgré , pour m'aller coucher aussi. Ce ne fut que quelque temps avant ma catastrophe , qu'il cessa , je ne sais pourquoi , d'avoir cette attention.

Avant même d'appercevoir le refroidissement de Mad. la Maréchale , je desirois , pour ne m'y pas exposer , d'exécuter mon ancien projet ; mais les moyens me manquant pour cela , je fus obligé d'attendre la conclusion du traité de l'*Emile* , & en attendant je mis la dernière main au *Contrat social* , & l'envoyai à Rey , fixant le prix de ce manuscrit à mille francs , qu'il me donna. Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuscrit. Je le remis bien cacheté , à Duvoisin , ministre du Pays-de-Vaud , & chapelain de l'hôtel de Hollande , qui me venoit voir quelquefois , & qui se chargea de l'envoyer à Rey , avec leque

Il étoit en liaison. Ce manuscrit, écrit en menu caractère, étoit fort petit, & ne remplissoit pas sa poche. Cependant, en passant la barrière, son paquet tomba, je ne fais comment, entre les mains des commis, qui l'ouvrirent, l'examinèrent, & le lui rendirent ensuite, quand il l'eut réclamé au nom de l'ambassadeur ; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, & pas un mot de critique ni de censure, se réservant sans doute, d'être le vengeur du christianisme lorsque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuscrit, & l'envoya à Rey. Tel fut en substance, le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, & c'est tout ce que j'en ai su.

Outre ces deux livres & mon *Dictionnaire de musique*, auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance, tous en état de paroître, & que

je me propoisois de donner encore , soit séparément , soit avec mon recueil général , si je l'entreprendois jamais. Le principal de ces écrits , dont la plupart sont encore en manuscrit dans les mains de du Peyrou , étoit un *Essai sur l'origine des langues* , que je fis lire à M. de M..... & au chevalier de Lorenzy , qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions rassemblées , me vaudroient au moins , tous frais faits , un capital de huit à dix mille francs , que je voulois placer en rente viagère , tant sur ma tête que sur celle de Thérèse ; après quoi nous irions , comme je l'ai dit , vivre ensemble au fond de quelque province , sans plus occuper le public de moi , & sans plus m'occuper moi-même , d'autre chose que d'achever paisiblement ma carrière , en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit possible , & d'écrire à loisir les Mémoires que je méditois.

Tel étoit mon projet , dont la généro-

sité de Rey , que je ne dois pas taire , vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire , dont on me disoit tant de mal à Paris , est cependant , de tous ceux avec qui j'ai eu à faire , le seul dont j'aie eu toujours à me louer. ( \* ) Nous étions à la vérité , souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages ; il étoit étourdi , j'étois emporté. Mais en matiere d'intérêt & de procédés qui s'y rapportent , quoique je n'aie jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude & de probité. Il est même aussi le seul qui m'ait avoué franchement qu'il faisoit bien ses affaires avec moi , & souvent il m'a dit qu'il me devoit sa fortune , en m'offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude , il voulut me la témoigner au

---

( \* ) Quand j'écrivois ceci , j'étois bien loin encore d'imaginer , de concevoir , & de croire les fraudes que j'ai découvertes ensuite dans les impressions de mes écrits , & dont il a été forcé de convenir.

moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagere de trois cents francs, exprimant dans l'acte, que c'étoit en reconnoissance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela de lui à moi, sans ostentation, sans prétention, sans bruit; & si je n'en avois parlé le premier à tout le monde, personne n'en auroit rien su. Je fus si touché de ce procédé, que depuis lors je me suis attaché à Rey d'une amitié véritable. Quelque temps après, il me desira pour parrain d'un de ses enfans: j'y consentis; & l'un de mes regrets dans la situation où l'on m'a réduit, est qu'on m'a ôté tout moyen de rendre désormais mon attachement utile à ma filleule & à ses parens. Pourquoi, si sensible à la modeste générosité de ce libraire, le suis-je si peu aux bruyans empressemens de tant de gens haut huppés, qui remplissent pompeusement l'univers du bien qu'ils disent m'avoir voulu faire, & dont je n'ai jamais rien senti. Est-ce leur faute, est-ce la

miennne ? Ne font-ils que vains , ne suis-je qu'ingrat ? Lecteur sensé , pesez , décidez ; pour moi , je me tais.

Cette pension fut une grande ressource pour l'entretien de Thérèse , & un grand soulagement pour moi. Mais au reste , j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même , non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faisoit. Elle a toujours disposé de tout elle-même. Quand je gardois son argent , je lui en tenois un fidelle compte , sans jamais en mettre un liard à notre commune dépense , même quand elle étoit plus riche que moi. *Ce qui est à moi est à nous* , lui disois-je ; *& ce qui est à toi est à toi*. Je n'ai jamais cessé de me conduire avec elle , selon cette maxime que je lui ai souvent répétée. Ceux qui ont eu la bassesse de m'accuser de recevoir par ses mains ce que je refusois dans les miennes , jugoient sans doute de mon cœur par les leurs , & me connoissoient mal. Je mangerois volontiers avec elle le pain qu'elle

#### 44 LES CONFESSIONS.

auroit gagné, jamais celui qu'elle auroit reçu. J'en appelle sur ce point à son témoignage, & dès à présent, & lorsque, selon le cours de la nature, elle m'aura survécu. Malheureusement, elle est peu entendue en économie à tous égards, peu soigneuse & fort dépensière, non par vanité ni par gourmandise, mais par négligence uniquement. Nul n'est parfait ici bas; & puisqu'il faut que ses excellentes qualités soient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices, quoique ces défauts nous fassent peut-être encore plus de mal à tous deux. Les soins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelque avance qui pût un jour lui servir de ressource, sont inimaginables; mais ce furent toujours des soins perdus. Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes; & malgré tous mes efforts, tout est toujours parti à mesure qu'il est venu. Quelque simplement que Thérèse se mette, jamais la pension de Rey ne lui a

suffi pour se nipper, que je n'y aie encore suppléé du mien, chaque année. Nous ne sommes pas faits, ni elle ni moi, pour être jamais riches, & je ne compte assurément pas cela parmi nos malheurs.

Le *Contrat social* s'imprimoit assez rapidement. Il n'en étoit pas de même de l'*Emile*, dont j'attendois la publication, pour exécuter la retraite que je méditois. Duchesne m'envoyoit de temps à autre des modèles d'impression pour choisir; quand j'avois choisi, au lieu de commencer, il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés sur le format, sur le caractère, & qu'il avoit déjà plusieurs feuilles d'imprimées, sur quelque léger changement que je fis sur une épreuve, il recommença tout, & au bout de six mois, nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces essais, je vis bien que l'ouvrage s'imprimoit en France, ainsi qu'en Hollande, & qu'il s'en faisoit la fois deux éditions. Que pouvois-je



46 LES CONFESSIONS.

faire ? Je n'étois plus maître de mon manuscrit. Loin d'avoir trempé dans l'édition de France, je m'y étois toujours opposé ; mais enfin , puisque cette édition se faisoit bon gré malgré moi , & puisqu'elle servoit de modele à l'autre , il falloit bien y jeter les yeux & voir les épreuves , pour ne pas laisser estropier & défigurer mon livre. D'ailleurs , l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magistrat , que c'étoit lui qui dirigeoit en quelque sorte l'entreprise , qu'il m'écrivait très-souvent , & qu'il me vint voir même à ce sujet , dans une occasion dont je vais parler à l'instant.

Tandis que Duchesne avançoit à pas de tortue , Néaulme , qu'il retenoit , avançoit encore plus lentement. On ne lui envoyoit pas fidèlement les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient. Il crut apercevoir de la mauvaise foi dans la manœuvre de Duchesne , c'est - à - dire , de Guy , qui faisoit pour lui ; & voyant qu'on n'exécutoit pas le traité , il m'écrivit

lettres sur lettres pleines de doléances & de griefs, auxquels je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois pour mon compte. Son ami Guérin, qui me voyoit alors fort souvent, me parloit incessamment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réserve. Il savoit & ne savoit pas qu'on l'imprimoit en France; il savoit & ne savoit pas que le magistrat s'en mêlât : en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre, il sembloit m'accuser d'imprudence, sans vouloir jamais dire en quoi elle consistoit; il blâmoit & tergiversoit sans cesse; il sembloit ne parler que pour me faire parler. Ma sécurité, pour lors, étoit si complète, que je riois du ton circonspect & mystérieux qu'il mettoit à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les ministres & les magistrats, dont il fréquentoit assez les bureaux. Sûr d'être en règle à tous égards sur cet ouvrage, fortement persuadé qu'il avoit non-seulement l'agrément & la protection du magistrat, mais

## 48 LES CONFESSIONS.

même qu'il méritoit & qu'il avoit même la faveur du ministère, je méritois de mon courage à bien faire, je riois de mes pusillanimes amis, qui paroissent s'inquiéter pour moi. Duct fut de ce nombre, & j'avoue que ma confiance en sa droiture & en ses lumières eût pu m'alarmer à son exemple, si j'avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage & dans la probité de ses patrons. Il vint voir de chez M. Baille, tandis que l'*Emile* étoit sous presse; il m'en parla. Je lui lus la profession de foi du Vicar Savoyard; il l'écouta très-paisiblement &, ce me semble, avec grand plaisir. Il me dit, quand j'eus fini: Quoi, Citoyen, cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris? Oui, lui dis-je, & l'on devoit l'imprimer au Louvre, par ordre du roi. J'en conviens, me dit-il; mais faites-moi le plaisir de ne dire à personne que vous m'avez lu ce morceau. Cette frivole maniere de s'exprimer me surprit sans m'effrayer. Je savois que Duct

voit beaucoup M. de M. . . . . s.  
Jeus peine à concevoir comment il pen-  
soit si différemment que lui sur le même  
objet.

Je vivois à Montmorency depuis plus  
de quatre ans , sans y avoir eu un seul  
jour de bonne santé. Quoique l'air y soit  
excellent , les eaux y sont mauvaises , &  
cela peut très-bien être une des causes  
qui contribuoient à empirer mes maux  
habituels. Sur la fin de l'automne 1761 ,  
je tombai tout-à-fait malade , & je passai  
l'hiver entier dans des souffrances pres-  
que sans relâche. Le mal physique , aug-  
menté par mille inquiétudes , me les ren-  
dit aussi plus sensibles. Depuis quelque  
temps , de sourds & tristes pressentimens  
me troubloient , sans que je fusse à propos  
de quoi. Je recevois des lettres anony-  
mes assez singulieres , & même des lettres  
signées qui ne l'étoient guere moins. J'en  
reçus une d'un conseiller au parlement  
de Paris , qui , mécontent de la présente

constitution des choses, & n'augurant pas bien des suites, me consultoit sur le choix d'un asyle, à Geneve ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en reçus une de M. de . . . . ., président à mortier au parlement de . . . . ., lequel me proposoit de rédiger pour ce parlement, qui pour lors étoit mal avec la cour, des mémoires & remontrances, offrant de me fournir tous les documens & matériaux dont j'aurois besoin pour cela. Quand je souffre, je suis sujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres; j'en mis dans les réponses que j'y fis, refusant tout à plat ce qu'on me demandoit. Ce refus n'est assurément pas ce que je me reproche, puisque ces lettres pouvoient être des pièges de mes ennemis (\*), & ce qu'on me demandoit étoit contraire aux principes dont je voulois moins me départir que jamais : mais pouvant refuser

---

(\*) Je savois, par exemple, que le président de . . . . . étoit fort lié avec les encyclopédistes & les H. . . . .

ser avec aménité, je refusai avec dureté ; & voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers, les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conseiller ne me surprit pas absolument, parce que je pensois, comme lui & comme beaucoup d'autres, que la constitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les désastres d'une guerre malheureuse, qui tous venoient de la faute du gouvernement ; l'incroyable désordre des finances, les tiraillemens continuels de l'administration, partagée jusqu'alors entre deux ou trois ministres en guerre ouverte l'un avec l'autre, & qui, pour se nuire mutuellement, aby-  
moient le royaume ; le mécontentement général du peuple & de tous les ordres de l'état ; l'entêtement d'une femme obstinée, qui, sacrifiant toujours à ses goûts les lumières, si tant est qu'elle en eût, artoit presque toujours des emplois, plus capables, pour placer ceux qui plaisoient le plus : tout concouroit à

justifier la prévoyance du conseiller, & celle du public, & la mienne. Cette prévoyance me mit même plusieurs fois en balance, si je ne chercherois pas moi-même un asyle hors du royaume, avant les troubles qui sembloient le menacer; mais rassuré par ma petiteffe & mon humeur paisible, je crus que dans la solitude où je voulois vivre, nul orage ne pouvoit pénétrer jusqu'à moi; fâché seulement que dans cet état des choses, le duc de Luxembourg se prêtât à des commotions qui devoient le faire moins bien vouloir dans son gouvernement. J'aurois voulu qu'il s'y ménagât, à tout événement, une retraite, s'il arrivoit que la grande machine vînt à crouler, comme cela paroissoit à craindre dans l'état actuel des choses; & il me paroît encore à présent indubitable, que si toutes les rênes du gouvernement ne fussent entrées tombées dans une seule main, la monarchie françoise seroit maintenant abolie.

Tandis que mon état empirait, l'impression de l'*Emile* se ralentissoit, & fut enfin tout-à-fait suspendue, sans que je pusse en apprendre la raison, sans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, sans que je pusse avoir des nouvelles de personne, ni rien savoir de ce qui se passoit, M. de M.....s étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il soit, ne me trouble ni ne m'abat, pourvu que je sache en quoi il consiste ; mais mon penchant naturel, est d'avoir peur des ténèbres : je redoute & je hais leur air noir ; le mystère m'inquiete toujours, il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert jusqu'à l'imprudence. L'aspect du monstre le plus hideux m'effraieroit peu, ce me semble ; mais si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination, qu'allumoit ce long silence, occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avois à cœur la publication de mon dernier & meilleur ouvrage, plus je me tour-



## 54 LES CONFESIONS.

mentois à chercher ce qui pouvoit l'accrocher ; & toujours portant tout à l'extrême , dans la suspension de l'impression du livre , j'en croyois voir la suppression. Cependant , n'en pouvant imaginer ni la cause , ni la maniere , je restois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres sur lettres à Guy , à M. de M. .... s , à Mad. de Luxembourg ; & les réponses ne venant point , ou ne venant pas quand je les attendois , je me troublois entièrement , je délirois. Malheureusement , j'appris dans le même temps , que le P. Griffet , jésuite , avoit parlé de l'*Emile* & en avoit rapporté des passages. A l'instant mon imagination part comme un éclair , & me dévoile tout le mystere d'iniquité : j'en vis la marche aussi clairement , aussi sûrement , que si elle m'eût été révélée. Je me figurai que les Jésuites , furieux du ton méprisant sur lequel j'avois parlé des colleges , s'étoient emparés de mon ouvrage ; que c'étoient eux qui en accrochoient l'édition ; qu'ins-

écrits par Guérin , leur ami , de mon état présent , & prévoyant ma mort prochaine , dont je ne doutois pas , ils vouloient retarder l'impression jusqu'alors , dans le dessein de tronquer , d'altérer mon ouvrage , & de me prêter , pour remplir leurs vues , des sentimens différens des miens. Il est étonnant quelle foule de faits & de circonstances vint dans mon esprit se calquer sur cette folie , & lui donner un air de vraisemblance , que dis-je ! m'y montrer l'évidence & la démonstration. Guérin étoit totalement livré aux Jésuites , je le savois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites ; je me persuadai que c'étoit par leur impulsion qu'il m'avoit pressé de traiter avec Néaulme , que par ledit Néaulme ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage , qu'ils avoient ensuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impression chez Duchesne , & peut-être de s'emparer de mon manuscrit , pour y travailler à leur aise , jusqu'à ce que ma mort les laissât

## 56 LES CONFESSIONS.

libres de le publier travesti à leur mode. J'avois toujours senti, malgré le patelinage du P. B.....r, que les Jésuites ne m'aimoient pas, non-seulement comme encyclopédiste, mais parce que tous mes principes étoient encore plus opposés à leurs maximes & à leur crédit, que l'incrédulité de mes confreres, puisque le fanatisme athée & le fanatisme dévot, se touchant par leur commune intolérance, peuvent même se réunir, comme ils ont fait à la Chine, & comme ils font contre moi; au lieu que la religion raisonnable & morale, ôtant tout pouvoir humain sur les consciences, ne laisse plus de ressource aux arbitres de ce pouvoir. Je savois que M. le C.....r étoit aussi fort ami des Jésuites : je craignois que le fils, intimidé par le pere, ne se vit forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon, dans les chicanes que l'on commençoit à me susciter sur les deux premiers volumes, où l'on exigeoit

des cartons pour des riens ; tandis que les deux autres volumes étoient , comme on ne l'ignoroit pas , remplis de choses si fortes , qu'il eût fallu les refondre en entier , en les censurant comme les deux premiers. Je savois de plus , & M. de M.....s me le dit lui-même , que l'abbé de Grave , qu'il avoit chargé de l'inspection de cette édition , étoit encore un autre partisan des Jésuites. Je ne voyois par-tout que Jésuites , sans songer qu'à la veille d'être anéantis , & tout occupés de leur propre défense , ils avoient autre chose à faire que d'aller tracasser sur l'impression d'un livre où il ne s'agissoit pas d'eux. J'ai tort de dire *sans songer* ; car j'y songeois très-bien ; & c'est même une objection que M. de M.....s eut soin de me faire si-tôt qu'il fut instruit de ma vision : mais par un autre de ces travers d'un homme qui , du fond de sa retraite , veut juger du secret des grandes affaires , dont il ne fait rien , je ne voylus jamais croire que les Jésuites

58 LES CONFESSIONS.

fussent en danger , & je regardois le bruit qui s'en répandoit , comme un leurre de leur part , pour endormir leurs adversaires. Leurs succès passés , qui ne s'étoient jamais démentis , me donnoient une si terrible idée de leur puissance , que je déplorais déjà l'avilissement du parlement. Je savois que M. de Choiseul avoit étudié chez les Jésuites , que Mad. de Pompadour n'étoit point mal avec eux , & que leur ligue avec les favorites & les ministres avoit toujours paru avantageuse aux uns & aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroissoit ne se mêler de rien ; & persuadé que si la société recevoit un jour quelque rude échec , ce ne seroit jamais le parlement qui seroit assez fort pour le lui porter , je tirois de cette inaction de la cour , le fondement de leur confiance & l'augure de leur triomphe. Enfin , ne voyant dans tous les bruits du jour , qu'une feinte & des pièges de leur part , & leur croyant dans leur félicité , du temps pour vaguer à tout , je ne

doutois pas qu'ils n'écrasassent dans peu le jansénisme, & le parlement, & les encyclopédistes, & tout ce qui n'auroit pas porté leur joug ; & qu'enfin s'ils laissoient paroître mon livre, ce ne fût qu'après l'avoir transformé au point de s'en faire une arme, en se prévalant de mon nom pour surprendre mes lecteurs.

Je me sentoiso mourant ; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas : tant l'idée de ma mémoire déshonorée après moi, dans mon plus digne & meilleur livre, m'étoit effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir ; & je crois que, si j'étois mort dans ces circonstances, je serois mort désespéré. Aujourd'hui même, que je vois marcher sans obstacle à son exécution, le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

## 60 LES CONFESIONS.

M. de M.....s, témoin & confident de mes agitations, se donna pour les calmer, des soins qui prouvent son inépuisable bonté de cœur. Mad. de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre & fut plusieurs fois chez Duchesne, pour savoir à quoi en étoit cette édition. Enfin l'impression fut reprise & marcha plus rondement, sans que jamais j'aie pu savoir pourquoi elle avoit été suspendue. M. de M.....s prit la peine de venir à Montmorency pour me tranquilliser : son voyage en vint à bout ; & ma parfaite confiance en sa droiture, l'ayant emporté sur l'égoïsme de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoisses & de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvat très à plaindre : aussi fit-il. Les propos incessamment rebattus de la cabale philosophique qui l'entouroit, lui revinrent à l'esprit. Quand j'allai vivre à l'Hermitage, ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps.

Quand T

Quand ils virent que je persévérois , ils dirent que c'étoit par obstination , par orgueil , par honte de m'en dédire ; mais que je m'y ennuyois à périr , & que j'y vivois très-malheureux. M. de M.....s le crut & me l'écrivit ; sensible à cette erreur dans un homme pour qui j'avois tant d'estime , je lui écrivis quatre lettres consécutives , où lui exposant les vrais motifs de ma conduite , je lui décrivis fidèlement mes goûts , mes penchans , mon caractère , & tout ce qui se passoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites sans brouillon , rapidement , à trait de plume , & sans même avoir été relues , sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie , & , ce qui est bien étonnant , au milieu de mes souffrances & de l'extrême abattement où j'étois. Je gémissois en me voyant tant défailir , de penser que je laissois dans l'esprit des honnêtes gens , une opinion de moi si peu juste ; & par l'esquisse tracée à la hâte dans ces quatre lettres ,



## 62 LES CONFESSIONS.

je tâchois de suppléer en quelque sorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres qui plûrent à M. de M..... & qu'il montra dans Paris, font en quelque façon, le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail, & méritent à ce titre d'être conservées. On trouvera parmi mes papiers, la copie qu'il en fit faire à ma prière, & qu'il m'envoya quelques années après.

La seule chose qui m'affligeoit désormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers, pour en faire après moi le triage. Depuis mon voyage de Geneve, je m'étois lié d'amitié avec M.....u ; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, & j'aurois désiré qu'il vînt me fermer les yeux. Je lui marquai ce desir ; & je crois qu'il auroit fait avec plaisir cet acte d'humanité, si ses affaires & sa famille le lui eussent permis. Privé de cette consolation, je voulus du moins

lui marquer ma confiance , en lui envoyant la profession de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content ; mais il ne me parut pas dans sa réponse partager la sécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il desira d'avoir de moi , quelque morceau que n'eût personne autre. Je lui envoyai une oraison funebre du feu duc d'Orléans , que j'avois faite pour l'abbé Darty , & qui ne fut pas prononcée , parce que , contre son attente , ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression , après avoir été reprise , se continua , s'acheva même assez tranquillement , & j'y remarquai ceci de singulier , qu'après les cartons qu'on avoit sévèrement exigés pour les deux premiers volumes , on passa les deux derniers sans rien dire , & sans que leur contenu fit aucun obstacle à sa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas passer sous silence. Après avoir eu peur des Jésuites , j'eus peur des jansénistes & des philosophes. En-

## 64 LES CONFESIONS.

nemi de tout ce qui s'appelle parti , faction , cabale , je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en font. Les Com<sup>munes</sup> avoient depuis un temps quitté leur ancienne demeure , & s'étoient établis tout à côté de moi ; enforte que de leur chambre , on entendoit tout ce qu'on se disoit dans la mienne & sur ma terrasse , & que de leur jardin on pouvoit très-aisément escalader le petit mur qui le séparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail , enforte que j'y avois une table couverte d'épreuves & de feuilles de l'*Emile* & du *Contat social* ; & brochant ces feuilles à mesure qu'on me les envoyoit , j'avois là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie , ma négligence , ma confiance en M. Mathas , dans le jardin duquel j'étois clos , faisoient que souvent , oubliant de fermer le soir mon donjon , je le trouvois le matin tout ouvert ; ce qui ne m'étoit de cette inquiété , si je n'avois cru remar

quer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait plusieurs fois cette remarque, je devins plus soigneux de fermer le donjon. La serrure étoit mauvaise, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laissois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes se trouva éclipsé pendant un jour & deux nuits, sans qu'il me fût possible de savoir ce qu'il étoit devenu, jusqu'au matin du troisieme jour, que je le retrouvai sur ma table. Je n'eus ni n'ai jamais eu de soupçon sur M. Mathas, ni sur son neveu, M. Dumoulin, sachant qu'ils m'aimoient l'un & l'autre, & prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les *Commeres*. Je savois que, quoique jansénistes, ils avoient quelque liaison avec d'Alembert & logeoient dans la même maison. Cela me donna quelque inquiétude & me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, & je

## 66 LES CONFESIONS.

cessai tout-à-fait de voir ces gens là, ayant su d'ailleurs qu'ils avoient fait parade dans plusieurs maisons, du premier volume de l'*Emile*, que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuassent d'être mes voisins jusqu'à mon départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors.

Le *Contrat social* parut un mois ou deux avant l'*Emile*. Rey, dont j'avois toujours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adressa au magistrat pour obtenir la permission de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer son envoi. Rey n'eut aucune réponse : ses ballots restèrent à Rouen plusieurs mois, au bout desquels on les lui renvoya, après avoir tenté de les confisquer; mais il fit tant de bruit, qu'on les lui rendit. Des curieux en tirèrent d'Amsterdam, quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. Mauléon, qui en avoit ouï parler & qui même en avoit vu quelque

chose, m'en parla d'un ton mystérieux qui me surprit, & qui m'eût inquiété même, si, certain d'être en règle à tous égards & de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquillisé par ma grande maxime, Je ne doutois pas même que M. de Choiseul, déjà bien disposé pour moi, & sensible à l'éloge que mon estime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me soutînt en cette occasion, contre la malveillance de Mad. de P.....r.

J'avois assurément lieu de compter alors, autant que jamais, sur les bontés de M. de Luxembourg & sur son appui dans le besoin : car jamais il ne me donna de marques d'amitié, ni plus fréquentes, ni plus touchantes. Au voyage de pâques, mon triste état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un seul jour de me venir voir ; & enfin me voyant souffrir sans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frere même, l'envoya chercher, me l'amena

lui-même, & eut le courage, rare certes & méritoire dans un grand seigneur, de rester chez moi durant l'opération, qui fut cruelle & longue. Il n'étoit pourtant question que d'être fondé; mais je n'avois jamais pu l'être, même par Morand qui s'y prit à plusieurs fois, & toujours sans succès. Le frere Côme, qui avoit la main d'une adresse & d'une légèreté sans égale, vint à bout enfin d'introduire un très-petit algali, après m'avoir beaucoup fait souffrir pendant plus de deux heures, durant lesquelles je m'efforçai de retenir les plaintes, pour ne pas déchirer le cœur sensible du bon Maréchal. Au premier examen, le frere Côme crut trouver une grosse pierre, & me le dit; au second, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une seconde & une troisième fois, avec un succès & une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'avoit point de pierre, mais que la prostate étoit squirreuse & d'une grosse

supernaturelle ; il trouva la vessie grande & en bon état , & finit par me déclarer que je souffrirois beaucoup , & que je vivrois long-temps. Si la seconde prédiction s'accomplit aussi bien que la première , mes maux ne sont pas prêts à finir.

C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années , pour des maux que je n'avois pas , je finis par savoir que ma maladie , incurable sans être mortelle , dureroit autant que moi. Mon imagination , réprimée par cette connoissance , ne me fit plus voir en perspective , une mort cruelle dans les douleurs du calcul. Je cessai de craindre qu'un bout de bougie , qui s'étoit rompu dans l'urèthre , il y avoit long-temps , n'eût fait un noyau d'une pierre. Délivré des maux imaginaires , plus cruels pour moi que les maux réels , j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que depuis ce temps , j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avois fait jusqu'alors ; & je ne me rappelle ja-



mais que je dois ce soulagement à M. de Luxembourg , sans m'attendrir de nouveau sur sa mémoire.

Revenu , pour ainsi dire , à la vie , & plus occupé que jamais du plan sur lequel j'en voulois passer le reste , je n'attendois , pour l'exécuter , que la publication de l'*Emile*. Je songeois à la Touraine , où j'avois déjà été , & qui me plaisoit beaucoup , tant pour la douceur du climat , que pour celle des habitans.

*La terra molle lieta e dilettofa  
Simile a se l'habitor produce.*

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg , qui m'en avoit voulu détourner ; je lui en reparlai derechef comme d'une chose résolue. Alors il me proposa le château de Merlou , quinze lieues de Paris , comme un asyle qui pouvoit me convenir , & dans lequel ils se feroient l'un & l'autre un plaisir de m'établir. Cette proposition me toucha & ne me déplut pas. Avant tout

chose , il falloit voir le lieu ; nous continuâmes du jour où M. le Maréchal enverroit son valet-de-chambre avec une voiture , pour m'y conduire. Je me trouvais ce jour-là fort incommodé ; il fallut remettre la partie , & les contretemps qui survinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis , que la terre de Merlou n'étoit pas à M. le Maréchal , mais à madame , je m'en consolai plus aisément de n'y être pas allé.

*L'Emile* parut enfin , sans que j'entendisse plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant sa publication , M. le Maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de M.....s , qui se rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux , ma profonde félicité m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il y avoit d'extraordinaire & même inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres , hors une ou deux , qui par mégarde étoient restées dans des liasses. Quelque temps auparavant , M. de

M.....s m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à D<sup>ne</sup> chefine durant mes alarmes au sujet des Jésuites, & il faut avouer que ces lettres ne faisoient pas grand honneur à ma raison. Mais je lui marquai qu'en nullo chose, je ne voulois passer pour meilleur que je n'étois, & qu'il pouvoit lui laisser les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne se fit point avec cet éclat d'applaudissement qui suivoit celle de tous mes écrits. Je n'avois jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers, ni si peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'écrivirent les gens les plus capables de juger, me confirma que c'étoit là le meilleur de mes écrits, ainsi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bizarres, comme si l'on eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensoit. Mad. de B.....s qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des statues & les hommages

tous les humains , me pria fans façon , à la fin de son billet , de le lui renvoyer. D'Alembert , qui m'écrivit que cet ouvrage decidoit de ma supériorité , & devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres , ne signa point sa lettre , quoiqu'il eût signé toutes celles qu'il m'avoit écrites jusqu'alors. Duclos , ami sûr , homme vrai , mais circonspect , & qui faisoit cas de ce livre , évita de m'en parler par écrit : la Condamine se jeta sur la profession de foi , & battit la campagne : Clairaut se borna , dans sa lettre , au même morceau ; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que sa lecture lui avoit donnée , & il me marqua en propres termes , que cette lecture avoit réchauffé sa vieille ame : de tous ceux à qui j'avois envoyé mon livre , il fut le seul qui dit hautement & librement à tout le monde tout le bien qu'il en pensoit.

Mathas , à qui j'en avois aussi donné un exemplaire avant qu'il fût en vente , se prêta à M. de Blaire , conseiller au

parlement, pere de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maison de campagne à S. Gratien, & Mathas, son ancienne connoissance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'*Emile* avant qu'il fût public. En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour : " M. Mathas, voilà un fort beau livre, mais dont il sera parlé dans peu, plus qu'il ne feroit à desirer pour l'auteur. „ Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, & je n'y vis que l'importance d'un homme de robe, qui met du mystere à tout. Tous les propos inquiétans qui me revinrent, ne me firent pas plus d'impression ; & loin de prévoir en aucune sorte la catastrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en regle à tous égards, certain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de Mad. de Luxembourg & de la faveur du ministere, je m'applaudis

fois du parti que j'avois pris , de me retirer au milieu de mes triomphes , & lorsque je venois d'écraser tous mes ennemis.

Une seule chose m'alarmoit dans la publication de ce livre , & cela , moins pour ma sûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage , à Montmorency , j'avois vu de près & avec indignation , les vexations qu'un soin jaloux des plaisirs des princes fait exercer sur les malheureux payfans , forcés de souffrir le dégât que le gibier fait dans leurs champs , sans oser se défendre qu'à force de bruit , & forcés de passer les nuits dans leurs veilles & leurs peines , avec des chaudes , des tambours , des sonnettes , pour chasser les sangliers. Témoin de la dureté barbare , avec laquelle M. le comte de C.....s faisoit traiter ces pauvres gens , j'avois fait , vers la fin de l'*Emile* , une sortie sur cette cruauté. Autre infraction à mes maximes , qui n'est pas restée impunie. J'appris que les officiers

26 LES CONFESIONS.

de M. le prince de Conti n'en ufoient guere moins durement fur les terres ; je tremblois que ce prince , pour lequel j'étois pénétré de refpect & de reconnoiffance , ne prît pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour son oncle , & ne s'en tint offensé. Cependant , comme ma confcience me raffuroit pleinement fur cet article , je me tranquillifai fur son témoignage , & je fis bien. Du moins , je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce paffage , écrit long-temps avant que j'euffe l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre , car je ne me rappelle pas bien exactement le temps , parut un autre ouvrage fur le même fujet , tiré mot à mot de mon premier volume , hors quelques platifes dont on avoit entre-mêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois , appelé *Balexfert* ; & il étoit dit dans le titre , qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je comp

aisément que cette académie & ce prix étoient d'une création toute nouvelle , pour déguiser le plagiat aux yeux du public ; mais je vis aussi qu'il y avoit à cela quelque intrigue antérieure , à laquelle je ne comprenois rien ; soit par la communication de mon manuscrit , sans quoi ce vol n'auroit pu se faire ; soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix , à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après , que sur un mot échappé à d'Ivernois , j'ai pénétré le mystère & entrevu ceux qui avoient mis en jeu le sieur Balexfert.

Les sourds mugissemens qui précèdent l'orage , commençoient à se faire entendre , & tous les gens un peu pénétrants virent bien qu'il se couvoit au sujet de mon livre & de moi , quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi , la sécurité , ma stupidité fut telle que , loin de prévoir mon malheur , je n'en soupçonnai pas même la cause , après en



avoir ressenti l'effet. On commença par répandre avec assez d'adresse, qu'en sévissant contre les Jésuites, on ne pouvoit marquer une indulgence partielle pour les livres & les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à l'*Emile*, comme si je ne l'avois pas mis à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il sembloit qu'on craignît de se voir forcé à quelques démarches qu'on feroit à regret, mais que les circonstances rendoient nécessaires, & auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent & ne m'inquiéterent guere : il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y avoir dans toute cette affaire, la moindre chose qui me regardât personnellement, moi qui me sentoisi si parfaitement irréprochable si bien appuyé, si bien en regie à tous égards, & qui ne craignois pas que M<sup>rs</sup> de Luxembourg me laissât dans l'embarras, pour un tort qui, s'il existoit, étoit tout entier à elle seule. Mais sachant

pareil cas comme les choses se passent , & que l'usage est de sévir contre les libraires , en ménageant les auteurs , je n'étois pas sans inquiétude pour le pauvre Duchefne , si M. de M. .... s venoit à l'abandonner.

Je restai tranquille. Les bruits augmentèrent , & changerent bientôt de ton. Le public & sur - tout le parlement sembloient s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours , la fermentation devint terrible ; & les menaces changeant d'objet , s'adresserent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires , qu'on n'avançoit rien à brûler les livres , & qu'il falloit brûler les auteurs. Pour les libraires , on n'en parloit point. La première fois que ces propos , plus dignes d'un inquisiteur de Goa que d'un sénateur , me revinrent , je ne doutai point que ce ne fût une invention des H. .... s , pour tâcher de m'effrayer , & de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruse , & je me disois en

80 LES CONFESIONS.

me moquant d'eux , que s'ils avoient su la vérité des choses , ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle , qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. M. & Mad. de Luxembourg avoient cette année , avancé leur second voyage de Montmorency , de sorte qu'ils y étoient au commencement de juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres , malgré le bruit qu'ils faisoient à Paris , & les maîtres de la maison ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant , que j'étois seul avec M. de Luxembourg , il me dit : Avez-vous parlé mal de M. de Choiseul dans le *Contrat social* ? Moi ! lui dis-je en reculant de surprise , non , je vous jure ; mais j'en ai fait en revanche , & d'une plume qui n'est pas louangeuse , le plus bel éloge que jamais ministre ait reçu. Et tout de suite je lui rapportai le passage. Et dans l'*Emile* ? reprit-il. Pas un mot , répondis-je ; il n'y a pas un seul mot qui le regarde. Ah !

dit-il avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire , il falloit faire la même chose dans l'autre livre , ou être plus clair ! J'ai cru l'être , ajoutai-je ; je l'estimois assez pour cela. Il alloit reprendre la parole ; je le vis prêt à s'ouvrir ; il se retint & se tut. Malheureuse politique de courtisan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même !

Cette conversation , quoique courte , m'éclaira sur ma situation , du moins à certain égard , & me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité , qui tournoit à mon préjudice tout ce que je disois & faisois de bien. Cependant , me sentant pour plastron dans cette affaire , Mad. de Luxembourg & M. de M. ....s , je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter & venir jusqu'à moi : car d'ailleurs , je sentis bien dès lors , qu'il ne seroit plus question d'équité , ni de justice , & qu'on ne s'embarrasseroit pas d'examiner si j'avois rée-

82 LES CONFESSIONS.

ment tort ou nou. L'orage, cependant, grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jusqu'à Néaulme, qui, dans la diffusion de son bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, & la certitude où il paroïssoit être du sort qui menaçoit le livre & l'auteur. Une chose pourtant me rassuroit toujours : je voyois Mad. de Luxembourg si tranquille, si contentè, si riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de son fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à son sujet : pour ne pas me dire un seul mot de commération ni d'excuse, pour voir le tour que prendroit cette affaire, avec autant de sang-froid que si elle ne s'en fût point mêlée, & qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me surprenoit, étoit qu'elle ne me disoit rien du tout. Il me sembloit qu'elle auroit dû me dire quelque chose. Mad. de B..... paroïssoit moins tranquille. Elle alloit & venoit avec un air d'agitation, se donnoit beaucoup de mouvement, & m'a-

surant que M. le prince de Conti s'en  
 donnoit beaucoup aussi , pour parer le  
 coup qui m'étoit préparé , & qu'elle attri-  
 buoit toujours aux circonstances présen-  
 tes , dans lesquelles il importoit au par-  
 lement de ne pas se laisser accuser par  
 les Jésuites , d'indifférence sur la reli-  
 gion. Elle paroissoit , cependant , peu  
 compter sur le succès des démarches du  
 prince & des siennes. Ses conversations ,  
 plus alarmantes que rassurantes , ten-  
 doient toutes à m'engager à la retraite ,  
 & elle me conseilloit toujours l'Angle-  
 terre , où elle m'offroit beaucoup d'amis ,  
 entre autres le célèbre Hume , qui étoit  
 le sien depuis long-temps. Voyant que je  
 persistois à rester tranquille , elle prit  
 un tour plus capable de m'ébranler. Elle  
 me fit entendre que si j'étois arrêté & in-  
 terrogé , je me mettois dans la nécessité  
 d'appeler Mad. de Luxembourg , & que  
 l'amitié pour moi méritoit bien que je  
 m'exposasse pas à la compromettre.  
 Je répondis qu'en pareil cas , elle pou-

48 LES CONFESSIONS.

voit rester tranquille , & que je ne compromettrois point. Elle repliqua que cette résolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter ; & en cela elle avoit raison , sur-tout pour moi , bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges , quelque risque qu'il pût y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impression , sans cependant que je pusse me résoudre à fuir , elle me parla de la Bastille pour quelques semaines comme d'un moyen de me soustraire à la juridiction du parlement , qui ne se mêloit pas des prisonniers d'état. Je n'objeciai rien contre cette singulière grace , pourvu qu'elle ne fût pas sollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus , j'ai jugé dans la suite , qu'elle n'avoit proposé cette idée que pour me fonder , & qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finiroit tout.

Peu de jours après , M. le Maréchal reçut du curé de Denil , ami de G. ...

de Mad. D'. . . . y , une lettre portant l'avis , qu'il disoit avoir eu de bonne part , que le parlement devoit procéder contre moi avec la dernire sévérité , & que tel jour , qu'il marqua , je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique H. . . . . e ; je savois que le parlement étoit très - attentif aux formes , & que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion , par un décret de prise de corps , avant de savoir juridiquement si j'avois le livre , & si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a , disois-je à Mad. de B. . . . . s , que les crimes qui portent atteinte à la sûreté publique , dont sur le simple indice , on décrète les accusés de prise de corps , de peur qu'ils n'échappent au châtimement. Mais quand on veut punir un delit tel que le mien , qui mérite des honneurs & des récompenses , on procede contre le livre , & l'on évite autant qu'on peut , de s'en prendre à l'auteur. Elle me fit à cela une distinction subtile , que j'ai oubliée ,



pout me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décrétoit de prise de corps , au lieu de m'assigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de Guy , qui me marquoit que s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général , il avoit vu sur son bureau , le brouillon d'un requisitoire contre l'*Emile* & son auteur. Notez que ledit Guy étoit l'associé de Duchesne qui avoit imprimé l'ouvrage ; lequel , fort tranquille pour son propre compte , donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable ! Il étoit si simple , si naturel , qu'un libraire admis à l'audience de M. le procureur-général , lût tranquillement les manuscrits & brouillons épars sur le bureau de ce magistrat ! Mad. de B.....s & d'autres me confirmerent la même chose. Sur les absurdités dont on me rebattoit incessamment les oreilles , j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit sous tout cela

quelque mystere qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'événement, me reposant sur ma droiture & mon innocence en toute cette affaire, & trop heureux, quelque persécution qui dût m'attendre, d'être appelé à l'honneur de souffrir pour la vérité. Loin de craindre & de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, & je faisois les après-midi ma promenade ordinaire. Le 8 juin, veille du décret, je la fis avec deux professeurs oratoriens, le P. Alamanni & le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres : nous y suppléâmes par des chalumeaux de seigle, avec lesquels nous aspirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choisir des tuyaux bien larges, pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été si gai.

J'ai conté comment je perdis le sommeil dans ma jeunesse. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les soirs

## 88 LES CONFESSIONS.

dans mon lit , jufqu'à ce que je fentiffe mes yeux s'appesantir. Alors j'éteignois ma bougie , & je tâchois de m'affoupir quelques infans qui ne duroient guere. Ma lecture ordinaire du foir étoit la Bible , & je l'ai lue entiere au moins cinq ou fix fois de fuite de cette façon. Ce foir là , me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire , je prolongeai plus long-temps ma lecture , & je lus tout entier , le livre qui finit par le Lévite d'Ephraïm , & qui , fi je ne me trompe , eft le livre des Juges. car je ne l'ai pas revu depuis ce temps là. Cette hiftoire m'affecta beaucoup , & j'en étois occupé dans une efpece de rêve , quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit & de la lumiere. Thérèfe , qui la portoit , éclairoit M. la Roche , qui me voyant lever brufquement fur mon féant , me dit : Ne vous alarmez pas ; c'eft de la part de Mad. la Maréchale , qui vous écrit & vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En effet , dans la lettre de Mad. de Luxembourg , je trouva

celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter , portant avis que , malgré tous ses efforts , on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation , lui marquoit-il , est extrême ; rien ne peut parer le coup ; la cour l'exige , le parlement le veut ; à sept heures du matin , il sera décrété de prise de corps , & l'on enverra sur-le-champ le saisir : j'ai obtenu qu'on ne le poursuivra pas s'il s'éloigne ; mais s'il persiste à vouloir se laisser prendre , il sera pris. La Roche me conjura , de la part de Mad. la Maréchale , de me lever & d'aller conférer avec elle. Il étoit deux heures ; elle venoit de se coucher. Elle vous attend , ajouta-t-il , & ne veut pas s'endormir sans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte , & j'y cours.

Elle me parut agitée. C'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de surprise , au milieu de la nuit , je n'étois pas moi-même exempt d'émotion : mais en la voyant , je m'ou-

bliai moi-même , pour ne penser qu'à elle , & au triste rôle qu'elle alloit jouer , si je me laissois prendre : car , me sentant assez de courage pour ne dire jamais que la vérité , dût-elle me nuire & me perdre , je ne me sentoís ni assez de présence d'esprit , ni assez d'adresse , ni peut-être assez de fermeté pour éviter de la compromettre si j'étois vivement pressé. Cela me décida à sacrifier ma gloire à sa tranquillité , à faire pour elle , en cette occasion , ce que rien ne m'eût fait faire pour moi. Dans l'instant que ma résolution fut prise , je la lui déclarai , ne voulant point gâter le prix de mon sacrifice en le lui faisant acheter. Je suis certain qu'elle ne put se tromper sur mon motif ; cependant elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fût sensible. Je fus choqué de cette indifférence , au point de balancer à me rétracter : mais M. le Maréchal survint ; Mad. de B. . . . . s'arriva de Paris quelques momens après. Ils firent ce qu'auroit dû faire Mad. de Luxem-

bourg. Je me laissai flatter; j'eus honte de me dédire, & il ne fut plus question que du lieu de ma retraite, & du temps de mon départ. M. de Luxembourg me proposa de rester chez lui quelques jours incognito, pour délibérer & prendre mes mesures plus à loisir; je n'y consentis point, non plus qu'à la proposition d'aller secrètement au Temple. Je m'obstinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de rester caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis secrets & puissans dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois sortir pour assurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Geneve; mais un instant de réflexion suffit pour me dissuader de faire cette sottise. Je savois que le ministere de France, encore plus puissant à Geneve qu'à Paris, ne me laisseroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit résolu de me tourmenter. Je savois que le

92 LES CONFESIONS.

*Discours sur l'inégalité* avoit excité contre moi , dans le conseil , une haine d'autant plus dangereuse qu'il n'osoit la manifester. Je savois qu'en dernier lieu , quand la *Nouvelle Héloïse* parut , il s'étoit pressé de la défendre , à la sollicitation du docteur T.....n ; mais voyant que personne ne l'imitoit , pas même à Paris , il eut honte de cette étourderie , & retira sa défense. Je ne doutois pas que , trouvant ici l'occasion plus favorable , il n'eût grand soin d'en profiter. Je savois que , malgré tous les beaux semblans , il résistoit contre moi , dans tous les cœurs Genevois , une secrète jalousie qui n'attendoit que l'occasion de s'affouvir. Néanmoins l'amour de la patrie me rappelloit dans la mienne ; & si j'avois pu me flatter d'y vivre en paix , je n'aurois pas balancé ; mais l'honneur ni la raison ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fugitif , je pris le parti de m'en rapprocher seulement , & d'aller attendre en Suisse , celui qu'on prendroit à Geneve à mon égard.

On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long - temps.

Mad. de B. .... s désapprouva beaucoup cette résolution , & fit de nouveaux efforts pour m'engager à passer en Angleterre. Elle ne m'ébranla pas. Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois ; & toute l'éloquence de Mad. de B. .... s , loin de vaincre ma répugnance , sembloit l'augmenter , sans que je fusse pourquoi.

Decidé à partir le même jour , je fus dès le matin parti pour tout le monde ; & la Roche , par qui j'envoyai chercher mes papiers , ne voulut pas dire à Thérèse elle-même , si je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois résolu d'écrire un jour mes Mémoires , j'avois accumulé beaucoup de lettres & autres papiers , de sorte qu'il fallut plusieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés , furent mis à part , & je m'occupai le reste de la matinée à trier les autres , afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile , & brûler le reste. M. de Luxembourg



voulut bien m'aider à ce travail , qui se  
 trouva si long que nous ne pûmes achever  
 dans la matinée , & je n'eus le temps de  
 rien brûler. M. le Maréchal m'offrit de  
 se charger du reste du triage , de brûler  
 le rebut lui-même , sans s'en rapporter  
 à qui que ce fût , & de m'envoyer tout  
 ce qui auroit été mis à part. J'acceptai  
 l'offre , fort aise d'être délivré de ce soin ,  
 pour pouvoir passer le peu d'heures qui  
 me restoient , avec des personnes si chères ,  
 que j'allois quitter pour jamais. Il prit  
 la clef de la chambre où je laissois ces  
 papiers , & à mon instante priere , il  
 envoya chercher ma pauvre tante qui se  
 consumoit dans la perplexité mortelle de  
 ce que j'étois devenu , & de ce qu'elle  
 alloit devenir , & attendant à chaque  
 instant les huissiers , sans savoir comment  
 se conduire & que leur répondre. La  
 Roche l'amena au château , sans lui rien  
 dire ; elle me croyoit déjà bien loin : en  
 m'appervant , elle perça l'air de ses  
 cris , & se précipita dans mes bras.

amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité ! Dans ce doux & cruel moment, se rassemblèrent tous les jours de bonheur, de tendresse & de paix, passés ensemble, pour me faire mieux sentir le déchirement d'une première séparation, après nous être à peine perdus de vue un seul jour pendant près de dix-sept ans. Le Maréchal, témoin de cet embrassement, ne put retenir ses larmes. Il nous laissa. Thérèse ne vouloit plus me quitter. Je lui fis sentir l'inconvénient qu'elle me suivît en ce moment, & la nécessité qu'elle restât pour liquider mes effets & recueillir mon argent. Quand on décrète un homme de prise de corps, l'usage est de saisir ses papiers, de mettre le scellé sur ses effets, ou d'en faire l'inventaire, & d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle restât pour veiller à ce qui se passeroit, & tirer de tout le meilleur parti possible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu : M. le Maréchal confirma sa promesse ; mais je ne voulus jamais

96 LES CONFESIONS.

lui dire où j'allois , afin qu'interrogée par ceux qui viendroient me saisir , elle pût protester avec vérité , de son ignorance sur cet article. En l'embrassant au moment de nous quitter , je sentis en moi-même un mouvement très-extraordinaire & je lui dis dans un transport , hélas trop prophétique : Mon enfant , il faut t'armer de courage. Tu as partagé la prospérité de mes beaux jours ; il te reste , puisque tu le veux , à partager mes miseres. N'attends plus qu'affronts & calamités à ma suite. Le sort que ce triste jour commence pour moi , me poursuivra jusqu'à ma dernière heure.

Il ne me restoit plus qu'à songer au départ. Les huissiers avoient dû venir dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis , & ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la poste. Je n'avois point de chaise. M. le Maréchal me fit présent d'un carrosse briolet , & me prêta des chevaux & un postillon jusqu'à la première poste , où

par les mesures qu'il avoit prises, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point dîné à table, & ne m'étois pas montré dans le château, les dames vinrent me dire adieu dans l'entre-sol, où j'avois passé la journée. Mad. la Maréchale m'embrassa plusieurs fois d'un air assez triste; mais je ne sentis plus dans ces embrassemens, les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués, il y avoit deux ou trois ans. Mad. de B. .... s m'embrassa aussi, & me dit de fort belles choses. Un embrassement qui me surprit davantage, fut celui de Mad. de M. .... x; car elle étoit aussi là. Mad. la maréchale de M. .... x est une personne extrêmement froide, décente & réservée, & ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maison de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que, flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchasse à m'en augmenter le prix, soit qu'en effet

elle eût mis dans cet embrassement, un peu de cette commisération naturelle aux cœurs généreux, je trouvais dans son mouvement & dans son regard, je ne faisais rien de quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent en y repensant, j'ai soupçonné dans la suite que, n'ignorant pas à quel sort j'étais condamné, elle n'avait pu se défendre d'un moment d'attendrissement sur ma destinée.

M. le Maréchal n'ouvrait pas la bouche ; il était pâle comme un mort. Il voulut absolument m'accompagner jusqu'à ma chaise qui m'attendait à l'abreuvoir. Nous traversâmes tout le jardin sans dire un seul mot. J'avais une clef du parc dont je me servis pour ouvrir la porte ; après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui tendis sans mot dire. Il la prit avec une vivacité surprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penser souvent depuis ce temps là. Je n'ai guère eu dans ma vie, d'instant plus amer que celui de cette séparation. L'embrassement fut long & muet : nous sen-

mes l'un & l'autre , que cet embrassement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre & Montmorency , je rencontraï dans un carosse de remise , quatre hommes en noir , qui me saluerent en souriant. Sur ce que Thérèse m'a rapporté dans la suite , de la figure des huissiers , de l'heure de leur arrivée , & de la façon dont ils se comporterent , je n'ai point douté que ce ne fussent eux ; surtout ayant appris dans la suite , qu'au lieu d'être décrété à sept heures , comme on me l'avoit annoncé , je ne l'avois été qu'à midi. Il fallut traverser tout Paris. On n'est pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues , plusieurs personnes qui me saluerent d'un air de connoissance ; mais je n'en reconnus aucune. Le même soir je me détournai pour passer à Villeroy. A Lyon , les couriers devoient être menés au commandant. Cela pouvoit être embarrassant pour un homme qui ne vouloit ni mentir , ni changer son nom. J'allois avec une lettre de Mad. de

## 100 LES CONFESSIONS.

Luxembourg, prier M. de Villeroy de faire en sorte que je fusse exempté de cette corvée. M. de Villeroy me donna une lettre dont je ne fis point usage, parce que je ne passai pas à Lyon. Cette lettre est restée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me pressa beaucoup de coucher à Villeroy ; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, & je fis encore deux postes le même jour.

Ma chaise étoit rude, & j'étois trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées. D'ailleurs, je n'avois pas l'air assez imposant pour me faire bien servir, & l'on sait qu'en France, les chevaux de poste ne sentent la gaule que sur les épaules du postillon. En payant grassement les guides, je crus suppléer à la mine & au propos ; ce fut encore pis. Ils me prirent pour un pied-plat, qui marchoit par commission, & qui courroit le poste pour la première fois de sa vie. Dès lors je n'eus plus que des rosses, & je devins le jouet des postillons. Je finis

comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, & aller comme il leur plut.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui se présentoient sur tout ce qui venoit de m'arriver; mais ce n'étoit là ni mon tour d'esprit, ni la pente de mon cœur. Il est étonnant avec quelle facilité j'oublie le mal passé, quelque récent qu'il puisse être. Autant la prévoyance m'effraie & me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant son souvenir me revient faiblement & s'éteint sans peine, aussitôt qu'il est arrivé. Ma cruelle imagination, qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore, fait diversion à ma mémoire, & m'empêche de me rappeler ceux qui ne sont plus. Contre ce qui est fait, il n'y a plus de précautions à prendre, & il est inutile de s'en occuper. J'épuise en quelque façon mon malheur d'avance: plus j'ai souffert à le prévoir, plus j'ai de facilité



## 102 LES CONFESSIONS.

à l'oublier; tandis qu'au contraire, sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle & le rumine, pour ainsi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'est à cette heureuse disposition, je le sens, que je dois de n'avoir jamais connu cette humeur rancuniere qui ferme dans un cœur vindicatif, par le souvenir continuel des offenses reçues, & qui le tourmente lui-même, de tout le mal qu'il voudroit faire à son ennemi. Naturellement emporté, j'ai senti la colere, la fureur même dans les premiers mouvemens; mais jamais un desir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offense, pour m'occuper beaucoup de l'offenseur. Je ne pense au mal que j'en ai reçu, qu'à cause de celui que j'en peux recevoir encore; & si j'étois sûr qu'il ne m'en fit plus, celui qu'il m'a fait seroit à l'instant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenses. C'est une fort belle vertu sans doute, mais qui n'est pas à mon usage.

Ignore si mon cœur sauroit dominer sa haine, car il n'en a jamais senti ; & je pense trop peu à mes ennemis , pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point , pour me tourmenter , ils se tourmentent eux-mêmes. Je suis à leur merci , ils ont tout pouvoir , ils en usent. Il n'y a qu'une seule chose au-dessus de leur puissance , & dont je les défie : c'est en se tourmentant de moi , de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ , j'oubliai si parfaitement tout ce qui venoit de se passer , & le parlement , & Mad. de P.....r , & M. de C.....l , & G....., & d'Alembert , & leurs complots , & leurs complices , que je n'y aurois pas même repensé de tout mon voyage , sans les précautions dont j'étois obligé d'user. Un souvenir qui me vint au lieu de tout cela , fut celui de ma dernière lecture , la veille de mon départ. Je me rappelai aussi les *Idylles* de Gessner , que son traducteur Hubner m'avoit en-

voyées, il y avoit quelque temps. Ces deux idées me revinrent si bien & se mêlèrent de telle sorte dans mon esprit, que je voulus essayer de les réunir, en traitant à la manière de Gessner, le sujet du *Lévite d'Ephraïm*. Ce style champêtre & naïf ne paroïssoit guere propre à un sujet si atroce, & il n'étoit guere à présumer que ma situation présente me fournît des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la chose, uniquement pour m'amuser dans ma chaise & sans aucun espoir de succès. A peine eus-je essayé, que je fus étonné de l'abondance de mes idées, & de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours, les trois premiers chants de ce petit poëme, que j'achevai dans la suite à Motiers; & je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie, où regne une douceur de mœurs plus attendrissante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume plus exact, une plus antique simplicité en toute chose, & tout cela depuis

malgré l'horreur du sujet, qui dans le fond est abominable ; de sorte qu'outre tout le reste, j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le *Lévite d'Ephraïm*, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en sera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai, sans sentir en-dedans, l'applaudissement d'un cœur sans fiel, qui loin de s'aigrir par ses malheurs, s'en console avec lui-même, & trouve en foi de quoi s'en dédommager. Qu'on rassemble tous ces grands philosophes, si supérieurs dans leurs livres, à l'adversité qu'ils n'éprouverent jamais ; qu'on les mette dans une position pareille à la mienne, & que dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire : on verra comment ils s'en tireront.

En partant de Montmorency pour la Suisse, j'avois pris la résolution d'aller m'arrêter à Yverdon ; chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, & qui m'avoit

même invité à l'y aller voir. J'appris en route , que Lyon faisoit un détour ; cela m'évita d'y passer. Mais en revanche , il falloit passer par Besançon , place de guerre , & par conséquent sujette au même inconvénient. Je m'avisai de gaucheir , & de passer par Salins, sous prétexte d'aller voir M. de Mairan , neveu de M. D...n ; qui avoit un emploi à la saline , & qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réussit ; je ne trouvai point M. de Mairan : fort aise d'être dispensé de m'arrêter , je continuai ma route sans que personne me dît un mot.

En entrant sur le territoire de Berne, je fis arrêter ; je descendis , je me prosternai , j'embrassai , je baisai la terre , & m'écriai dans mon transport : Ciel , protecteur de la vertu , je te loue , je touche une terre de liberté ! C'est ainsi , qu'aveugle & confiant dans mes espérances , je me suis toujours passionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon postillon

surpris me crut fou ; je remontai dans ma chaise , & peu d'heures après , j'eus la joie aussi pure que vive , de me sentir pressé dans les bras du respectable Roguin. Ah , respirons quelques instans chez ce digne hôte ! J'ai besoin d'y reprendre du courage & des forces ; je trouverai bientôt à les employer.

Ce n'est pas sans raison , que je me suis étendu , dans le récit que je viens de faire , sur toutes les circonstances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paroissent pas fort lumineuses , quand on tient une fois le fil de la trame , elles peuvent jeter du jour sur sa marche ; & par exemple , sans donner la première idée du problème que je vais proposer , elles aident beaucoup à le résoudre.

Supposons que , pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet , mon éloignement fût absolument nécessaire , tout devoit , pour l'opérer , se passer à peu près comme il se passa ; mais si , sans ne laisser épouvanter par l'ambassade

nocturne de Mad. de Luxembourg à troubler par ses alarmes, j'avois continué de tenir ferme, comme j'avois commencé, & qu'au lieu de rester au château, je m'en fusse retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-je également été décrété? Grande question, d'où dépend la solution de beaucoup d'autres, & pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire & celle du décret réel ne sont pas inutiles à remarquer. Exemple grossier, mais sensible, de l'importance des moindres détails, dans l'exposé des faits dont on cherche les causes secrètes, pour les découvrir par induction.



LIVRE DOUZIEME.

ICI commence l'œuvre de ténèbres, dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli, sans que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, il m'ait été possible d'en percer l'effrayante obscurité. Dans l'abyme de maux où je suis submergé, je sens les atteintes des coups qui me sont portés, j'en apperçois l'instrument immédiat; mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. L'opprobre & les malheurs tombent sur moi comme d'eux-mêmes, & sans qu'il y paroisse. Quand mon cœur déchiré laisse échapper des gémissemens, j'ai l'air d'un homme qui se plaint sans sujet, & les auteurs de ma ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, sans qu'il s'en doute lui-même,



## 110 LES CONFESSIONS.

& fans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me regardent, les traitemens que j'ai soufferts, & tout ce qui m'est arrivé, je suis hors d'état de remonter à la main motrice, & d'assigner les causes en disant les faits. Ces causes primitives sont toutes marquées dans les trois précédens livres, tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs secrets y sont exposés. Mais dire en quoi ces diverses causes se combinent pour opérer les étranges événemens de ma vie, voilà ce qu'il m'est impossible d'expliquer, même par conjecture. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'assez généreux pour vouloir approfondir ces mysteres, & découvrir la vérité, qu'ils relisent avec soin les trois précédens livres, qu'ensuite à chaque fait qu'ils liront dans les suivans, ils prennent les informations qui seront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue & d'agent en agent jusqu'aux premiers moteurs de tout, je fais certainement

quel terme aboutiront leurs recherches ; mais je me perds dans la route obscure & tortueuse des souterrains qui les y conduiront.

Durant mon séjour à Yverdon , j'y fis connoissance avec toute la famille de M. Roguin , & entr'autres avec sa niece Mad. Boy de la Tour & ses filles , dont , comme je crois l'avoir dit , j'avois autrefois connu le pere à Lyon. Elle étoit venue à Yverdon voir son oncle & ses sœurs ; sa fille ainée , âgée d'environ quinze ans , m'enchantait par son grand sens & son excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mere & à la fille. Cette dernière étoit destinée par M. Roguin , au colonel son neveu , déjà d'un certain âge , & qui me témoignoit aussi la plus grande affection ; mais , quoique l'oncle fût passionné pour ce mariage , que le neveu le desirât fort aussi , que je prisse un intérêt très-vif à la satisfaction de l'un & de l'autre , la grande disproportion d'âge & l'extrême

## 112 LES CONFESIONS.

répugnance de la jeune personne ne firent concourir avec la mere, à détourner ce mariage, qui ne se fit point. Le colonel épousa depuis, mademoiselle Dillan sa parente, d'un caractère & d'une beauté bien selon mon cœur, & qui le rendu le plus heureux des maris & des peres. Malgré cela, M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occasion contrarié ses desirs. Je m'en suis consolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers sa famille, le devoir de la plus sainte amitié, qui n'est pas de se rendre toujours agréable, mais de conseiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long - temps en doute sur l'accueil qui m'attendoit à Geneve, & cas que j'eusse envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, & j'y fus décrété le 1<sup>er</sup> juin, c'est - à - dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables absolutions étoient cumulées dans ce second décret, & l'édit ecclésiastique y étoit formellement violé, que je refusai d'acquiescer.

jouter foi aux premières nouvelles qui m'en vinrent, & que, quand elles furent bien confirmées, je tremblai qu'une si manifeste & criante infraction de toutes les loix, à commencer par celle du bon sens, ne mît Geneve sens-dessus-dessous. J'eus de quoi me rassurer; tout resta tranquille. S'il s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, & je fus traité publiquement par toutes les caillettes & par tous les cuistres, comme un écolier qu'on menaceroit du fouet, pour n'avoir pas bien dit son catéchisme.

Ces deux décrets furent le signal du cri de malédiction qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures sonnerent le plus terrible tocsin. Les François sur-tout, ce peuple si doux, si poli, si généreux, qui se pique si fort de bienfaisance & d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ses

#### 114 LES CONFESIONS.

vertus favorites , se signala par le nombre & la violence des outrages dont il m'accabloit à l'envi. J'étois un impie , un athée , un forcené , un enragé , une bête féroce , un loup. Le continuateur du *Journal de Trévoux* fit sur ma prétendue lycanthropie , un écart qui montrait assez bien la sienne. Enfin , vous eussiez dit qu'on craignoit à Paris , de se faire une affaire avec la police , si , publiant un écrit sur quelque sujet que ce pût être , on manquoit d'y larder quelque insulte contre moi. En cherchant vainement la cause de cette unanime animosité , je fus prêt à croire que tout le monde étoit devenu fou. Quoi ! le rédacteur de la *Paix perpétuelle* souffle la discorde ; l'éditeur du *Vicaire Savoyard* est un impie ; l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* est un loup ; celui de l'*Emile* est un enragé ! Eh , mon Dieu , qu'aurois - je donc été , si j'avois publié le livre de l'*Esprit* , ou quelque autre ouvrage semblable ? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce

livre , le public , loin de joindre sa voix à celle de ses persécuteurs , le vengea d'eux par ses éloges. Que l'on compare son livre & les miens , l'accueil différent qu'ils ont reçu , les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers états de l'Europe ; qu'on trouve à ces différences , des causes qui puissent contenter un homme sensé : voilà tout ce que je demande , & je me tais.

Je me trouvois si bien du séjour d'Yverdon , que je pris la résolution d'y rester , à la vive sollicitation de M. Roguin & de toute sa famille. M. de Moiry de Gingins , baillif de cette ville , m'encourageoit aussi par ses bontés , à rester dans son gouvernement. Le colonel me pressa si fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avoit dans sa maison , entre cour & jardin , que j'y consentis ; & aussi-tôt il s'empressa de le meubler & garnir de tout ce qui étoit nécessaire pour mon petit ménage. Le banneret Roguin , les plus empressés autour de moi , ne me

## 116 LES CONFESSIONS.

quittoit pas de la journée. J'étois tous  
jours très-sensible à tant de caresses  
mais j'en étois quelquefois bien impor-  
tuné. Le jour de mon emménagement  
étoit déjà marqué , & j'avois écrit à The-  
rese de me venir joindre , quand tout-à-  
coup j'appris qu'il s'élevoit à Berne un  
orage contre moi , qu'on attribuoit aux  
dévots , & dont je n'ai jamais pu péné-  
trer la premiere cause. Le sénat excité  
sans qu'on fût par qui , paroissoit ne vou-  
loir pas me laisser tranquille dans ma re-  
traite. Au premier avis qu'eut M. le bailli  
de cette fermentation , il écrivit en ma  
faveur à plusieurs membres du gouver-  
nement , leur reprochant leur aveugle in-  
tolérance , & leur faisant honte de vou-  
loir refuser à un homme de merite oppri-  
mé , l'asyle que tant de bandits trouvoient  
dans leurs états. Des gens sensés ont pré-  
sumé que la chaleur de ses reproches  
avoit plus aigri qu'adouci les esprits.  
Quoi qu'il en soit , son crédit ni son au-  
torité ne purent parer le coup. Préven-

de l'ordre qu'il devoit me signifier , il m'en avertit d'avance ; & pour ne pas attendre cet ordre , je résolus de partir dès le lendemain. La difficulté étoit de savoir où aller , voyant que Geneve & la France m'étoient fermées , & prévoyant bien que dans cette affaire , chacun s'empreseroit d'imiter son voilin.

Mad. Boy de la Tour me proposa d'aller m'établir dans une maison vuide, mais toute meublée , qui appartenoit à son fils , au village de Motiers , dans le Val-de-Travers , comté de Neuchatel. Il n'y avoit qu'une montagne à traverser pour m'y rendre. L'offre venoit d'autant plus à propos , que dans les états du roi de Prusse , je devois naturellement être à l'abri des persécutions , & qu'au moins la religion n'y pouvoit guere servir de prétexte. Mais une secrette difficulté , qu'il ne me convenoit pas de dire , avoit bien de quoi me faire hésiter. Cet amour inné de la justice , qui dévora toujours mon cœur , joint à mon penchant secret pour



## 118 LES CONFESIONS.

la France, m'avoit inspiré de l'aversion pour le roi de Prusse, qui me paroissoit, par ses maximes & par sa conduite, fouler aux pieds tout respect pour la loi naturelle & pour tous les devoirs humains. Parmi les estampes encadrées, dont j'avois orné mon donjon à Montmorency, étoit un portrait de ce prince, au-dessous duquel étoit un distique qui finissoit ainsi :

Il pense en philosophe, & se conduit en roi.

Ce vers qui, sous toute autre plume, eût fait un assez bel éloge, avoit sous la mienne un sens qui n'étoit pas équivoque, & qu'expliquoit d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce distique avoit été vu de tous ceux qui venoient me voir, & qui n'étoient pas en petit nombre. Le chevalier de Lorenzy l'avoit même écrit pour le donner à d'Alembert, & je ne doutois pas que d'Alembert n'eût pris le soin d'en faire ma cour à ce prince. J'avois encore aggravé ce premier tort par un passage de l'*Emile*, où, sous le nom

d'Adrasste , roi des Dauniens , on voyoit assez qui j'avois en vue ; & la remarque n'avoit pas échappé aux épilogueurs , puisque Mad. de B. . . . . s m'avoit mis plusieurs fois sur cet article. Ainsi j'étois bien sûr d'être inscrit en encre rouge sur les registres du roi de Prusse ; & supposant d'ailleurs qu'il eût les principes que j'avois osé lui attribuer , mes écrits & leur auteur ne pouvoient par cela seul que lui déplaire : car on fait que les méchans & les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine , même sans me connoître , & sur la seule lecture de mes écrits.

J'osai pourtant me mettre à sa merci , & je crus courir peu de risque. Je savois que les passions basses ne subjuguent guere que les hommes foibles , & ont peu de prise sur les ames d'une forte trempe , telles que j'avois toujours reconnu la sienne. Je jugeois que dans son sort de régner , il entroit de se montrer magnanime en pareille occasion , & qu'il

170 LES CONFESIONS.

n'étoit pas au-dessus de son caractère de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile & facile vengeance ne balanceroit pas un moment en lui l'amour de la gloire ; & me mettant à sa place, je ne crus pas impossible qu'il se prévalût de la circonstance pour accabler du poids de la générosité, l'homme qui avoit osé mal penser de lui. J'allai donc m'établir à Motiers avec une confiance dont je le crus facile pour sentir le prix ; & je me dis : Quand Jean-Jaques s'élève à côté de Coriolan, Frédéric sera-t-il au-dessous du général des Volliques ?

Le colonel Roguin voulut absolument passer avec moi la montagne, & venir m'installer à Motiers. Une belle-sœur de Mad. Boy de la Tour, appelée Mad. Gardier, à qui la maison que j'allois occuper étoit très-commode, ne me vit pas arriver avec un certain plaisir ; cependant elle me mit de bonne grace en possession de mon logement, & je mangeai chez elle

en attendant que Thérèse fût venue, & que mon petit ménage fût établi.

Depuis mon départ de Montmorency, sentant bien que je serois désormais fugitif sur la terre, j'hésitois à permettre qu'elle vînt me joindre, & partager la vie errante à laquelle je me voyois condamné. Je sentoie que par cette catastrophe, nos relations alloient changer, & que ce qui jusqu'alors avoit été faveur & bienfait de ma part, le seroit désormais de la sienne. Si son attachement restoit à l'épreuve de mes malheurs, elle en seroit déchirée, & sa douleur ajouteroit à mes maux. Si ma disgrâce attiédissoit son cœur, elle me feroit valoir sa constance comme un sacrifice; & au lieu de sentir le plaisir que j'avois à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne sentiroit que le mérite qu'elle auroit de vouloir bien me suivre par-tout où le sort me seroit d'aller.

Il faut tout dire : je n'ai dissimulé ni les services de ma pauvre maman, ni les

miens ; je ne dois pas faire plus de grâce à Thérèse ; & quelque plaisir que je prenne à rendre honneur à une personne qui m'est si chère , je ne veux pas non plus déguiser ses torts , si tant est même qu'un changement involontaire dans les affections du cœur soit un vrai tort. Depuis long-temps je m'appercevois de l'atténuement du sien. Je sentoais qu'elle n'étoit plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années , & je le sentoais d'autant mieux que j'étois le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvénient dont j'avois senti l'effet auprès de maman , & cet effet fut le même auprès de Thérèse. N'allons pas chercher des perfections hors de la nature ; il seroit le même auprès de quelque femme que ce fût. Le parti que j'avois pris à l'égard de mes enfans , quelque bien raisonné qu'il m'eût paru , ne m'avoit pas toujours laissé le cœur tranquille. En méditant mon *Traité de l'éducation* , je sentis que j'avois négligé des devoirs dont rien

pouvoit me dispenser. Le remords enfin devint si vif, qu'il m'arracha presque l'aveu public de ma faute au commencement de l'*Emile* ; & le trait même est si clair, qu'après un tel passage il est surprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. Ma situation, cependant, étoit alors la même, & pire encore par l'animosité de mes ennemis, qui ne cherchoient qu'à me prendre en faute. Je craignis la récidive ; & n'en voulant pas courir le risque, j'aimai mieux me condamner à l'abstinence, que d'exposer Thérèse à se voir derechef dans le même cas. J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empirait sensiblement mon état : cette double raison m'avoit fait former des résolutions que j'avois quelquefois assez mal tenues, mais dans lesquelles je persistois avec plus de constance depuis trois ou quatre ans ; c'étoit aussi depuis cette époque, que j'avois remarqué du refroidissement dans Thérèse : elle avoit pour moi le même attachement par de-

voir, mais elle n'en avoit plus par amour. Cela jetoit nécessairement moins d'agrément dans notre commerce, & j'imaginai que, sûre de la continuation de mes soins où qu'elle pût être, elle aimeroit peut-être mieux rester à Paris que d'errer avec moi. Cependant elle avoit marqué tant de douleur à notre séparation, elle avoit exigé de moi des promesses si positives de nous rejoindre, elle en exprimoit si vivement le desir depuis mon départ, tant à M. le prince de Conti qu'à M. de Luxembourg, que loin d'avoir le courage de lui parler de séparation, j'eus à peine celui d'y penser moi-même; & après avoir senti dans mon cœur combien il m'étoit impossible de me passer d'elle, je ne songeai plus qu'à la rappeler incessamment. Je lui écrivis donc de partir; elle vint. A peine y avoit-il deux mois que je l'avois quittée; mais c'étoit depuis tant d'années, notre première séparation. Nous l'avions sentie bien cruellement l'un & l'autre. Quel saisiffement

en nous embrassant ! O que les larmes de tendresse & de joie sont douces ! Comme mon cœur s'en abreuve ! Pourquoi m'a-t-on fait verser si peu de celles-là ?

En arrivant à Motiers , j'avois écrit à milord Keith , maréchal d'Ecosse , gouverneur de Neuchatel , pour lui donner avis de ma retraite dans les états de sa majesté , & pour lui demander sa protection. Il me répondit avec la générosité qu'on lui connoît & que j'attendois de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec M. Martinet , châtelain du Val-de-Travers , qui étoit en grande faveur auprès de son excellence. L'aspect vénérable de cet illustre & vertueux Ecossois m'émut puissamment le cœur , & dès l'instant même commença entre lui & moi ce vif attachement qui de ma part est toujours demeuré le même , & qui le feroit toujours de la sienne , si les traîtres qui m'ont ôté toutes les consolations de la vie , n'eussent profité de mon éloignement pour abuser sa vieillesse & me défigurer à ses yeux.



## 126 LES CONFESSIONS.

George Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse, & frere du célèbre général Keith, qui vécut glorieusement & mourut au lit d'honneur, avoit quitté son pays dans sa jeunesse, & y fut proscrit pour s'être attaché à la maison Stuart, dont il se dégoûta bientôt, par l'esprit injuste & tyrannique qu'il y remarqua, & qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura long-temps en Espagne, dont le climat lui plaisoit beaucoup, & finit par s'attacher, ainsi que son frere, au roi de Prusse, qui se connoissoit en hommes, & les accueillit comme ils le méritoient. Il fut bien payé de cet accueil, par les grands services que lui rendit le maréchal Keith, & par une chose bien plus précieuse encore, la sincere amitié de milord maréchal. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine & fiere, ne pouvoit se plier que sous le joug de l'amitié; mais elle s'y plioit si parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que

Frédéric, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le chargea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Espagne ; & enfin le voyant déjà vieux, avoir besoin de repos, lui donna pour retraite, le gouvernement de Neuchatel, avec la délicieuse occupation d'y passer le reste de sa vie à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchatelois, qui n'aiment que la pretintaille & le clinquant, qui ne se connoissent point en véritable étoffe, & mettent l'esprit dans les longues phrases, voyant un homme froid & sans façon, prirent sa simplicité pour de la hauteur, sa franchise pour de la rusticité, son laconisme pour de la bêtise ; se cabrerent contre ses soins bienfaisans, parce que voulant être utile & non cajoleur, il ne savoit point flatter les gens qu'il n'estimoit pas. Dans la ridicule affaire du ministre Petitierre, qui fut chassé par ses confreres, pour n'avoir pas voulu qu'ils fussent punis éternellement, milord s'étant

opposé aux usurpations des ministres, vit soulever contre lui tout le pays, dont il prenoit le parti; & quand j'y arrivai, ce stupide murmure n'étoit pas éteint encore. Il passoit au moins pour un homme qui se laissoit prévenir; & de toutes les imputations dont il fut chargé, c'étoit peut-être la moins injuste. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir sur la maigreur de son corps, déjà décharné par les ans; mais en levant les yeux sur sa physionomie animée, ouverte & noble, je me sentis faisi d'un respect mêlé de confiance, qui l'emporta sur tout autre sentiment. Au compliment très-court que je lui fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre chose, comme si j'eusse été là depuis huit jours. Il ne nous donna pas même de nous asseoir. L'empesé qui telain resta debout. Pour moi, je dans l'œil perçant & fin de milord, je faisais quoi de si caressant, que me sentant d'abord à mon aise, j'allai sans fa-

partager son sofa , & m'asseoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'instant , je sentis que cette liberté lui faisoit plaisir , & qu'il se disoit en lui-même : celui-ci n'est pas un Neuchatelois.

Effet singulier de la grande convenance des caracteres ! Dans un âge où le cœur a déjà perdu sa chaleur naturelle , celui de ce bon vieillard se réchauffa pour moi , d'une façon qui surprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers , sous prétexte de tirer des cailles , & y passa deux jours sans toucher un fusil. Il s'établit entre nous une telle amitié , car c'est le mot , que nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre. Le château de Colombier , qu'il habitoit l'été , étoit à six lieues de Motiers ; j'allois tous les quinze jours au plus tard y passer vingt-quatre heures , puis je revenois de même en pèlerin , le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvois jadis , dans mes courses de l'Hermitage à Eaubonne , étoit bien différente assurément ; mais elle n'étoit

pas plus douce que celle avec laquelle j'approchois de Colombier. Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versées dans ma route, en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard ! Je l'appellois mon pere, il m'appelloit son enfant. Ces doux noms rendent en partie l'idée de l'attachement qui nous unissoit ; mais ils ne rendent pas encore celle du besoin que nous avions l'un de l'autre, & du desir continuel de nous rapprocher. Il vouloit absolument me loger au château de Colombier, & me pressa long-temps d'y prendre à demeure l'appartement que j'occupois. Je lui dis enfin, que j'étois plus libre chez moi, & que j'aimois mieux passer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchise, & ne m'en parla plus. O bon milord ! ô mon digne pere ! que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous ! Ah, les barbares ! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi ! Mais non, non, grand homme

vous êtes & ferez toujours le même pour moi, qui suis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord maréchal n'est pas sans défaut ; c'est un sage, mais c'est un homme. Avec l'esprit le plus pénétrant, avec le tact le plus fin qu'il soit possible d'avoir, avec la plus profonde connoissance des hommes, il se laisse abuser quelquefois, & n'en revient pas. Il a l'humeur singulière, quelque chose de bizarre & d'étranger dans son tour d'esprit. Il paroît oublier les gens qu'il voit tous les jours, & se souvient d'eux au moment qu'ils y pensent le moins : ses attentions paroissent hors de propos ; ses cadeaux sont de fantaisie, & non de convenance. Il donne ou envoie à l'instant, ce qui lui passe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur indifféremment. Un jeune Genevois desirant entrer au service du roi de Prusse, se présente à lui : milord lui donne, au lieu de lettre, un petit sachet

132 LES CONFESSIONS.

plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette singuliere recommandation, le roi place à l'instant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entre eux un langage que les esprits vulgaires n'entendront jamais. Ces petites bizarreries, semblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendoient milord maréchal que plus intéressant. J'étois bien sûr, & j'ai bien éprouvé dans la suite, qu'elles n'influoient pas sur les sentimens, ni sur les soins que lui précédaient l'amitié dans les occasions sérieuses. Mais il est vrai que dans sa façon d'obliger, il met encore la même singularité que dans ses manieres. Je n'en citerai qu'un seul trait sur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier étoit trop forte pour moi, je la partageai d'ordinaire, en partant après dîner & couchant à Brot, à moitié chemin. L'hôte appelé Sandoz, ayant à solliciter à Berne une grace qui lui importoit extrêmement, me pria de demander à son excellence

la demander pour lui. Volontiers. Je le mene avec moi ; je le laisse dans l'antichambre , & je parle de son affaire à milord , qui ne me répond rien. La matinée se passe ; en traversant la salle pour aller dîner , je vois le pauvre Sandoz qui se morfondoit d'attendre. Croyant que milord l'avoit oublié , je lui en reparle avant de nous mettre à table ; mot , comme auparavant. Je trouvai cette manière de me faire sentir combien je l'importunois , un peu dure , & je me tus en plaignant tout bas le pauvre Sandoz. En m'en retournant le lendemain , je fus bien surpris du remerciement qu'il me fit , du bon accueil & du bon dîné qu'il avoit eus chez S. E. qui de plus avoit reçu son papier. Trois semaines après , milord lui envoya le rescrit qu'il avoit demandé , expédié par le ministre & signé du roi , & cela , sans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un seul mot , ni à lui non plus , sur cette affaire , dont je crus qu'il ne vouloit pas se charger.



# 134 LES CONFESIONS.

Je voudrois ne pas cesser de parler de George Keitk : c'est de lui que me viennent mes derniers souvenirs heureux ; tout le reste de ma vie n'a plus été qu'afflictions & ferremens de cœur. La mémoire en est si triste, & m'en vient si confusément, qu'il ne m'est pas possible de mettre aucun ordre dans mes récits : je serai forcé désormais de les arranger au hasard & comme ils se présenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude sur mon asyle, par la réponse du roi à milord maréchal, en qui, comme on peut croire, j'avois trouvé un bon avocat. Non-seulement S. M. approuva ce qu'il avoit fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarrassé d'une pareille commission, & ne sachant comment s'en acquitter honnêtement, tâcha d'en extorquer l'insulte, en transformant cet argent en nature de provisions, & me marquant qu'il avoit ordre de me fournir du bois & du charbon pour commencer mon pet

ménage ; il ajouta même , & peut-être de son chef , que le roi me feroit volontiers bâtir une petite maison à ma fantaisie , si j'en voulois choisir l'emplacement. Cette dernière offre me toucha fort , & me fit oublier la mesquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux , je regardai Frédéric comme mon bienfaiteur & mon protecteur , & je m'attachai si sincèrement à lui , que je pris dès lors autant d'intérêt à sa gloire , que j'avois trouvé jusqu'alors d'injustice à ses succès. A la paix qu'il fit peu de temps après , je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût : c'étoit un cordon de guirlandes , dont j'ornai la maison que j'habitois , & où j'eus , il est vrai , la fierté vindicative de dépenser presque autant d'argent qu'il n'en avoit voulu donner. La paix conclue , je crus que sa gloire militaire & politique étant au comble , il alloit s'en donner une d'une autre espèce , en revivifiant ses états , en y faisant régner le commerce , l'agriculture , en y créant un nou-

## 136 LES CONFESSIONS.

veau fol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en maintenant la paix chez tous ses voisins, en se faisant l'arbitre de l'Europe, après en avoir été la terreur. Il pouvoit fans risque poser l'épée, bien fûr qu'on ne l'obligeroit pas à la reprendre. Voyant qu'il ne défarmoît pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ses avantages, & qu'il ne fût grand qu'à demi. J'osai lui écrire à ce sujet, & prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de sa trempe, porter jusqu'à lui cette sainte voix de la vérité, que si peu de rois sont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en secret, & de moi à lui, que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord maréchal, & je lui envoyai ma lettre au roi, toute cachetée. Milord envoya la lettre, fans s'informer de son contenu. Le roi n'y fit aucune réponse; & quelque temps après, milord maréchal étant allé à Berlin, il lui dit seulement que je l'avois bien grondé. Je compris par là, que ma lettre avoit

été mal reque , & que la franchise de mon zele avoit passé pour la rusticité d'un pédant. Dans le fond , cela pouvoit très-bien être ; peut-être ne dis-je pas ce qu'il falloit dire , & ne pris-je pas le ton qu'il falloit prendre. Je ne puis répondre que du sentiment qui m'avoit mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établissement à Motiers-Travers , ayant toutes les assurances possibles qu'on m'y laisseroit tranquille , je pris l'habit arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle ; elle m'étoit venue diverses fois dans le cours de ma vie , & elle me revint souvent à Montmorency , où le fréquent usage des fondes , me condamnant à rester souvent dans ma chambre , me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur Arménien , qui venoit souvent voir un parent qu'il avoit à Montmorency , me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage , au risque du qu'en dira-t-on , dont je me souciois

## 138 LES CONFESSIONS.

très-peu. Cependant, avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mad. de Luxembourg, qui me conseilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garde-robe arménienne: mais l'orage excité contre moi, m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles; & ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de recourir aux fonges, je crus pouvoir, sans aucun risque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, sur-tout après avoir consulté le pasteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même sans scandale. Je pris donc la veste, le caffetan, le bonnet fourré, la ceinture; & après avoir assisté dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord maréchal. S. E. me voyant ainsi vêtu, me dit pour tout compliment, *salamaleki*; après quoi tout fut fini, & je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature,

je ne songeai plus qu'à mener une vie tranquille & douce, autant qu'il dépendroit de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait désœuvrement : mon imagination remplissant tous les vuides, fuffit feule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, assis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu supporter. Quand on marche, qu'on se promene, encore passe ; les pieds & les yeux font au moins quelque chose : mais rester là les bras croisés, à parler du temps qu'il fait & des mouches qui volent, ou, qui pis est, à s'entre-faire des complimens, cela m'est un supplice insupportable. Je m'avisai, pour ne pas vivre en sauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portois mon couffin dans mes visites, ou j'allois, comme les femmes, travailler à ma porte & causer avec les passans. Cela me faisoit supporter l'ennui du babillage, & passer mon temps sans ennui chez mes voisines,

## 140 LES CONFESSIONS.

dont plusieurs étoient assez aimables & ne manquoient pas d'esprit. Une entre autres, appelée Isabelle d'Ivernois, fille du procureur-général de Neuchatel, me parut assez estimable pour me lier avec elle d'une amitié particulière, dont elle ne s'est pas mal trouvée, par les conseils utiles que je lui ai donnés, & par les soins que je lui ai rendus dans des occasions essentielles; de sorte que maintenant, digne & vertueuse mere de famille, elle me doit peut-être sa raison, son mari, sa vie & son bonheur. De mon côté, je lui dois des consolations très-douces, & sur-tout durant un bien triste hiver, où dans le fort de mes maux & de mes peines, elle venoit passer avec Thérèse & moi, de longues soirées qu'elle faisoit nous rendre bien courtes par l'agrément de son esprit, & par les mutuels épanchemens de nos cœurs. Elle m'appelloit son papa, je l'appellois ma fille & ces noms que nous nous donnons encore, ne cesseront point, je l'espère,

lui être aussi chers qu'à moi. Pour rendre mes lacets bons à quelque chose , j'en faisois présent à mes jeunes amies à leur mariage , à condition qu'elles nourriroient leurs enfans. Sa sœur ainée en eut un à ce titre , & l'a mérité ; Isabelle en eut un de même , & ne l'a pas moins mérité par l'intention ; mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire sa volonté. En leur envoyant ces lacets , j'écrivis à l'une & à l'autre , des lettres dont la première a couru le monde ; mais tant d'éclat n'alloit pas à la seconde : l'amitié ne marche pas avec si grand bruit.

Parmi les liaisons que je fis à mon voisinage , & dans le détail desquelles je n'entrerai pas , je dois noter celle du colonel Pury , qui avoit une maison sur la montagne , où il venoit passer les étés. Je n'étois pas empressé de sa connoissance , parce que je savois qu'il étoit très-mal à la cour & auprès de milord maréchal , qu'il ne voyoit point. Cependant , comme il me vint voir & me fit beaucoup d'hon-



nêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour; cela continua, & nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connoissance avec M. du Peyrou, & ensuite une amitié trop intime, pour que je puisse me dispenser de parler de lui.

M. du Peyrou étoit Américain, fils d'un commandant de Surinam, dont le successeur, M. le Chambrier de Neuchâtel, épousa la veuve. Devenue veuve une seconde fois, elle vint avec son fils, s'établir dans le pays de son second mari. (\*) Du Peyrou, fils unique, fort riche, & tendrement aimé de sa mere, avoit été élevé avec assez de soin, & son éducation lui avoit profité. Il avoit acquis beaucoup de demi-connoissances, quelque

---

(\*) L'auteur, mal informé, est ici tombé dans une double erreur : le premier mari de la dame dont il fait mention, n'ayant jamais occupé le poste de commandant de Surinam; & son second mari ayant encore vécu neuf ans dans sa patrie, où il s'étoit retiré avec elle. (*Note de l'éditeur.*)

goût pour les arts , & il se piquoit surtout d'avoir cultivé sa raison : son air hollandois , froid & philosophe , son teint basané , son humeur silencieuse & cachée favorisoient beaucoup cette opinion. Il étoit sourd & goutteux , quoique jeune encore. Cela rendoit tous ses mouvemens fort posés , fort graves ; & quoiqu'il aimât à disputer , quelquefois même un peu longuement , généralement il parloit peu , parce qu'il n'entendoit pas. Tout cet extérieur m'en imposa. Je me dis : voici un penseur , un homme sage , tel qu'on seroit heureux d'avoir un ami. Pour achever de me prendre , il m'adressoit souvent la parole , sans jamais me faire aucun compliment. Il me parloit peu de moi , peu de mes livres , très-peu de lui ; il étoit pas dépourvu d'idées , & tout ce qu'il disoit étoit assez juste. Cette justesse & cette égalité m'attirerent. Il n'avoit dans l'esprit , ni l'élévation , ni la finesse de milord maréchal ; mais il en avoit la simplicité : c'étoit toujours le représenter

en quelque chose. Je ne m'engouai pas ; mais je m'attachai par l'estime , & peu à peu cette estime amena l'amitié. J'oubliai totalement avec lui , l'objection que j'avois faite au baron d'H.....k , qu'il étoit trop riche ; & je crois que j'en ai tort. J'ai appris à douter qu'un homme jouissant d'une grande fortune , quel qu'il puisse être , puisse aimer sincèrement mes principes & leur auteur.

Pendant assez long - temps , je vis peu du Peyron , parce que je n'allois point à Neuchatel , & qu'il ne venoit qu'une fois l'année à la montagne du colonel Purvis. Pourquoi n'allois - je point à Neuchatel ? C'est un enfantillage qu'il ne faut pas faire.

Quoique protégé par le roi de Prusse & par milord maréchal , si j'évitai à bord la persécution dans mon asyle , j'n'évitai pas du moins les murmures public , des magistrats municipaux , ministres. Après le branle donné par la France , il n'étoit pas du bon air de

pas me faire au moins quelque insulte : on auroit eu peur de paroître improuver mes persécuteurs , en ne les imitant pas. La classe de Neuchatel , c'est-à-dire , la compagnie des ministres de cette ville , donna le branle , en tentant d'émouvoir contre moi le conseil d'état. Cette tentative n'ayant pas réussi , les ministres s'adressèrent au magistrat municipal , qui a aussi-tôt défendre mon livre , & me traitant en toute occasion peu honnêtement , faisoit comprendre & disoit même que si j'avois voulu m'établir en ville , je ne m'y auroit pas souffert. Ils remplissoient leur Mercure d'inepties & du plus vil cafardage , qui , tout en faisant rire des gens sensés , ne laissoit pas d'échauffer le peuple & de l'animer contre moi. Tout cela n'empêchoit pas qu'à les entendre , je dusse être très-reconnoissant de l'excellente grace qu'ils me faisoient de me laisser vivre à Motiers , où ils n'avoient aucune autorité ; ils m'auroient volontiers mesuré l'air à la pinte , à condition

que je l'eusse payé bien cher. Ils vou-  
loient que je leur fusse obligé de la pro-  
tection que le roi m'accordoit malgré  
eux, & qu'ils travailloient sans relâche  
à m'ôter. Enfin, n'y pouvant réussir,  
après m'avoir fait tout le tort qu'ils pou-  
rent, & m'avoir décrié de tout leur pou-  
voir, ils se firent un mérite de leur im-  
puissance, en me faisant valoir la bonté  
qu'ils avoient de me souffrir dans leur  
pays. J'aurois dû leur rire au nez pour  
toute réponse : je fus assez bête pour me  
piquer, & j'eus l'ineptie de ne vouloir  
point aller à Neuchatel ; résolution que  
je tins près de deux ans, comme si  
n'étoit pas trop honorer de pareilles  
peccés, que de faire attention à leurs pro-  
cédés, qui, bons ou mauvais, ne peuvent  
leur être imputés, puisqu'ils n'agissent  
jamais que par impulsion. D'ailleurs, ces  
esprits sans culture & sans lumières,  
ne connoissent d'autre objet de leur  
orgueil, que le crédit, la puissance & le  
prestige, sont bien éloignés même de l'usage

onner qu'on doive quelque égard aux talens , & qu'il y ait du déshonneur à les outrager.

Un certain maire de village , qui pour ses malversations avoit été cassé , disoit au lieutenant du Val-de-Travers , mari de mon Isabelle : *On dit que ce Rousseau a tant d'esprit ; amenez - le moi , que je voie si cela est vrai.* Affurément , les mécontentemens d'un homme qui prend un pareil ton , doivent peu fâcher ceux qui les éprouvent.

Sur la façon dont on me traitoit à Paris , à Geneve , à Berne , à Neuchatel même , je ne m'attendois pas à plus de ménagement de la part du pasteur du lieu. Je m'avois cependant été recommandé par Mad. Boy de la Tour , & il m'avoit fait beaucoup d'accueil ; mais dans ce pays , où l'on flatte également tout le monde , les caresses ne signifient rien. Cependant , après ma réunion solennelle à l'église réformée , vivant en pays réformé , je ne pouvois , sans manquer à mes engage-

## 148 LES CONFESSIONS.

mens & à mon devoir de citoyen , négliger la profession publique du culte où j'étois rentré : j'assistois donc au service divin. D'un autre côté , je craignois , en me présentant à la table sacrée , de m'exposer à l'affront d'un refus ; & il n'étoit nullement probable qu'après le vacarme fait à Geneve par le conseil , & à Neuchatel par la classe , il voulût m'administrer tranquillement la Cene dans son église. Voyant donc approcher le temps de la communion , je pris le parti d'écrire à M. de Montmollin , c'étoit le nom du ministre , pour faire acte de bonne volonté , & lui déclarer que j'étois toujours uni de cœur à l'église protestante ; je lui dis en même temps , pour éviter des chicanes sur les articles de foi , que je ne voulois aucune explication particulière sur le dogme. M'étant ainsi mis en règle de ce côté , je restai tranquille , ne doutant pas que M. de Montmollin ne refusât de m'admettre sans la discussion préliminaire , dont je ne voulois

point , & qu'ainfi tout fût fini fans qu'il y eût de ma faute. Point du tout : au moment où je m'y attendois le moins , M. de Montmollin vint me déclarer , non-seulement qu'il m'admettoit à la communion fous la claufe que j'y avois mife , mais de plus , que lui & fes anciens fe faisoient un grand honneur de m'avoir dans fon troupeau. Je n'eus de mes jours pareille furprife , ni plus confolante. Toujours vivre ifolé fur la terre , me paroiffoit un deftin bien trifte , fur-tout dans l'adverfité. Au milieu de tant de proſcriptions & de perfécutions , je trouvois une douceur extrême à pouvoir me dire : au moins je fuis parmi mes freres ; & j'allai communier avec une émotion de cœur & des larmes d'attendriffement , qui étoient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu , qu'on y pût porter.

Quelque temps après , milord m'envoya une lettre de Mad. de B.....s , veuve , du moins je le préſumai , par la voie de d'Alembert , qui connoiffoit mi-



## 150 LES CONFESSIONS.

lord maréchal. Dans cette lettre, la première que cette dame m'eût écrite depuis mon départ de Montmorency, elle me tançoit vivement de celle que j'avois écrite à M. de Montmollin, & sur-tout d'avoir communiqué. Je compris d'autant moins à qui elle en avoit avec sa mercoriale, que depuis mon voyage de Geneve, je m'étois toujours déclaré hautement protestant, & que j'avois été très-publiquement à l'hôtel de Hollande, sans que personne au monde l'eût trouvé mauvais. Il me paroissoit plaisant que Mad. la comtesse de B. .... s voulût se mêler de diriger ma conscience en fait de religion. Toutefois, comme je ne doutois pas que son intention, quoique je n'y comprisse rien, ne fût la meilleure du monde, je ne m'offensai point de cette singulière sortie, & je lui répondis sans colere, en lui disant mes raisons.

Cependant les injures imprimées alloient leur train, & leurs benins auteurs reprochoient aux puissances de me

traiter trop doucement. Ce concours d'aboiemens , dont les moteurs continuoient d'agir sous le voile , avoit quelque chose de sinistre & d'effrayant. Pour moi , je laissois dire sans m'émouvoir. On m'assura qu'il y avoit une censure de la Sorbonne. Je n'en crus rien. De quoi pouvoit se mêler la Sorbonne dans cette affaire ? Vouloit-elle assurer que je n'étois pas catholique ? Tout le monde le savoit. Vouloit-elle prouver que je n'étois pas bon calviniste ? Que lui importoit ? C'étoit prendre un soin bien singulier, c'étoit se faire les substituts de nos ministres. Avant que d'avoir vu cet écrit, je crus qu'on le faisoit courir sous le nom de la Sorbonne , pour se moquer d'elle ; je le crus bien plus encore après l'avoir lu. Enfin , quand je ne pus plus douter de son authenticité , tout ce que je me réduisis à croire , fut qu'il falloit mettre la Sorbonne aux petites-maisons.

Un autre écrit m'affecta davantage , parce qu'il venoit d'un homme pour qui

j'eus toujours de l'estime , & dont j'admire la constance , en plaignant son aveuglement. Je parle du Mandement de l'archevêque de Paris contre moi. Je crus que je me devois d'y répondre. Je le pouvois sans m'avilir ; c'étoit un cas à peu près semblable à celui du roi de Pologne. Je n'ai jamais aimé les disputes brutales , à la Voltaire. Je ne fais me battre qu'avec dignité , & je veux que celui qui m'attaque ne déshonore pas mes coups , pour que je daigne me défendre. Je ne doutois point que ce Mandement ne fût de la façon des Jésuites ; & quoiqu'ils fussent alors malheureux eux-mêmes , j'y reconnoissois toujours leur ancienne maxime , d'écraser les malheureux. Je pouvois donc aussi suivre mon ancienne maxime , d'honorer l'auteur titulaire , & de foudroyer l'ouvrage ; & c'est ce que je crois avoir fait avec assez de succès.

Je trouvai le séjour de Motiers fort agréable ; & pour me déterminer à y finir. Pe

mes jours , il ne me manquoit qu'une subsistance assurée : mais on y vit assez chèrement , & j'avois vu renverser tous mes anciens projets par la dissolution de mon ménage , par l'établissement d'un nouveau , par la vente ou dissipation de tous mes meubles , & par les dépenses qu'il m'avoit fallu faire depuis mon départ de Montmorency. Je voyois diminuer journellement le petit capital que j'avois devant moi. Deux ou trois ans suffisoient pour en consumer le reste , sans que je visse aucun moyen de le renouveler , à moins de recommencer à faire des livres ; métier funeste , auquel j'avois déjà renoncé.

Perluadé que tout changeroit bientôt mon égard , & que le public revenu de sa frénésie , en feroit rougir les puissans , je ne cherchois qu'à prolonger mes sources jusqu'à cet heureux changement , qui me laisseroit plus en état de choisir parmi celles qui pourroient offrir. Pour cela , je repris mon *Diction-*

## 154 LES CONFESSIONS.

*naire de musique*, que dix ans de travail avoient déjà fort avancé, & auquel il ne manquoit que la dernière main & d'être mis au net. Mes livres, qui m'avoient été envoyés depuis peu, me fournirent les moyens d'achever cet ouvrage: mes papiers, qui me furent envoyés en même temps, me mirent en état de commencer l'entreprise de mes Mémoires, dont je voulois uniquement m'occuper désormais. Je commençai par transcrire des lettres dans un recueil qui pût guider ma mémoire dans l'ordre des faits & des temps. J'avois déjà fait le triage de celles que je voulois conserver pour cet effet, & la suite depuis près de dix ans n'en étoit point interrompue. Cependant, en les arrangeant pour les transcrire, j'y trouvai une lacune qui me surprit. Cette lacune étoit de près de six mois, depuis octobre 1756 jusqu'au mois de mars suivant. Je me souvenois parfaitement d'avoir mis dans mon triage, nombre de lettres de Diderot, de Deleyre, de Mad

D.....y, de Mai. de C.....x,  
&c. qui remplissoient cette lacune, &  
qui ne se trouvoient plus. Qu'étoient-  
elles devenues ? Quelqu'un avoit-il mis  
la main sur mes papiers, pendant quelques  
mois qu'ils étoient restés à l'hôtel de Lu-  
xembourg ? Cela n'étoit pas concevable,  
& j'avois vu M. le Maréchal prendre la  
clef de la chambre où je les avois déposés.  
Comme plusieurs lettres de femmes &  
toutes celles de Diderot étoient sans  
dates, & que j'avois été forcé de remplir  
ces dates de mémoire & en tâtonnant,  
pour ranger ces lettres dans leur ordre,  
je crus d'abord avoir fait des erreurs de  
dates, & je passai en revue toutes les  
lettres qui n'en avoient point, ou aux-  
quelles je les avois suppléées, pour voir  
si je n'y trouverois point celles qui de-  
voient remplir ce vuide. Cet essai ne  
réussit point ; je vis que le vuide étoit  
bien réel, & que les lettres avoient bien  
certainement été enlevées. Par qui, &  
pourquoi ? Voilà ce qui me passoit. Ces

## 156 LES CONFESIONS.

lettres, antérieures à mes grandes querelles, & du temps de ma première ivresse de la *Julie*, ne pouvoient intéresser personne. C'étoient tout au plus quelques tracasseries de Diderot, quelques perfiffages de Deleyre, des témoignages d'amitié de Mad. de C. .... x & même de Mad. D'.... y, avec laquelle j'étois alors le mieux du monde. A qui pouvoient importer ces lettres? Qu'en vouloit-on faire? Ce n'est que sept ans après, que j'ai soupçonné l'affreux objet de ce vol.

Ce déficit bien avéré, me fit chercher parmi mes brouillons, si j'en découvrois quelqu'autre. J'en trouvai quelques-uns qui, vu mon défaut de mémoire, m'en firent supposer d'autres dans la multitude de mes papiers. Ceux que je remarquai, furent le brouillon de la *Morale sensitive*, & celui de l'extrait des *Aventures de milord Edouard*. Ce dernier, je l'avoue, me donna des soupçons sur Mad. de Luxembourg. C'étoit la Roche

son

son valet - de - chambre , qui m'avoit expédié ces papiers , & je n'imaginai qu'elle au monde , qui pût prendre intérêt à ce chiffon ; mais quel intérêt pouvoit - elle prendre à l'autre , & aux lettres enlevées , dont , même avec de mauvais desseins , on ne pouvoit faire aucun usage qui pût me nuire , à moins de les falsifier ? Pour M. le Maréchal , dont je connoissois la droiture invariable & la vérité de son amitié pour moi , je ne pus le soupçonner un moment. Je ne pus même arrêter ce soupçon sur Mad. la Maréchale. Tout ce qui me vint de plus raisonnable à l'esprit , après m'être fatigué long - temps à chercher l'auteur de ce vol , fut de l'imputer à d'Alembert , qui déjà faufilé chez Mad. de Luxembourg , avoit pu trouver le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu , tant en manuscrits qu'en lettres ; soit pour chercher à me susciter quelque tracasserie ; soit pour s'approprier ce qui lui pouvoit convenir. Je supposai qu'abusé par le



titre de la *Morale sensitive*, il avoit com-  
 trouver le plan d'un vrai traité de maté-  
 rialisme, dont il auroit tiré contre moi,  
 le parti qu'on peut bien s'imaginer. Sur-  
 qu'il seroit bientôt trompé par l'examen  
 du brouillon, & déterminé à quitter tout-  
 à-fait la littérature, je m'inquiétai peu  
 de ces larcins, qui n'étoient pas les pre-  
 miers de la même main, (\*) que j'avois  
 endurés sans m'en plaindre. Bientôt je  
 ne songeai pas plus à cette infidélité que  
 si l'on ne m'en eût fait aucune, & je me  
 mis à rassembler les matériaux qu'on  
 m'avoit laissés, pour travailler à mes  
 Confessions.

---

(\*) J'avois trouvé, dans ses *Elémens  
 de musique*, beaucoup de choses tirées de  
 ce que j'avois écrit sur cet art pour l'En-  
 cyclopédie, & qui lui fut remis plusieurs  
 années avant la publication de ses *Elé-  
 mens*. J'ignore la part qu'il a pu avoir à  
 un livre intitulé : *Dictionnaire des beaux  
 arts*; mais j'y ai trouvé des articles tran-  
 scrits des miens mot à mot, & cela long-  
 temps avant que ces mêmes articles fus-  
 sent imprimés dans l'Encyclopédie.

J'avois long - temps cru qu'à Geneve , la compagnie des ministres , ou du moins les citoyens & bourgeois , réclameraient contre l'infraction de l'édit dans le décret porté contre moi. Tout resta tranquille , du moins à l'extérieur ; car il y avoit un mécontentement général , qui n'attendoit qu'une occasion pour se manifester. Mes amis , ou soi - disans tels , m'écrivoient lettres sur lettres , pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête , m'assurant d'une réparation publique de la part du conseil. La crainte du désordre & des troubles que ma présence pouvoit causer , m'empêcha d'acquiescer à leurs instances ; & fidelle au serment que j'avois fait autrefois , de ne jamais tremper dans aucune dissention civile dans mon pays , j'aimai mieux laisser subsister l'offense , & me bannir pour jamais de ma patrie , que d'y rentrer par des moyens violens & dangereux. Il est vrai que je m'étois attendu , de la part de la bourgeoisie , à des représentations légales & paisibles, contre

160 LES CONFESIONS.

une infraction qui l'intéressoit extrêmement. Il n'y en eut point. Ceux qui la conduisoient , cherchoient moins le vrai redressement des griefs , que l'occasion de se rendre nécessaires. On cabaloit , mais on gardoit le silence , & on laissoit clabauder les caillottes & les cafards ou foisdifans tels , que le conseil mettoit en avant pour me rendre odieux à la populace , & faire attribuer son incartade au zele de la religion.

Après avoir attendu vainement plus d'un an que quelqu'un réclamât contre une procédure illégale , je pris enfin mon parti ; & me voyant abandonné de mes concitoyens , je me déterminai à renoncer à mon ingrate patrie , où je n'avois jamais vécu , dont je n'avois reçu ni bien ni service , & dont , pour prix de l'honneur que j'avois tâché de lui rendre , je me voyois si indignement traité d'un consentement unanime , puisque ceux qui devoient parler n'avoient rien dit. J'écrivis donc au premier syndic de cette an

née là, qui, je crois, étoit M. Favre, une lettre par laquelle j'abdiquois solennellement mon droit de bourgeoisie, & dans laquelle, au reste, j'observai la décence & la modération que j'ai toujours mises aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a souvent arrachés dans mes malheurs.

Cette démarche ouvrit enfin les yeux aux citoyens : sentant qu'ils avoient eu tort pour leur propre intérêt, d'abandonner ma défense, ils la prirent quand il n'étoit plus temps. Ils avoient d'autres griefs qu'ils joignirent à celui-là, & ils en firent la matière de plusieurs représentations très-bien raisonnées, qu'ils étendirent & renforcèrent à mesure que les durs & rebutans refus du conseil, qui se sentoient soutenus par le ministère de France, leur firent mieux sentir le projet formé de les asservir. Ces altercations produisirent diverses brochures qui ne faisoient rien, jusqu'à ce que parurent tout d'un coup, les *Lettres écrites de la*

162 LES CONFESIONS.

*campagne*, ouvrage écrit en faveur du conseil, avec un art infini, & par lequel le parti représentant, réduit au silence, fut pour un temps écrasé. Cette pièce, monument durable des rares talens de son auteur, étoit du procureur-général T. . . . . n, homme d'esprit, homme éclairé, très-versé dans les loix & le gouvernement de la république. *Silva terra.*

Les représentans, revenus de leur premier abattement, entreprirent une réponse, & s'en tirèrent passablement avec le temps. Mais tous jetèrent les yeux sur moi, comme sur le seul qui pût entrer en lice contre un tel adversaire, avec espoir de le terrasser. J'avoue que je peusai de même; & poussé par mes anciens concitoyens qui me faisoient un devoir de les aider de ma plume, dans un embarras dont j'avois été l'occasion, j'entrepris la réfutation des *Lettres écrites de campagne*, & j'en parodiai le titre par celui de *Lettres écrites de la montagne*.

qu  
en  
da  
no  
po  
me  
je  
qui  
sur  
s'il  
aux  
ticu  
ouv  
publ  
fer p  
pren  
mon  
su, q  
me ta  
J'a  
visites  
à Mo  
plupar  
Ceux

que je mis aux miennes. Je fis & j'exécutai cette entreprise si secrètement, que dans un rendez - vous que j'eus à Thonnon, avec les chefs des représentans, pour parler de leurs affaires, & où ils me montrèrent l'esquisse de leur réponse, je ne leur dis pas un mot de la mienne qui étoit déjà faite, craignant qu'il ne survint quelque obstacle à l'impression, s'il en parvenoit le moindre vent, soit aux magistrats, soit à mes ennemis particuliers. Je n'évitai pourtant pas que cet ouvrage ne fût connu en France avant la publication ; mais on aima mieux le laisser paroître, que de me faire trop comprendre comment on avoit découvert mon secret. Je dirai là-dessus ce que j'ai su, qui se borne à très-peu de chose ; je me tairai sur ce que j'ai conjecturé.

J'avois à Motiers, presque autant de visites que j'en avois eu à l'Hermitage & à Montmorency ; mais elles étoient la plupart, d'une espece fort différente. Ceux qui m'étoient venus voir jusqu'à

## 164 LES CONFESSIONS.

lors, étoient des gens qui, ayant avec moi des rapports de talens, de goûts, de maximes, les alléguoient pour cause de leurs visites, & me mettoient d'abord sur des matieres dont je pouvois m'entretenir avec eux. A Motiers, ce n'étoit plus cela, sur-tout du côté de France. C'étoient des officiers, ou d'autres gens qui n'avoient aucun goût pour la littérature, qui même, pour la plupart, n'avoient jamais lu mes écrits, & qui ne laissoient pas, à ce qu'ils disoient, d'avoir fait trente, quarante, soixante, cent lieues, pour me venir voir & admirer l'homme illustre, célèbre, très-célèbre, le grand homme, &c. Car dès lors on n'a cessé de me jeter grossièrement à la face, les plus impudentes flagorneries, dont l'estime de ceux qui m'abordoient, m'avoit garanti jusqu'alors. Comme la plupart de ces survenans ne daignoient ni se nommer, ni me dire leur état, que leurs connoissances & les miennes ne tomboient pas sur les mêmes objets,

& qu'ils n'avoient ni lu ni parcouru mes ouvrages , je ne favois de quoi leur parler : j'attendois qu'ils parlassent eux-mêmes , puisque c'étoit à eux à favoir & à me dire pourquoi ils me venoient voir. On sent que cela ne faisoit pas pour moi, des conversations bien intéressantes, quoiqu'elles pussent l'être pour eux, selon ce qu'ils vouloient favoir : car, comme j'étois sans défiance, je m'exprimois sans réserve sur toutes les questions qu'ils jugeoient à propos de me faire, & ils s'en retournoient pour l'ordinaire, aussi savans que moi sur tous les détails de ma situation.

J'eus, par exemple, de cette façon M. de Feins, écuyer de la reine & capitaine de cavalerie dans le régiment de la Reine, lequel eut la constance de passer plusieurs jours à Motiers, & même de me suivre pédestrement jusqu'à la Ferrière, menant son cheval par la bride, sans avoir avec moi d'autre point de réunion, sinon que nous connoissions tous



deux Mlle. Fel , & que nous jouions l'un & l'autre au bilboquet. J'eus avant & après M. de Feins , une autre visite bien plus extraordinaire. Deux hommes arrivent à pied , conduisant chacun un mulet chargé de son petit bagage , logent à l'auberge , pansent leurs mulets eux-mêmes , & demandent à me venir voir. A l'équipage de ces muletiers , on les prit pour des contrebandiers , & la nouvelle courut aussi-tôt que des contrebandiers venoient me rendre visite. Leur seule façon de m'aborder , m'apprit que c'étoient des gens d'une autre étoffe ; mais sans être des contrebandiers , ce pouvoient être des aventuriers , & ce doute me tint quelque temps en garde. Ils ne tarderent pas à me tranquilliser. L'un étoit M. de Montauban , appelé le comte de la Tour-du-Pin , gentilhomme du Dauphiné ; l'autre étoit M. Daltier de Carpentras , ancien militaire , qui avoit mis sa croix de S. Louis dans sa poche ne pouvant pas l'étaler. Ces messieurs

tous deux très-aimables, avoient tous deux beaucoup d'esprit; leur conversation étoit agréable & intéressante; leur maniere de voyager si bien dans mon goût & si peu dans celui des gentilshommes François, me donna pour eux une sorte d'attachement que leur commerce ne pouvoit qu'affermir. Cette connoissance même ne finit pas là, puisqu'elle dure encore, & qu'ils me font revenus voir diverses fois, non plus à pied cependant, cela étoit bon pour le début; mais plus j'ai vu ces messieurs, moins j'ai trouvé de rapports entre leurs goûts & les miens, moins j'ai senti que leurs maximes fussent les miennes, que mes écrits leur fussent familiers, qu'il y eût aucune véritable sympathie entre eux & moi. Que me voulaient-ils donc? Pourquoi me venir voir dans cet équipage? Pourquoi rester plusieurs jours? Pourquoi revenir plusieurs fois? Pourquoi desirer si fort de m'avoir pour hôte? Je ne m'avisai pas alors de me faire ces questions. Je me les suis faites quelquefois depuis ce temps là.

Touché de leurs avances , mon cœur se livroit sans raisonner , sur-tout à M. Daftier , dont l'air plus ouvert me plaisoit davantage. Je demeurai même en correspondance avec lui ; & quand je voulus faire imprimer les *Lettres de la montagne* , je songeai à m'adresser à lui , pour donner le change à ceux qui attendoient mon paquet sur la route de Hollande. Il m'avoit parlé beaucoup , & peut-être avec dessein , de la liberté de la presse à Avignon ; il m'avoit offert ses soins , si j'avois quelque chose à y faire imprimer. Je me prévalus de cette offre , & je lui adressai successivement par la poste , mes premiers cahiers. Après les avoir gardés assez long-temps , il me les renvoya , en me marquant qu'aucun libraire n'avoit osé s'en charger ; & je fus contraint de revenir à Rey , prenant soin de ne renvoyer mes cahiers que l'un après l'autre , & de ne lâcher les suivans qu'après avoir eu avis de la réception des premiers. Avant la publication de l'ouvrage , je

To

qu'il avoit été vu dans les bureaux des ministres ; & d'Escherny , de Neuchatel , me parla d'un livre de *l'homme de la montagne* , que d'H. . . . k lui avoit dit être de moi. Je l'assurai , comme il étoit vrai , n'avoir jamais fait de livre qui eût ce titre. Quand les lettres parurent , il étoit furieux , & m'accusa de mensonge , quoique je ne lui eusse dit que la vérité. Voilà comment j'eus l'assurance que mon manuscrit étoit connu. Sûr de la fidélité de Rey , je fus forcé de porter ailleurs mes conjectures ; & celle à laquelle j'aimai le mieux m'arrêter , fut que mes paquets avoient été ouverts à la poste.

Une autre connoissance à peu près du même temps , mais que je fis d'abord seulement par lettres , fut celle d'un M. . . . . d , de Nîmes , lequel m'écrivit de Paris , pour me prier de lui envoyer mon profil à la filhouette , dont il avoit , disoit-il , besoin pour mon buste en marbre , qu'il faisoit faire par Lemoine , pour le placer dans sa bibliothèque. Si c'étoit

une cajolerie inventée pour m'appriivoiser, elle réussit pleinement. Je jugeai qu'un homme qui vouloit avoir son buste en marbre dans sa bibliothèque, étoit plein de mes ouvrages, par conséquent de mes principes, & qu'il m'aimoit parce que son ame étoit au ton de la mienne. Il étoit difficile que cette idée ne me séduisît pas. J'ai vu M. L. . . . d dans la suite. Je l'ai trouvé très-zélé pour me rendre beaucoup de petits services, pour s'entre-mêler beaucoup dans mes petites affaires. Mais, au reste, je doute qu'aucun de mes écrits ait été du petit nombre des livres qu'il a lus en sa vie. J'ignore s'il a une bibliothèque, & si c'est un meuble à son usage; & quant au buste, il s'est borné à une mauvaise esquisse en terre, faite par Lemoine, sur laquelle il a fait graver un portrait hideux, qui ne laisse pas de courir sous mon nom, comme s'il avoit avec moi quelque ressemblance.

Le seul François qui parut me venir voir par goût pour mes sentimens & pour

mes ouvrages, fut un jeune officier du régiment de Limoufin, appelé M. S.....r de S. B.....n, qu'on a vu & qu'on voit peut-être encore briller à Paris & dans le monde, par des talens assez aimables, & par des prétentions au bel-esprit. Il m'étoit venu voir à Montmorency, l'hiver qui précéda ma catastrophe. Je lui trouvai une vivacité de sentiment qui me plut. Il m'écrivit dans la suite à Motiers; & soit qu'il voulût me cajoler, ou que réellement la tête lui tournât de l'*Emile*, il m'apprit qu'il quittoit le service pour vivre indépendant, & qu'il apprenoit le métier de menuisier. Il avoit un frere aîné, capitaine dans le même régiment, pour lequel étoit toute la prédilection de la mere, qui, dévote outrée, & dirigée par je ne sais quel abbé Tartuffe, en usoit très-mal avec le cadet, qu'elle accusoit d'irréligion, & même du crime irrémissible d'avoir des liaisons avec moi. Voilà les griefs sur lesquels il voulut rompre avec sa mere, & prendre le parti dont

je viens de parler ; le tout , pour faire le petit Emile.

Alarmé de cette pétulance , je me hâtai de lui écrire pour le faire changer de résolution , & je mis à mes exhortations , toute la force dont j'étois capable : elles furent écoutées. Il rentra dans son devoir vis-à-vis de sa mere , & il retira des mains de son colonel , sa démission qu'il lui avoit donnée , & dont celui-ci avoit eu la prudence de ne faire aucun usage , pour lui laisser le temps d'y mieux réfléchir. S. B. . . . n , revenu de ses folies , en fit une un peu moins choquante , mais qui n'étoit guere plus de mon goût : ce fut de se faire auteur. Il donna coup sur coup , deux ou trois brochures qui n'annonçoient pas un homme sans talens , mais sur lesquelles je n'aurai pas à me reprocher de lui avoir donné des éloges bien encourageans pour poursuivre cette carrière.

Quelque temps après , il me vint voir , & nous fîmes ensemble le pèlerinage de

l'isle de S. Pierre. Je le trouvai dans ce voyage , différent de ce que je l'avois vu à Montmorency. Il avoit je ne fais quoi d'affecté , qui d'abord ne me choqua pas beaucoup , mais qui m'est revenu souvent en mémoire depuis ce temps là. Il me vint voir encore une fois à l'hôtel de S. Simon , à mon passage à Paris pour aller en Angleterre. J'appris là , ce qu'il ne m'avoit pas dit , qu'il vivoit dans les grandes sociétés , & qu'il voyoit assez souvent Mad. de Luxembourg. Il ne me donna aucun signe de vie à Trye , & ne me fit rien dire par sa parente Mlle. Séguier , qui étoit ma voisine , & qui ne m'a jamais paru bien favorablement disposée pour moi. En un mot , l'engouement de M. de S. B. . . . n finit tout d'un coup , comme la liaison de M. de Feins ; mais celui-ci ne me devoit rien , & l'autre me devoit quelque chose , à moins que les sottises que je l'avois empêché de faire , n'eussent été qu'un jeu de sa part : ce qui dans le fond pourroit très-bien être.



J'eus aussi des visites de Geneve tant & plus. Les Deluc pere & fils me choisirent successivement pour leur garde-malade : le pere tomba malade en route ; le fils l'étoit en partant de Geneve ; tous deux vinrent se rétablir chez moi. Des ministres, des parens, des cagots, des quidams de toute espece venoient de Geneve & de Suisse, non pas comme ceux de France, pour m'admirer & me persifler, mais pour me tancer & catéchiser. Le seul qui me fit plaisir, fut Moulton, qui vint passer trois ou quatre jours avec moi, & que j'y aurois bien voulu retenir davantage. Le plus constant de tous, celui qui s'opiniâtra le plus, & qui me subjuguâ force d'importunités, fut un M. d'Ivernois, commerçant de Geneve, françois réfugié, & parent du procureur-général de Neuchatel. Ce M. d'Ivernois de Geneve passoit à Motiers deux fois l'an, tout exprès pour m'y venir voir, restoit chez moi du matin au soir plusieurs jours de suite, se mettoit de mes promenades,

m'apportoit mille sortes de petits cadeaux , s'insinuoit , malgré moi , dans ma confiance , se mêloit de toutes mes affaires , sans qu'il y eût entre lui & moi aucune communion d'idées , ni d'inclinations , ni de sentimens , ni de connoissances. Je doute qu'il ait lu dans toute sa vie , un livre entier d'aucune espece , & qu'il sache même de quoi traitent les miens. Quand je commençai d'herboriser , il me suivit dans mes courses de botanique , sans goût pour cet amusement , sans avoir rien à me dire , ni moi à lui. Il eut même le courage de passer avec moi trois jours entiers tête - à - tête , dans un cabaret à Goumains , d'où j'avois cru le chasser , à force de l'ennuyer & de lui faire sentir combien il m'ennuyoit ; & tout cela sans qu'il m'ait été possible jamais de rebuter son incroyable constance , ni d'en pénétrer le motif.

Parmi toutes ces liaisons , que je ne fis & n'entretins que par force , je ne dois pas omettre la seule qui m'ait été agréa-

ble, & à laquelle j'aie mis un véritable intérêt de cœur : c'est celle d'un jeune Hongrois qui vint se fixer à Neuchatel, & de là à Motiers, quelques mois après que j'y fus établi moi-même. On l'appelloit dans le pays, le baron de Sauttern, nom sous lequel il avoit été recommandé de Zurich. Il étoit grand & bien fait, d'une figure agréable, d'une société liante & douce. Il dit à tout le monde & me fit entendre à moi-même, qu'il n'étoit venu à Neuchatel qu'à cause de moi, & pour former sa jeunesse à la vertu par mon commerce. Sa physionomie, son ton, ses manieres me parurent d'accord avec ses discours ; & j'aurois cru manquer à l'un des plus grands devoirs, en éconduisant un jeune homme en qui je ne voyois rien que d'aimable, & qui me recherchoit par un si respectable motif. Mon cœur ne fait point se livrer à demi. Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance ; nous devînmes inséparables. Il étoit de toutes mes courses par

destres, il y prenoit goût. Je le menai chez milord maréchal, qui lui fit mille caresses. Comme il ne pouvoit encore s'exprimer en françois, il ne me parloit & ne m'écrivoit qu'en latin : je lui répondois en françois, & ce mélange des deux langues ne rendoit nos entretiens ni moins coulans, ni moins vifs à tous égards. Il me parla de sa famille, de ses affaires, de ses aventures, de la cour de Vienne, dont il paroissoit bien connoître les détails domestiques. Enfin, pendant près de deux ans que nous passâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non-seulement honnêtes, mais élégantes, une grande probité sur sa personne, une décence extrême dans tous ses discours, enfin toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop estimable pour ne pas me le rendre cher.

Dans le fort de mes liaisons avec lui, l'abbé de Bernis de Geneve m'écrivit que je

178 LES CONFESIONS.

prisse garde au jeune Hongrois qui étoit venu s'établir auprès de moi ; qu'on l'avoit assuré que c'étoit un espion que le ministère de France avoit mis auprès de moi. Cet avis pouvoit paroître d'autant plus inquiétant , que dans le pays où j'étois , tout le monde m'avertissoit de me tenir sur mes gardes , qu'on me guettoit , & qu'on cherchoit à m'attirer sur le territoire de France , pour m'y faire un mauvais parti.

Pour fermer la bouche une fois pour toutes à ces ineptes donneurs d'avis , je proposai à Sauttern , sans le prévenir de rien , une promenade pedestre à Pontarlier ; il y consentit. Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier , je lui donnai à lire la lettre de d'Ivernois ; & puis l'embrassant avec ardeur , je lui dis : Sauttern n'a pas besoin que je lui prouve ma confiance ; mais le public a besoin que je lui prouve que je la fais bien placer. Cet embrassement fut bien doux ; ce fut un de ces plaisirs de l'ame , que les persécuteurs

ne sauroient connoître , ni les ôter aux opprimés.

Je ne croirai jamais que Sauttern fût un espion , ni qu'il m'ait trahi ; mais il m'a trompé. Quand j'épanchai avec lui mon cœur sans réserve , il eut le courage de me fermer constamment le sien , & de m'abuser par des mensonges. Il me controuva je ne fais quelle histoire , qui me fit juger que sa présence étoit nécessaire dans son pays. Je l'exhortai de partir au plus vite : il partit ; & quand je le croyois déjà en Hongrie , j'appris qu'il étoit à Strasbourg. Ce n'étoit pas la première fois qu'il y avoit été. Il y avoit jeté du désordre dans un ménage : le mari sachant que je le voyois , m'avoit écrit. Je n'avois omis aucun soin pour ramener la jeune femme à la vertu , & Sauttern à son devoir. Quand je les croyois parfaitement détachés l'un de l'autre , ils étoient rapprochés , & le mari même me faisoit la complaisance de reprendre le jeune homme dans sa maison ; dès lors je n'eus

plus rien à dire. J'appris que le prétendu baron m'en avoit imposé par un tas de menfonges. Il ne s'appelloit point Sauttern, il s'appelloit Sauttershaim. A l'égard du titre de baron, qu'on lui donnoit en Suisse, je ne pouvois le lui reprocher, parce qu'il ne l'avoit jamais pris : mais je ne doute pas qu'il ne fût bien gentilhomme ; & milord maréchal, qui se connoissoit en hommes, & qui avoit été dans son pays, l'a toujours regardé & traité comme tel.

Si-tôt qu'il fut parti, la servante de l'auberge où il mangeoit à Motiers, se déclara grosse de son fait. C'étoit une vilaine salope, & Sauttern, généralement estimé & considéré dans tout le pays par sa conduite & ses mœurs honnêtes, se piquoit si fort de propreté, que cette impudence choqua tout le monde. Les plus aimables personnes du pays, qui lui avoient inutilement prodigué leurs agaceries, étoient furieuses : j'étois outré d'indignation. Je fis tous mes efforts

pour

Tom

pour faire arrêter cette effrontée, offrant de payer tous les frais & de cautionner Sauttershaim. Je lui écrivis, dans la forte persuasion, non-seulement que cette grossesse n'étoit pas de son fait, mais qu'elle étoit feinte, & que tout cela n'étoit qu'un jeu joué par ses ennemis & les miens. Je voulois qu'il revînt dans le pays, pour confondre cette coquine, & ceux qui la faisoient parler. Je fus surpris de la mollesse de sa réponse. Il écrivit au pasteur dont la salope étoit paroissienne, & fit enforte d'assoupir l'affaire : ce que voyant, je cessai de m'en mêler, fort étonné qu'un homme aussi crapuleux eût pu être assez maître de lui-même, pour m'en imposer par sa réserve, dans la plus intime familiarité.

De Strasbourg, Sauttershaim fut à Paris chercher fortune, & n'y trouva que de la misère. Il m'écrivit en disant son peccavi. Mes entrailles s'émurent au souvenir de notre ancienne amitié ; je lui envoyai quelque argent. L'année sui-



182 LES CONFESIONS.

vante, à mon passage à Paris, je le revins à peu près dans le même état; mais grand ami de M. L.....d, sans que j'aie pu savoir d'où lui venoit cette connoissance, & si elle étoit ancienne ou nouvelle. Deux ans après, Sauttershaim retourna à Strasbourg, d'où il m'écrivit, & où il est mort. Voilà l'histoire abrégée de nos liaisons, & ce que je fais de ses aventures: mais en déplorant le sort de ce malheureux jeune homme, je ne cessai jamais de croire qu'il étoit bien né, & que tout le désordre de sa conduite fut l'effet des situations où il s'est trouvé.

Telles furent les acquisitions que je fis à Motiers, en fait de liaisons & de connoissances. Qu'il en auroit fallu de pareilles pour compenser les cruelles pertes que je fis dans le même temps!

La première fut celle de M. de Luxembourg qui, après avoir été tourmenté long-temps par les médecins, fut enfin leur victime, traité de la goutte qu'ils ne voulurent point reconnoître, comme d'un mal qu'ils pouvoient guérir.

Si l'on doit s'en rapporter là-dessus à la relation que m'en écrivit la Roche, l'homme de confiance de Mad. la Maréchale, c'est bien par cet exemple, aussi cruel que mémorable, qu'il faut déplorer les miseres de la grandeur.

La perte de ce bon seigneur me fut d'autant plus sensible, que c'étoit le seul ami vrai que j'eusse en France ; & la douceur de son caractère étoit telle, qu'elle m'avoit fait oublier tout-à-fait son rang, pour m'attacher à lui comme à mon égal. Nos liaisons ne cessèrent point par ma retraite, & il continua de m'écrire comme auparavant. Je crus pourtant remarquer que l'absence ou mon malheur avoit attiédi son affection. Il est bien difficile qu'un courtisan garde le même attachement pour quelqu'un qu'il fait être dans la disgrâce des puissances. J'ai jugé d'ailleurs, que le grand ascendant qu'avoit sur lui Mad. de Luxembourg, ne m'avoit pas été favorable, & qu'elle avoit profité de mon éloignement, pour me nuire dans

son esprit. Pour elle , malgré quelques démonstrations affectées & toujours plus rares , elle cacha moins de jour en jour son changement à mon égard. Elle m'écrivit quatre ou cinq fois en Suisse , de temps à autre , après quoi elle ne m'écrivit plus du tout ; & il falloit toute la prévention , toute la confiance , tout l'aveuglement où j'étois encore , pour ne pas voir en elle plus que du refroidissement envers moi.

Le libraire Guy , associé de Duchesne , qui depuis moi fréquentoit beaucoup l'hôtel de Luxembourg , m'écrivit que j'étois sur le testament de M. le Maréchal. Il n'y avoit rien là que de très-naturel & de très-croyable ; ainsi je n'en doutai pas. Cela me fit délibérer en moi-même , comment je me comporterois sur ce legs. Tout bien pesé , je résolus de l'accepter , quel qu'il pût être , & de rendre cet honneur à un honnête homme qui , dans un rang où l'amitié ne pénètre guère , en avoit eu une véritable pour moi. J'ai été

dispensé de ce devoir , n'ayant plus entendu parler de ce legs vrai ou faux ; & en vérité , j'aurois été peiné de blesser une des grandes maximes de ma morale , en profitant de quelque chose , à la mort de quelqu'un qui m'avoit été cher. Durant la dernière maladie de notre ami Muffard , Lenieps me proposa de profiter de la sensibilité qu'il marquoit à nos soins , pour lui insinuer quelques dispositions en notre faveur. Ah ! cher Lenieps , lui dis-je , ne fouillons pas par des idées d'intérêt , les tristes mais sacrés devoirs que nous rendons à notre ami mourant. J'espère n'être jamais dans le testament de personne , & jamais du moins dans celui d'aucun de mes amis. Ce fut à peu près dans ce même temps - ci , que milord maréchal me parla du sien , de ce qu'il avoit dessein d'y faire pour moi , & que je lui fis la réponse dont j'ai parlé dans ma première partie.

Ma seconde perte , plus sensible encore & bien plus irréparable , fut celle de la

## 186 LES CONFESSIONS.

meilleure des femmes & des meres , qui , déjà chargée d'ans & surchargée d'infirmités & de miseres , quitta cette vallée de larmes pour passer dans le séjour des bons , où l'aimable souvenir du bien que l'on a fait ici bas , en fait l'éternelle récompense. Allez , ame douce & bienfaisante , auprès des Fénelon , des Bernex , des Catinat , & de ceux qui dans un état plus humble , ont ouvert comme eux , leurs cœurs à la charité véritable ; allez goûter le fruit de la vôtre , & préparer à votre élève la place qu'il espere un jour occuper près de vous ! Heureuse dans vos infortunes , que le ciel en les terminant , vous ait épargné le cruel spectacle des fiennes ! Craignant de contrister son cœur par le récit de mes premiers désastres , je ne lui avois point écrit depuis mon arrivée en Suisse ; mais j'écrivis à M. de Conzié pour m'informer d'elle , & ce fut lui qui m'apprit qu'elle avoit cessé de soulager ceux qui souffroient , & de souffrir elle-même. Bien-

tôt je cesserai de souffrir aussi ; mais si je croyois ne la pas revoir dans l'autre vie , ma foible imagination se refuseroit à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.

Ma troisieme perte & la derniere , car depuis lors il ne m'est plus resté d'amis à perdre , fut celle de milord maréchal. Il ne mourut pas ; mais las de servir des ingrats , il quitta Neuchatel , & depuis lors je ne l'ai pas revu. Il vit & me survivra , je l'espere : il vit , & graces à lui , tous mes attachemens ne sont pas rompus sur la terre : il y reste encore un homme digne de mon amitié ; car son vrai prix est encore plus dans celle qu'on sent , que dans celle qu'on inspire : mais j'ai perdu les douceurs que la sienne me prodiguoit , & je ne peux plus le mettre qu'au rang de ceux que j'aime encore , mais avec qui je n'ai plus de liaison. Il alloit en Angleterre recevoir sa grace du roi , & racheter ses biens jadis confisqués. Nous ne nous séparâmes point sans des projets de

réunion, qui paroissoient presque aussi doux pour lui que pour moi. Il vouloit se fixer à son château de Keith-Hall, près d'Aberdeen, & je devois m'y rendre auprès de lui ; mais ce projet me flattoit trop pour que j'en pusse espérer le succès. Il ne resta point en Ecosse. Les tendres sollicitations du roi de Prusse le rappellerent à Berlin, & l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller joindre.

Avant son départ, prévoyant l'orage que l'on commençoit à susciter contre moi, il m'envoya de son propre mouvement, des lettres de naturalité, qui sembloient être une précaution très-sûre pour qu'on ne pût pas me chasser du pays. La communauté de Couvet dans le Val-de-Travers, imita l'exemple du gouverneur, & me donna des lettres de *communier* gratuites, comme les premières. Ainsi, devenu de tout point citoyen du pays, j'étois à l'abri de toute expulsion légale, même de la part du prince : mais ce n'a jamais été par des voies légitimes, qu'on

a pu persécuter celui de tous les hommes  
qui a toujours le plus respecté les loix,

Je ne crois pas devoir compter au nombre des pertes que je fis en ce même temps, celle de l'abbé de Mably. Ayant demeuré chez son frere, j'avois eu quelques liaisons avec lui, mais jamais bien intimes, & j'ai quelque lieu de croire que ses sentimens à mon égard avoient changé de nature depuis que j'avois acquis plus de célébrité que lui. Mais ce fut à la publication des *Lettres de la montagne*, que j'eus le premier signe de sa mauvaise volonté pour moi. On fit courir dans Geneve, une lettre à Mad. Saladin, qui lui étoit attribuée, & dans laquelle il parloit de cet ouvrage, comme des clameurs séditieuses d'un démagogue effréné. L'estime que j'avois pour l'abbé de Mably, & le cas que je faisois de ses lumières ne me permirent pas un instant de croire que cette extravagante lettre fût de lui. Je pris là-dessus le parti que m'inspira ma franchise. Je lui envoyai une



copie de la lettre , en l'avertissant qu'on la lui attribuoit. Il ne me fit aucune réponse. Ce silence m'étonna ; mais qu'on juge de ma surprise , quand Mad. de C.....x me manda que la lettre étoit réellement de l'abbé , & que la mienne l'avoit fort embarrassé. Car enfin , quand il auroit eu raison , comment pouvoit-il excuser une démarche éclatante & publique , faite de gaieté de cœur , sans obligation , sans nécessité , à l'unique fin d'accabler au plus fort de ses malheurs , un homme auquel il avoit toujours marqué de la bienveillance , & qui n'avoit jamais démerité de lui ? Quelque temps après , parurent les *Dialogues de Phocion* , où je ne vis qu'une compilation de mes écrits , faite sans retenue & sans honte. Je sentis , à la lecture de ce livre , que l'auteur avoit pris son parti à mon égard , & que je n'aurois point désormais de pire ennemi. Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le *Contrat social* , trop au-dessus de ses forces , ni la *Paix perpétuelle* ; & qu'il

n'avoit paru desirer que je fîsse un extrait de l'abbé de S. Pierre, qu'en supposant que je ne m'en tirerois pas si bien.

Plus j'avance dans mes recits, moins j'y puis mettre d'ordre & de suite. L'agitation du reste de ma vie n'a pas laissé aux événemens, le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop desagréables, pour pouvoir être narrés sans confusion. La seule impression forte qu'ils m'ont laissée, est celle de l'horrible mystere qui couvre leur cause, & de l'état déplorable où ils m'ont réduit. Mon récit ne peut plus marcher qu'à l'aventure, & selon que les idées me reviendront dans l'esprit. Je me rappelle que dans le temps dont je parle, tout occupé de mes Confessions, j'en parlois très-imprudemment à tout le monde, n'imaginant pas même que personne eût intérêt, ni volonté, ni pouvoir de mettre obstacle à cette entreprise; & quand je l'aurois cru, je n'en aurois guere été plus discret, par l'impossibilité

## 192 LES CONFESIONS.

totale où je suis par mon naturel , de tenir caché rien de ce que je sens & de ce que je pense. Cette entreprise connue fut , autant que j'en puis juger , la véritable cause de l'orage qu'on excita pour m'expulser de la Suisse , & me livrer entre des mains qui m'empêchassent de l'exécuter.

J'en avois une autre qui n'étoit guère vue de meilleur œil par ceux qui craignoient la première ; c'étoit celle d'une édition générale de mes écrits. Cette édition me paroissoit nécessaire pour confuter ceux des livres portant mon nom qui étoient véritablement de moi , & mettre le public en état de les distinguer de ces écrits pseudonymes , que mes ennemis me prêtoient pour me décréditer & m'avilir. Outre cela , cette édition étoit un moyen simple & honnête de m'assurer du pain : & c'étoit le seul ; puisqu'ayant renoncé à faire des livres , mes Mémoires ne pouvant paroître de mon vivant , ne gagnant pas un sol d'aucune autre ma-

rière, & dépensant toujours, je voyois la fin de mes ressources, dans celle du produit de mes derniers écrits. Cette raison m'avoit pressé de donner mon *Dictionnaire de musique* encore informe. Il m'avoit valu cent louis comptant, & cent écus de rente viagere ; mais encore devoit-on voir bientôt la fin de cent louis, quand on en dépensoit annuellement plus de soixante ; & cent écus de rente étoient comme rien, pour un homme sur qui les quidams & les gueux venoient incessamment fondre comme des étourneaux.

Il se présenta une compagnie de négocians de Neuchatel, pour l'entreprise de mon édition générale ; & un imprimeur ou libraire de Lyon, appelé Reguillat, vint je ne sais comment se fourrer parmi eux pour la diriger. L'accord se fit sur un pied raisonnable, & suffisant pour bien remplir mon objet. J'avois, tant en ouvrages imprimés qu'en pièces encore manuscrites, de quoi fournir six volumes in-quarto ; je m'engageai de plus à

veiller sur l'édition : au moyen de quoi, ils devoient me faire une pension viagère de seize cents livres de France, & un présent de mille écus une fois payés.

Le traité étoit conclu, non encore signé, quand les *Lettres écrites de la montagne* parurent. La terrible explosion qui se fit contre cet infernal ouvrage, & contre son abominable auteur, épouvanta la compagnie, & l'entreprise s'évanouit. Je comparerois l'effet de ce dernier ouvrage à celui de la *Lettre sur la musique françoise*, si cette lettre, en m'attirant la haine & m'exposant au péril, ne m'eût laissé du moins la considération & l'estime. Mais après ce dernier ouvrage, on parut s'étonner à Geneve & à Versailles, qu'on laissât respirer un monstre tel que moi. Le petit conseil, excité par le R.....t de F..... & dirigé par le procureur-général, donna une déclaration sur mon ouvrage, par laquelle, avec les qualifications les plus atroces, il le déclare indigne d'être brûlé par le bourreau, & ajoute avec une

adresse qui tient du burlesque, qu'on ne peut, sans se déshonorer, y répondre, ni même en faire aucune mention. Je voudrois pouvoir transcrire ici cette curieuse piece ; mais malheureusement je ne l'ai pas, & ne m'en souviens pas d'un seul mot. Je desire ardemment que quelqu'un de mes lecteurs, animé du zele de la vérité & de l'équité, veuille relire entier les *Lettres écrites de la montagne* : il sentira, j'ose le dire, la stoïque modération qui regne dans cet ouvrage, après les sensibles & cruels outrages dont on venoit à l'envi d'accabler l'auteur. Mais ne pouvant répondre aux injures, parce qu'il n'y en avoit point, ni aux raisons, parce qu'elles étoient sans réponse, ils prirent le parti de paroître trop courroucés pour vouloir répondre ; & il est vrai que s'ils prenoient les argumens invincibles pour des injures, ils devoient se tenir fort injuriés.

Les représentans, loin de faire aucune plainte sur cette odieuse déclaration, sui-

196 LES CONFESIONS.

virent la route qu'elle leur traçoit ; & au lieu de faire trophée des *Lettres de la montagne* , qu'ils voilèrent pour s'en faire un bouclier , ils eurent la lâcheté de ne rendre ni honneur ni justice à cet écrit , fait pour leur défense & à leur sollicitation , ni le citer , ni le nommer , quoiqu'ils en tirassent tacitement tous leurs argumens , & que l'exactitude avec laquelle ils ont suivi le conseil par lequel finit cet ouvrage , ait été la seule cause de leur salut & de leur victoire. Ils m'avoient imposé ce devoir ; je l'avois rempli , j'avois jusqu'au bout servi la patrie & leur cause. Je les priai d'abandonner la mienne , & de ne songer qu'à eux dans leurs démêlés. Ils me prirent au mot , & je ne me suis plus mêlé de leurs affaires que pour les exhorter sans cesse à la paix , ne doutant pas que s'ils s'obstinoient , ils ne fussent écrasés par la France. Cela n'est pas arrivé ; j'en comprends la raison , mais ce n'est pas ici le lieu de la dire.

L'effet des *Lettres de la montagne*, à Neuchatel, fut d'abord très - paisible. J'en envoyai un exemplaire à M. de Montmollin ; il le reçut bien , & le lut sans objection. Il étoit malade , aussi bien que moi ; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli , & ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençoit ; on brûla le livre je ne fais où. De Geneve , de Berne , & de Versailles peut-être , le foyer de l'effervescence passa bientôt à Neuchatel , & sur-tout au Val-de-Travers , où , avant même que la classe eût fait aucun mouvement apparent , on avoit commencé d'ameuter le peuple par des pratiques souterraines. Je devois , j'ose le dire , être aimé du peuple dans ce pays là , comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu , versant les aumônes à pleines mains , ne laissant sans assistance aucun indigent autour de moi , ne refusant à personne aucun service que je pusse rendre & qui fût dans la justice , me familiarisant trop peut-être avec



## 198 LES CONFESIONS.

tout le monde, & me déroband de tout mon pouvoir à toute distinction qui pût exciter la jalousie. Tout cela n'empêcha pas que la populace, soulevée secrètement je ne fais par qui, ne s'animât contre moi par degrés jusqu'à la fureur, qu'elle ne m'insultât publiquement en plein jour, non - seulement dans la campagne & dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avois fait le plus de bien, étoient les plus acharnés ; & des gens même, à qui je continuois d'en faire, n'osant se montrer, excitoient les autres, & sembloient vouloir se venger ainsi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paroissoit ne rien voir, & ne se montrait pas encore ; mais comme on approchoit d'un temps de communion, il vint chez moi pour me conseiller de m'abstenir de m'y présenter ; m'assurant que du reste il ne m'en vouloit point, & qu'il me laisseroit tranquille. Je trouvai le compliment bizarre ; il me rappelloit la lettre de Mad. de B... s, & je ne

pouvois concevoir à qui donc il importoit si fort que je communiasse ou non. Comme je regardois cette condescendance de ma part comme un acte de lâcheté , & que d'ailleurs je ne voulois pas donner au peuple ce nouveau prétexte de crier à l'impie , je refusai net le ministre ; & il s'en retourna mécontent , me faisant entendre que je m'en repentiroyis.

Il ne pouvoit pas m'interdire la communion de sa seule autorité : il falloit celle du consistoire qui m'avoit admis ; & tant que le consistoire n'avoit rien dit , je pouvois me présenter hardiment , sans crainte de refus. Montmollin se fit donner par la classe , la commission de me citer au consistoire pour y rendre compte de ma foi , & de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvoit non plus se faire que par le consistoire & à la pluralité des voix. Mais les payfans qui , sous le nom d'anciens , composoient cette assemblée , présidés & , comme on comprend bien , gouvernés

par leur ministre, ne devoient pas naturellement être d'un autre avis que le sien, principalement sur des matieres théologiques, qu'ils entendoient encore moins que lui. Je fus donc cité, & je résolus de comparoître.

Quelle circonstance heureuse, & quel triomphe pour moi, si j'avois su parler, & que j'eusse eu, pour ainsi dire, ma plume dans ma bouche ! Avec quelle supériorité, avec quelle facilité, j'aurois terrassé ce pauvre ministre au milieu de ses fix paysans ! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé protestant tous les principes de la réformation, je n'avois, pour l'y rappeler & le réduire au silence, qu'à commenter mes premières *Lettres de la montagne*, sur lesquelles ils avoient la bêtise de m'épiloguer. Mon texte étoit tout fait, je n'avois qu'à l'étendre, & mon homme étoit confondu. Je n'aurois pas été assez sot pour me tenir sur la défensive; il m'étoit aisé de devenir agresseur, sans même qu'il s'en aperçût,

ou qu'il pût s'en garantir. Les prestolets de la classe, non moins étourdis qu'ignorans, m'avoient mis eux-mêmes dans la position la plus heureuse que j'aurois pu desirer, pour les écraser à plaisir. Mais quoi ! il falloit parler, & parler sur-le-champ, trouver les idées, les tours, les mots au moment du besoin, avoir toujours l'esprit présent, être toujours de sens froid, ne jamais me troubler un moment. Que pouvois-je espérer de moi, qui sentoisi si bien mon inaptitude à m'exprimer in-promptu ? J'avois été réduit au silence le plus humiliant à Geneve, devant une assemblée toute en ma faveur, & déjà résolue de tout approuver. Ici, c'étoit tout le contraire : j'avois à faire à un tracassier, qui mettoit l'astuce à la place du savoir, qui me tendroit cent pièges avant que j'en apperçusse un, & tout déterminé à me prendre en faute à quelque prix que ce fût. Plus j'examinai cette position, plus elle me parut périlleuse ; & sentant l'impossibilité de m'en

tirer avec succès , j'imaginai un autre expédient. Je méditai un discours à prononcer devant le consistoire , pour le récuser & me dispenser de répondre. La chose étoit très-facile : j'écrivis ce discours , & me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur sans égale. Thérèse se moquoit de moi , en m'entendant mar-motter & répéter incessamment les mêmes phrases , pour tâcher de les fourrer dans ma tête. J'espérois tenir enfin mon discours ; je savois que le châtelain , comme officier du prince , assisteroit au consistoire ; que malgré les manœuvres & les bouteilles de Montmollin , la plupart des anciens étoient bien disposés pour moi ; j'avois en ma faveur , la raison , la vérité , la justice , la protection du roi , l'autorité du conseil d'état , les vœux de tous les bons patriotes qu'intéressoit l'établissement de cette inquisition ; tout contri-buoit à m'encourager.

La veille du jour marqué , je savois mon discours par cœur ; je le récitai sans

faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête ; le matin je ne le savois plus ; j'hésite à chaque mot , je me crois déjà dans l'illustre assemblée , je me trouble , je balbutie , ma tête se perd ; enfin , presqu'au moment d'aller , le courage me manque totalement ; je reste chez moi , & je prends le parti d'écrire au confident , en disant mes raisons à la hâte , & prétextant mes incommodités qui , véritablement dans l'état où j'étois alors , m'auroient difficilement laissé soutenir la séance entière.

Le ministre , embarrassé de ma lettre , remit l'affaire à une autre séance. Dans l'intervalle , il se donna par lui-même & par ses créatures , mille mouvemens pour séduire ceux des anciens qui , suivant les inspirations de leur conscience plutôt que des fiennes , n'opinoient pas au gré de la classe & au sien. Quelque puissans que les argumens tirés de sa cave , dussent être sur ces sortes de gens , il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois

qui lui étoient déjà dévoués , & qu'on appelloit ses ames damnées. L'officier du prince & le colonel Pury, qui se porta dans cette affaire avec beaucoup de zele, maintinrent les autres dans leur devoir ; & quand ce Montmollin voulut procéder à l'excommunication, son consistoire à la pluralité des voix le refusa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il se mit, avec ses confreres & d'autres gens, à y travailler ouvertement & avec un tel succès, que malgré les forts & fréquens rescrits du roi, malgré tous les ordres du conseil d'état, je fus enfin forcé de quitter le pays, pour ne pas exposer l'officier du prince à s'y faire assassiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un souvenir si confus de toute cette affaire, qu'il m'est impossible de mettre aucun ordre, aucune liaison dans les idées qui m'en reviennent, & que je ne les puis rendre qu'éparpillées & isolées, comme elles se présentent à mon esprit.

esprit. Je me rappelle qu'il y avoit eu avec la classe, quelque espece de négociation, dont Montmollin avoit été l'entremetteur. Il avoit feint qu'on craignoit que par mes écrits, je ne troublasse le repos du pays, à qui l'on s'en prendroit de ma liberté d'écrire. Il m'avoit fait entendre que, si je m'engageois à quitter la plume, on seroit coulant sur le passé. J'avois déjà pris cet engagement avec moi-même; je ne balançai point à le prendre avec la classe, mais conditionnel, & seulement quant aux matieres de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double, sur quelque changement qu'il exigea. La condition ayant été rejetée par la classe, je redemandai mon écrit: il me rendit un des doubles & garda l'autre, prétextant qu'il l'avoit égaré. Après cela, le peuple, ouvertement excité par les ministres, se moqua des rescripts du roi, des ordres du conseil d'état, & ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé l'Ante-



christ , & poursuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien servoit de renseignement à la populace : j'en sentoís cruellement l'inconvénient ; mais le quitter dans ces circonstances , me sembloit une lâcheté. Je ne pus m'y résoudre , & je me promenois tranquillement dans le pays avec mon caffetan & mon bonnet fourré , entouré des huées de la canaille & quelquefois de ses cailloux. Plusieurs fois , en passant devant des maisons , j'entendois dire à ceux qui les habitoient : apportez - moi mon fusil , que je lui tire dessus. Je n'en allois pas plus vite : ils n'en étoient que plus furieux ; mais ils s'en tinrent toujours aux menaces , du moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation , je ne laissai pas d'avoir deux fort grands plaisirs , auxquels je fus bien sensible. Le premier fut , de pouvoir faire un acte de reconnoissance par le canal de milord maréchal. Tous les honnêtes gens de

Neuchatel , indignés des traitemens que j'essuyois , & des manœuvres dont j'étois la victime , avoient les ministres en exécration , sentant bien qu'ils suivoient des impulsions étrangères , & qu'ils n'étoient que les satellites d'autres gens qui se cachotent en les faisant agir , & craignant que mon exemple ne tirât à conséquence pour l'établissement d'une véritable inquisition. Les magistrats , & sur-tout M. Meuron qui avoit succédé à M. d'Ivernois dans la charge de procureur-général , faisoient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel Pury , quoique simple particulier , en fit davantage & réussit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer Montmollin dans son consistoire , en retenant les anciens dans leur devoir. Comme il avoit du crédit , il l'employa tant qu'il put pour arrêter la sédition ; mais il n'avoit que l'autorité des loix , de la justice & de la raison à opposer à celle de l'argent & du vin. La partie n'étoit pas égale , & dans ce

point, Montmollin triompha de lui. Cependant, sensible à ses soins & à son zèle, j'aurois voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office, & pouvoir m'acquitter avec lui de quelque façon. Je savois qu'il convoitoit fort une place de conseiller d'état; mais s'étant mal conduit au gré de la cour dans l'affaire du ministre Petitpierre, il étoit en disgrâce auprès du prince & du gouverneur. Je risquai pourtant d'écrire en sa faveur à milord maréchal; j'osai même parler de l'emploi qu'il desiroit, & si heureusement que, contre l'attente de tout le monde, il lui fut presque aussi-tôt conféré par le roi. C'est ainsi que le sort, qui m'a toujours mis en même temps trop haut & trop bas, continuoit à me ballotter d'une extrémité à l'autre; & tandis que la populace me couvroit de fange, je faisois un conseiller d'état.

Mon autre grand plaisir fut une visite que vint me faire Mad. de V..... avec sa fille, qu'elle avoit menée aux

bains de Bourbonne , d'où elle poussa jusqu'à Motiers , & logea chez moi deux ou trois jours. A force d'attentions & de soins , elle avoit enfin surmonté ma longue répugnance ; & mon cœur , vaincu par ses caresses , lui rendoit toute l'amitié qu'elle m'avoit si long - temps témoignée. Je fus touché de ce voyage , surtout dans la circonstance où je me trouvois , & où j'avois grand besoin , pour soutenir mon courage , des consolations de l'amitié. Je craignois qu'elle ne s'affectât des insultes que je recevois de la populace ; & j'aurois voulu lui en dérober le spectacle , pour ne pas contrister son cœur : mais cela ne me fut pas possible ; & quoique sa présence contînt un peu les insolens dans nos promenades , elle en vit assez pour juger de ce qui se passoit dans les autres temps. Ce fut même durant son séjour chez moi , que je continuai d'être attaqué de nuit , dans ma propre habitation. Sa femme - de - chambre trouva ma fenêtre couverte un

matin , des pierres qu'on y avoit jetées pendant la nuit. Un banc très-massif , qui étoit dans la rue à côté de ma porte & fortement attaché , fut détaché , enlevé & posé debout contre la porte ; de sorte que , si l'on ne s'en fût apperçu , le premier qui pour sortir auroit ouvert la porte d'entrée , devoit naturellement être assommé. Mad. de V. . . . n n'ignoroit rien de ce qui se passoit : car outre ce qu'elle voyoit elle-même , son domestique , homme de confiance , étoit très-répan- du dans le village , y accostoit tout le monde , & on le vit même en conférence avec Montmollin. Cependant elle ne parut faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivoit , ne me parla ni de Montmollin , ni de personne , & répondit peu de chose à ce que je lui en dis quelquefois. Seulement , paroissant persuadée que le séjour de l'Angleterre me convenoit plus qu'aucun autre , elle me parla beaucoup de M. Hume qui étoit alors à Paris , de son amitié pour moi , du desir

qu'il avoit de m'être utile dans son pays. Il est temps de dire quelque chose de M. Hume.

Il s'étoit acquis une grande réputation en France , & sur-tout parmi les encyclopédistes , par ses traités de commerce & de politique , & en dernier lieu par son histoire de la maison de Stuart , le seul de ses écrits dont j'avois lu quelque chose dans la traduction de l'abbé Prévôt. Faute d'avoir lu ses autres ouvrages , j'étois persuadé , sur ce qu'on m'avoit dit de lui , que M. Hume associoit une ame très-républicaine aux paradoxes anglois en faveur du luxe. Sur cette opinion , je regardois toute son apologie de Charles I , comme un prodige d'impartialité , & j'avois une aussi grande idée de sa vertu que de son génie. Le desir de connoître cet homme rare & d'obtenir son amitié , avoit beaucoup augmenté les tentations de passer en Angleterre , que me donnoient les sollicitations de Mad. de B. . . . . s , intime amie de M. Hume. Arrivé en

Suisse , j'y reçus de lui , par la voie de cette dame , une lettre extrêmement flatteuse , dans laquelle aux plus grandes louanges sur mon génie , il joignoit la pressante invitation de passer en Angleterre , & l'offre de tout son crédit & de tous ses amis pour m'en rendre le séjour agréable. Je trouvai sur les lieux , milord maréchal , le compatriote & l'ami de M. Hume , qui me confirma tout le bien que j'en pensois , & qui m'apprit même à son sujet , une anecdote littéraire qui l'avoit beaucoup frappé & qui me frappa de même. Wallace , qui avoit écrit contre Hume au sujet de la population des anciens , étoit absent tandis qu'on imprimoit son ouvrage. Hume se chargea de revoir les épreuves & de veiller à l'édition. Cette conduite étoit dans mon tour d'esprit. C'est ainsi que j'avois débité des copies à six sols piece , d'une chanson qu'on avoit faite contre moi. J'avois donc toute sorte de préjugés en faveur de Hume , quand Mad. de V.....

vint me parler vivement de l'amitié qu'il disoit avoir pour moi , & de son empressement à me faire les honneurs de l'Angleterre ; car c'est ainsi qu'elle s'exprimoit. Elle me pressa beaucoup de profiter de ce zele , & d'écrire à M. Hume. Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre , & que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrémité , je refusai d'écrire & de promettre ; mais je la laissai la maîtresse de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos , pour maintenir M. Hume dans ses bonnes dispositions. En quittant Motiers , elle me laissa persuadé par tout ce qu'elle m'avoit dit de cet homme illustre , qu'il étoit de mes amis & qu'elle étoit encore plus de ses amies.

Après son départ , Montmollin poussa ses manœuvres , & la populace ne connut plus de frein. Je continuois cependant à me promener tranquillement au milieu des huées ; & le goût de la botanique , que j'avois commencé de prendre auprès du docteur d'Ivernois , donnant un nou-



vel intérêt à mes promenades, me faisoit parcourir le pays en herborisant, sans m'émouvoir des clameurs de toute cette canaille, dont ce sang-froid ne faisoit qu'irriter la fureur. Une des choses qui m'affectèrent le plus, fut de voir les familles de mes amis (\*), ou des gens qui

---

(\*) Cette fatalité avoit commencé dès mon séjour à Yverdon : car le banneret R....n étant mort un an ou deux après mon départ de cette ville, le vieux papa R....n eut la bonne-foi de me marquer, avec douleur, qu'on avoit trouvé dans les papiers de son parent, des preuves qu'il étoit entré dans le complot pour m'expulser d'Yverdon & de l'état de Berne. Cela prouvoit bien clairement que ce complot n'étoit pas, comme on vouloit le faire croire, une affaire de cagotisme, puisque le banneret R....n, loin d'être un dévot, pouvoit le matérialisme & l'incrédulité jusqu'à l'intolérance & au fanatisme. Au reste, personne à Yverdon ne s'étoit si fort emparé de moi, ne m'avoit tant prodigué de caresses, de louanges & de flatterie, que ledit banneret R....n. Il suivoit fidèlement le plan chéri de mes persécuteurs.

portoient ce nom , entrer assez ouvertement dans la ligue de mes persécuteurs ; comme les d'I . . . . . s , sans en excepter même le pere & le frere de mon Ifabelle , B.. de la T... , parent de l'amie chez qui j'étois logé , & Mad. G.....r sa belle-sœur. Ce Pierre B.. étoit si butor , si bête , & se comporta si brutalement que , pour ne pas me mettre en colere , je me permis de le plaifanter ; & je fis dans le goût du *Petit-Prophete* , une petite brochure de quelques pages , intitulée , *la Vision de Pierre de la montagne , dit le Voyant* , dans laquelle je trouvai le moyen de tirer assez plaifamment sur les miracles , qui faisoient alors le grand prétexte de ma persécution. Du Peyrou fit imprimer à Geneve ce chiffon , qui n'eut dans le pays qu'un succès médiocre ; les Neuchatelois , avec tout leur esprit , ne sentant guere le sel attique , ni la plaifanterie , si-tôt qu'elle est un peu fine.

Je mis un peu plus de soin à un autre

écrit du même temps, dont on trouvera le manuscrit parmi mes papiers, & dont il faut dire ici le sujet.

Dans la plus grande fureur des décrets & de la persécution, les Genevois s'étoient particulièrement signalés, en criant haro de toute leur force; & mon ami V. .... entr'autres, avec une générosité vraiment théologique, choisit précisément ce temps là, pour publier contre moi, des lettres où il prétendoit prouver que je n'étois pas chrétien. Ces lettres, écrites avec un ton de suffisance, n'en étoient pas meilleures, quoiqu'on assurât que le naturaliste B. .... t y avoit mis la main : car ledit B. .... t, quoique matérialiste, ne laisse pas d'être d'une orthodoxie très-intolérante, si-tôt qu'il s'agit de moi. Je ne fus assurément pas tenté de répondre à cet ouvrage : mais l'occasion s'étant présentée d'en dire un mot dans les *Lettres de la montagne*, j'y insérai une petite note assez dédaigneuse, qui mit V. .... en fureur. Il remplit Geneve  
des

des cris de sa rage , & d'I.....s me  
marqua qu'il ne se possédoit pas. Quel-  
que temps après , parut une feuille ano-  
nyme , qui sembloit écrite , au lieu d'en-  
cre , avec l'eau du Phlégétôn. On m'ac-  
cusoit , dans cette lettre , d'avoir exposé  
mes enfans dans les rues , de traîner  
après moi une coureuse de corps-de-  
garde , d'être usé de débauche , .....  
..... , & d'autres gentillesse fem-  
blables. Il ne me fut pas difficile de re-  
connoître mon homme. Ma première  
idée , à la lecture de ce libelle , fut de  
mettre à son vrai prix tout ce qu'on ap-  
pelle renommée & réputation parmi les  
hommes , en voyant traiter de coureur  
de b..... un homme qui n'y fut de sa  
vie , & dont le plus grand défaut fut  
toujours d'être timide , & honteux com-  
me une vierge , & en me voyant passer  
pour être ..... , moi , qui  
non-seulement n'eus de mes jours la  
moindre atteinte d'aucun mal de cette  
espece , mais que des gens de l'art ont

même cru conformé de manière à n'en pouvoir contracter. Tout bien pesé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle, qu'en le faisant imprimer dans la ville où j'avois le plus vécu; & je l'envoyai à Duchesne pour le faire imprimer tel qu'il étoit, avec un avertissement où je nommois M. V....., & quelques courtes notes pour l'éclaircissement des faits. Non content d'avoir fait imprimer cette feuille, je l'envoyai à plusieurs personnes, & entr'autres à M. le prince Louis de Wirtemberg, qui m'avoit fait des avances très-honnêtes, & avec lequel j'étois alors en correspondance. Ce prince, du Peyrou & d'autres parurent douter que V..... fût l'auteur du libelle, & me blâmerent de l'avoir nommé trop légèrement. Sur leurs représentations, le scrupule me prit, & j'écrivis à Duchesne de supprimer cette feuille. Guy m'écrivit l'avoir supprimée; je ne fais pas s'il l'a fait; je l'ai trouvé menteur en tant d'occasions, que celle-là de plus ne seroit

pas une merveille ; & dès lors j'étois enveloppé de ces profondes ténèbres , à travers lesquelles il m'est impossible de pénétrer aucune sorte de vérité.

M. V. . . . supporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un homme qui ne l'auroit pas méritée , après la fureur qu'il avoit montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très - mesurées , dont le but me parut être de tâcher de pénétrer , par mes réponses , à quel point j'étois instruit , & si j'avois quelque preuve contre lui. Je lui fis deux réponses courtes , seches , dures dans le sens , mais sans mal-honnêteté dans les termes , & dont il ne se fâcha point. A sa troisieme lettre , voyant qu'il vouloit lier une espee de correspondance , je ne répondis plus : il me fit parler par d'Ivernois. Mad. Cramer écrivit à du Peyrou qu'elle étoit sûre que le libelle n'étoit pas de V. . . . Tout cela n'ébranla point ma persuasion ; mais comme enfin je pouvois me tromper , &

qu'en ce cas , je devois à V. .... une réparation authentique , je lui fis dire par d'I. .... s que je la lui ferois telle qu'il en seroit content , s'il pouvoit m'indiquer le véritable auteur du libelle , ou me prouver du moins qu'il ne l'étoit pas. Je fis plus : sentant bien qu'après tout , s'il n'étoit pas coupable , je n'avois pas droit d'exiger qu'il me prouvât rien , je pris le parti d'écrire dans un mémoire assez ample , les raisons de ma persuasion , & de les soumettre au jugement d'un arbitre que V. .... ne pût récuser. On ne devineroit pas quel fut cet arbitre que je choisis. Je déclarai à la fin du mémoire , que si , après l'avoir examiné & fait les perquisitions qu'il jugeroit nécessaires , & qu'il étoit bien à portée de faire avec succès , le conseil prononçoit que M. V. .... n'étoit pas l'auteur du libelle , dès l'instant je cesserois sincèrement de croire qu'il l'est , je partirois pour m'aller jeter à ses pieds , & lui demander pardon jusqu'à ce que je l'eusse obtenu. J'ose le



dire, jamais mon zele ardent pour l'équité, jamais la droiture, la générosité de mon ame, jamais ma confiance dans cet amour de la justice, inné dans tous les cœurs, ne se montrèrent plus pleinement, plus sensiblement que dans ce sage & touchant mémoire, où je prenois sans hésiter, mes plus implacables ennemis pour arbitres entre le calomniateur & moi. Je lus cet écrit à du Peyrou : il fut d'avis de le supprimer, & je le supprimai. Il me conseilla d'attendre les preuves que V. . . . . promettoit. Je les attendis, & je les attends encore : il me conseilla de me taire en attendant ; je me tus & me tairai le reste de ma vie, blâmé d'avoir chargé V. . . . . d'une imputation grave, fausse & sans preuve, quoique je reste intérieurement persuadé, convaincu, comme de ma propre existence, qu'il est l'auteur du libelle. Mon mémoire est entre les mains de M. du Peyrou. Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raisons, & l'on y con-



noîtra, je l'espere, l'ame de Jean-Jaques, que mes contemporains ont si peu voulu connoître. (\*)

Il est temps d'en venir à ma catastrophe de Motiers, & à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans & demi de séjour, & huit mois d'une constance inébranlable à souffrir les plus indignes traitemens. Il m'est impossible de me rappeler nettement les détails de cette déplorable époque ; mais on les trouvera

---

(\*) Ce passage des Confessions m'a fait une nécessité indispensable de publier ce mémoire. On le trouvera donc ci-après, &, comme l'équité le prescrivait, avec des notes fournies par M. Vernes, pour sa défense. On trouvera aussi la petite piece dont l'auteur vient de parler plus haut, intitulée, *la Vision de Pierre de la montagne, dit le Voyant*. Quant aux autres manuscrits, dont il fait mention dans le cours de cet ouvrage, & qu'il indique entre mes mains, ils ont tous été publiés dans la collection de ses œuvres éditée à Geneve en 1782.

(Note de M. du Peyrou.)

dans la relation qu'en publia du Peyrou , & dont j'aurai à parler dans la suite.

Depuis le départ de Mad. de V.....n , la fermentation devenoit plus vive ; & malgré les rescrits réitérés du roi , malgré les ordres fréquens du conseil d'état , malgré les soins du châtelain & des magistrats du lieu , le peuple me regardant tout de bon comme l'Antechrist , & voyant toutes ses clameurs inutiles , parut enfin vouloir en venir aux voies de fait ; déjà dans les chemins les cailloux commençoient à rouler après moi , lancés cependant encore d'un peu trop loin pour pouvoir m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers , qui est au commencement de septembre , je fus attaqué dans ma demeure , de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitoient.

A minuit , j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnoit sur le derrière de la maison. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre & la porte qui donnoient sur cette galerie , y tombèrent avec tant

de fracas, que mon chien qui couchoit dans la galerie, & qui avoit commencé par aboyer, se tut de frayeur, & se sauva dans un recoin, rongean & grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me leve au bruit; j'allois sortir de ma chambre pour passer dans la cuisine, quand un caillou lancé d'une main vigoureuse, traversa la cuisine après en avoir cassé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre & tomber au pied de mon lit; de sorte que si je m'étois pressé d'une seconde, j'avois le caillou dans l'estomac. Je jugeai que le bruit avoit été fait pour m'attirer, & le caillou lancé pour m'accueillir à ma sortie. Je saute dans la cuisine. Je trouve Thérèse, qui s'étoit aussi levée, & qui toute tremblante accouroit à moi. Nous nous rangeons contre un mur, hors de la direction de la fenêtre, pour éviter l'atteinte des pierres, & délibérer sur ce que nous avons à faire: car sortir pour appeller du secours, étoit le moyen de nous faire assommer. Heureusement,

la servante d'un vieux bon homme qui logeoit au-dessous de moi, se leva au bruit, & courut appeller M. le châtelain, dont nous étions porte à porte. Il saute de son lit, prend sa robe de chambre à la hâte, & vient à l'instant avec la garde qui, à cause de la foire, faisoit la ronde cette nuit là, & se trouva tout à portée. Le châtelain vit le dégât avec un tel effroi, qu'il en pâlit; & à la vue des cailloux dont la galerie étoit pleine, il s'écria : Mon Dieu ! c'est une carriere. En visitant le bas, on trouva que la porte d'une petite cour avoit été forcée, & qu'on avoit tenté de pénétrer dans la maison par la galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avoit point apperçu ou empêché le désordre, il se trouva que ceux de Motiers s'étoient obstinés à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fût le tour d'un autre village. Le lendemain, le châtelain envoya son rapport au conseil d'état, qui deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer sur cette

## 226 LES CONFESIONS.

affaire , de promettre une récompense & le secret à ceux qui dénonceroient les coupables , & de mettre en attendant , aux frais du prince , des gardes à ma maison & à celle du châtelain qui la touchoit. Le lendemain , le colonel Pury , le procureur-général Meuron , le châtelain Martinet , le receveur Guyenet , le trésorier d'Ivernois & son pere , en un mot , tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans le pays , vinrent me voir , & réunirent leurs sollicitations pour m'engager à céder à l'orage , & à sortir au moins pour un temps , d'une paroisse où je ne pouvois plus vivre en sûreté ni avec honneur. Je m'apperçus même que le châtelain , effrayé des fureurs de ce peuple forcené , & craignant qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui , auroit été bien aise de m'en voir partir au plus vite , pour n'avoir plus l'embaras de m'y protéger , & pouvoir le quitter lui-même , comme il fit après mon départ. Je cédai donc , & même avec peu de peine ; car le spectacle

de la haine du peuple me cauſoit un déſollement de cœur que je ne pouvois plus ſupporter.

J'avois plus d'une retraite à choiſir. Depuis le retour de Mad. de V. . . . . n à Paris , elle m'avoit parlé dans pluſieurs lettres , d'un M. Walpole qu'elle appelloit milord , lequel pris d'un grand zele en ma faveur , me propoſoit dans une de ſes terres , un aſyle dont elle me faiſoit les descriptions les plus agréables , entrant par rapport au logement & à la ſubſiſtance , dans des détails qui marquoient à quel point ledit milord Walpole ſ'occupoit avec elle de ce projet. Milord maréchal m'avoit toujours conſeillé l'Angleterre ou l'Ecoſſe , & m'y offroit auſſi un aſyle dans ſes terres ; mais il m'en offroit un qui me tentoit beaucoup davantage à Potzdam , auprès de lui. Il venoit de me faire part d'un propos que le roi lui avoit tenu à mon ſujet , & qui étoit une eſpece d'invitation à m'y rendre ; & Mad. la duchefſe de Saxe-Gotha

comptoit si bien sur ce voyage , qu'elle m'écrivit pour me presser d'aller la voir en passant , & de m'arrêter quelque temps auprès d'elle ; mais j'avois un tel attachement pour la Suisse , que je ne pouvois me résoudre à la quitter , tant qu'il me seroit possible d'y vivre ; & je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étois occupé depuis quelques mois , & dont je n'ai pu parler encore , pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet consistoit à m'aller établir dans l'isle de S. Pierre , domaine de l'hôpital de Berne , au milieu du lac de Biennne. Dans un pèlerinage pédestre , que j'avois fait l'été précédent avec du Peyrou , nous avions visité cette isle ; & j'en avois été tellement enchanté , que je n'avois cessé depuis ce temps là de songer aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obstacle étoit , que l'isle appartenoit aux Bernois qui , trois ans auparavant , m'avoient vilainement chassé de chez eux ; & outre que ma fierté pàtissoit

à



à retourner chez des gens qui m'avoient si mal reçu , j'avois lieu de craindre qu'ils ne me laissassent pas plus en repos dans cette isle qu'ils n'avoient fait à Yverdon. J'avois consulté là-dessus , milord maréchal qui , pensant comme moi , que les Bernois bien aises de me voir relégué dans cette isle & de m'y tenir en otage , pour les écrits que je pourrois être tenté de faire , avoit fait sonder là-dessus , leurs dispositions par un M. Sturler , son ancien voisin de Colombier. M. Sturler s'adressa à des chefs de l'état , & sur leur réponse , assura milord maréchal que les Bernois , honteux de leur conduite passée , ne demandoient pas mieux que de me voir domicilié dans l'isle de S. Pierre , & de m'y laisser tranquille. Pour surcroît de précaution , avant de risquer d'y aller résider , je fis prendre de nouvelles informations par le colonel Chaillet , qui me confirma les mêmes choses ; & le receveur de l'isle ayant reçu de ses maîtres la permission de m'y loger , je crus ne



rien risquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite, tant du souverain que des propriétaires ; car je ne pouvois espérer que MM. de Berne reconnussent ouvertement l'injustice qu'ils m'avoient faite, & péchassent ainsi contre la plus inviolable maxime de tous les souverains.

L'isle de S. Pierre, appelée à Neuchâtel l'isle de la Motte, au milieu du lac de Bienne, a environ une demi-lieue de tour ; mais dans ce petit espace, elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes ; & le tout, à la faveur d'un terrain varié & montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable, que ses parties ne se découvrant pas toutes ensemble, se font valoir mutuellement, & font juger l'isle plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée en forme la partie occidentale qui regarde Gleresse & Bonneville. On a planté cette terrasse, d'une longue allée qu'on a coupée dans

son milieu par un grand fallon , où durant les vendanges , on se rassemble les dimanches de tous les rivagés voisins , pour danser & se réjouir. Il n'y a dans l'isle qu'une seule maison , mais vaste & commode , où loge le receveur , & située dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou six cents pas de l'isle , est du côté du sud , une autre isle beaucoup plus petite , inculte & déserte , qui paroît avoir été détachée autrefois de la grande par les orages , & ne produit parmi ses graviers , que des saules & des perlicaires , mais où est cependant un tertre élevé , bien gazonné & très-agréable. La forme de ce lac est un ovale presque régulier. Ses rives , moins riches que celles des lacs de Genève & de Neuchâtel , ne laissent pas de former une assez belle décoration , sur-tout dans la partie occidentale , qui est très-peuplée , & bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes , à peu près comme à Côte-

rôtie , mais qui ne donnent pas d'aussi bon vin. On y trouve, en allant du sud au nord , le bailliage de S. Jean , Bonneville , Bienne & Nidau à l'extrémité du lac ; le tout entre-mêlé de villages très-agréables.

Tel étoit l'asyle que je m'étois ménagé , & où je résolus d'aller m'établir en quittant le Val-de-Travers. (\*) Ce choix étoit si conforme à mon goût pacifique , à mon humeur solitaire & paresseuse , que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné. Il me sembloit que dans cette isle ,

---

(\*) Il n'est peut-être pas inutile d'avertir que j'y laissois un ennemi particulier dans un M. du T. . . . . x , maire des Verrieres , en très-médiocre estime dans le pays , mais qui a un frere qu'on dit honnête homme , dans les bureaux de M. de S. Florentin. Le maire l'étoit allé voir quelque temps avant mon aventure. Les petites remarques de cette espece , qui par elles-mêmes ne font rien , peuvent mener dans la suite , à la découverte de bien des souterrains.

je ferois plus séparé des hommes , plus à l'abri de leurs outrages , plus oublié d'eux , plus livré , en un mot , aux douceurs du désœuvrement & de la vie contemplative. J'aurois voulu être tellement confiné dans cette isle , que je n'eusse plus de commerce avec les mortels ; & il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire à la nécessité d'en entretenir.

Il s'agissoit de subsister ; & tant par la cherté des denrées que par la difficulté des transports , la subsistance est chère dans cette isle , où d'ailleurs on est à la discrétion du receveur. Cette difficulté fut levée par un arrangement que du Peyrou voulut bien prendre avec moi , en se substituant à la place de la compagnie qui avoit entrepris & abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition. J'en fis l'arrangement & la distribution. J'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie , & je le fis dépositaire

généralement de tous mes papiers , avec la condition expresse de n'en faire usage qu'après ma mort , ayant à cœur d'achever tranquillement ma carrière , sans plus faire souvenir le public de moi. Au moyen de cela , la pension viagere qu'il se chargeoit de me payer , suffisoit pour ma subsistance. Milord maréchal ayant recouvré tous ses biens , m'en avoit offert une de douze cents francs , que je n'avois acceptée qu'en la réduisant à la moitié. Il m'en voulut envoyer le capital , que je refusai , par l'embarras de le placer. Il fit passer ce capital à du Peyrou , entre les mains de qui il est resté , & qui m'en paie la rente viagere sur le pied convenu avec le constituant. Joignant donc mon traité avec du Peyrou , la pension de milord maréchal , dont les deux tiers étoient reversibles à Thérèse après ma mort , & la rente de trois cents francs que j'avois sur Duchesne , je pouvois compter sur une subsistance honnête , & pour moi , & après moi pour Thérèse , à

qui je laissois sept cents francs de rente , tant de la pension de Rey , que de celle de milord maréchal : ainsi je n'avois plus à craindre que le pain lui manquât , non plus qu'à moi. Mais il étoit écrit que l'honneur me forceroit de repousser toutes les ressources que la fortune & mon travail mettroient à ma portée , & que je mourrois aussi pauvre que j'ai vécu. On jugera si , à moins d'être le dernier des infames , j'ai pu tenir des arrangemens qu'on a toujours pris soin de me rendre ignominieux , en m'ôtant avec soin toute autre ressource , pour me forcer de consentir à mon déshonneur. Comment se feroient-ils douté du parti que je prendrois dans cette alternative ? Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos' du côté de la subsistance , j'étois sans souci de tout autre. Quoique j'abandonnasse dans le monde le champ libre à mes ennemis , je laissois dans le noble enthousiasme qui avoit dicté mes écrits , & dans la constante uniformité de

236 LES CONFESSIONS.

mes principes , un témoignage de mon ame qui répondoit à celui que toute ma conduite rendoit de mon naturel. Je n'avois pas besoin d'une autre défense contre mes calomniateurs. Ils pouvoient peindre sous mon nom , un autre homme ; mais ils ne pouvoient tromper que ceux qui vouloient être trompés. Je pouvois leur donner ma vie à épiloguer d'un bout à l'autre : j'étois sûr qu'à travers mes fautes & mes foibleſſes , à travers mon inaptitude à ſupporter aucun joug , on trouveroit toujours un homme juſte , bon , ſans fiel , ſans haine , ſans jaloſie , prompt à reconnoître ſes propres torts , plus prompt à oublier ceux d'autrui , cherchant toute ſa félicité dans les paſſions aimantes & douces , & portant en toute choſe la ſincérité juſqu'à l'imprudencce , juſqu'au plus incroyable déſintéreſſement.

Je prenois donc en quelque forte , congé de mon ſiècle & de mes contemporains , & je faiſois mes adieux au monde , en me conſinant dans cette iſle pour le

reſſ  
ſolu  
exé  
vie  
con  
vité  
iſle  
pima  
dort  
Où  
Ce  
jours  
me ſi  
j'aim  
ſonge  
étant  
m'aya  
me re  
celle  
étern  
l'autr  
mon b  
Ceu

reste de mes jours ; car telle étoit ma résolution , & c'étoit là que je comptois exécuter enfin le grand projet de cette vie oiseuse , auquel j'avois inutilement consacré jusqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avoit départie. Cette isle alloit devenir pour moi , celle de Papimanie , ce bienheureux pays , où l'on dort ;

Où l'on fait plus , où l'on fait nulle chose.

Ce *plus* étoit tout pour moi , car j'ai toujours peu regretté le sommeil : l'oïveté me suffit ; & pourvu que je ne fasse rien , j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en songe. L'âge des projets romanesques étant passé , & la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté , il ne me restoit , pour dernière espérance , que celle de vivre sans gêne , dans un loisir éternel. C'est la vie des bienheureux dans l'autre monde , & j'en faisois désormais mon bonheur suprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de con-



traditions , ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oïveté des cercles me les rendoit insupportables , & me voilà recherchant la solitude uniquement pour m'y livrer à l'oïveté. C'est pourtant ainsi que je suis ; s'il y a là de la contradiction , elle est du fait de la nature , & non pas du mien : mais il y en a si peu , que c'est par là précisément que je suis toujours moi. L'oïveté des cercles est tuante , parce qu'elle est de nécessité : celle de la solitude est charmante , parce qu'elle est libre & de volonté. Dans une compagnie , il m'est cruel de ne rien faire , parce que j'y suis forcé. Il faut que je reste là , cloué sur une chaise , ou debout , planté comme un piquet , sans remuer ni pied ni patte , n'osant ni courir , ni sauter , ni chanter , ni crier , ni gesticuler quand j'en ai envie ; n'osant pas même rêver ; ayant à la fois tout l'ennui de l'oïveté & tout le tourment de la contrainte ; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent &

à tous les complimens qui se font, & de fatiguer incessamment ma minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus & mon menfonge. Et vous appelez cela de l'oïfiveté ! C'est un travail de forçat.

L'oïfivèté que j'aime, n'est pas celle d'un fainéant qui reste là les bras croisés dans une inaction totale, & ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à la fois celle d'un enfant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire, & celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ses bras sont en repos. J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choses, & n'en achever aucune, à aller & venir comme la tête me chante, à changer à chaque instant de projet, à suivre une mouche dans toutes ses allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui est dessous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, & à l'abandonner sans regrets au bout de dix minutes, à musser enfin toute la journée sans ordre

240. LES CONFESSIONS.

& sans suite, & à ne suivre en toute chose que le caprice du moment.

La botanique, telle que je l'ai toujours considérée, & telle qu'elle commençoit à devenir passion pour moi, étoit précisément une étude oiseuse, propre à remplir tout le vuide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois & dans la campagne, prendre machinalement çà & là, tantôt une fleur, tantôt un rameau, brouter mon foin presque au hasard, observer mille & mille fois les mêmes choses, & toujours avec le même intérêt, parce que je les oublois toujours, étoit de quoi passer l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant, pour l'intéresser. Cette constante analogie, & pourtant cette variété prodigieuse qui regne dans leur organisation, ne transporte que ceux  
qui

qui ont déjà quelque idée du système végétal. Les autres n'ont, à l'aspect de tous ces trésors de la nature, qu'une admiration stupide & monotone. Ils ne voient rien en détail, parce qu'ils ne savent pas même ce qu'il faut regarder; & ils ne voient pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports & de combinaisons, qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur. J'étois, & mon défaut de mémoire me devoit tenir toujours, dans cet heureux point d'en savoir assez peu pour que tout me fût nouveau, & assez pour que tout me fût sensible. Les divers sols dans lesquels l'isle, quoique petite, étoit partagée, m'offroient une suffisante variété de plantes pour l'étude & pour l'amusement de toute ma vie. Je n'y voulois pas laisser un poil d'herbe sans analyser, & je m'arrangeois déjà pour faire, avec un recueil immense d'observations curieuses, la *Flora Petrinſularis*.

Je fis venir Thérèse avec mes livres & mes effets. Nous nous mîmes en pension chez le receveur de l'isle. Sa femme avoit à Nidau, ses sœurs qui la venoient voir tour-à-tour, & qui faisoient à Thérèse une compagnie. Je fis là, l'essai d'une douce vie, dans laquelle j'aurois voulu passer la mienne, & dont le goût que j'y pris, ne servit qu'à me faire mieux sentir l'amertume de celle qui devoit si promptement y succéder.

J'ai toujours aimé l'eau passionnément, & la vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. Je ne manquois point à mon lever, lorsqu'il faisoit beau, de courir sur la terrasse humer l'air salubre & frais du matin, & planer des yeux sur l'horizon de ce beau lac, dont les rives & les montagnes qui le bordent, enchantoient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la Divinité, que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres, & qui ne s'exprime point

par des actes développés. Je comprends comment les habitans des villes , qui ne voient que des murs , des rues & des crimes , ont peu de foi ; mais je ne puis comprendre comment des campagnards , & sur-tout des solitaires , peuvent n'en point avoir. Comment leur ame ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'Auteur des merveilles qui les frappent ? Pour moi , c'est sur-tout à mon lever , affaibli par mes insomnies , qu'une longue habitude me porte à ces élévations de cœur qui n'imposent point la fatigue de penser. Mais il faut pour cela , que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre , je prie plus rarement & plus séchement : mais à l'aspect d'un beau paysage , je me sens ému sans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un sage évêque , dans la visite de son diocèse , trouva une vieille femme qui , pour toute prière , ne savoit dire que *O !* il lui dit : Bonne mere , continuez de prier toujours ainsi ; votre prière vaut

mieux que les nôtres. Cette meilleure prière est aussi la mienne.

Après le déjeuner, je me hâtois d'écrire en rechignant, quelques malheureuses lettres, aspirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout. Je tracassois quelques instans autour de mes livres & papiers, pour les déballer & arranger, plutôt que pour les lire; & cet arrangement, qui devenoit pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnoit le plaisir de muser quelques momens, après quoi je m'en ennuyois & le quittois, pour passer les trois ou quatre heures qui me restoient de la matinée, à l'étude de la botanique, & sur-tout du systême de Linnæus, pour lequel je pris une passion dont je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir senti le vuide. Ce grand observateur est à mon gré le seul avec Ludwig, qui ait vu jusqu'ici la botanique en naturaliste & en philosophe; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers & dans des jardins, & pas assez dans la

nature elle-même. Pour moi , qui prenois pour jardin l'isle entiere , si-tôt que j'avois besoin de faire ou vérifier quelque observation , je courois dans les bois ou dans les prés , mon livre sous le bras : là , je me couchois par terre , auprès de la plante en question , pour l'examiner sur pied tout à mon aise. Cette méthode m'a beaucoup servi pour connoître les végétaux dans leur état naturel , avant qu'ils aient été cultivés & dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon , premier médecin de Louis XIV , qui nommoit & connoissoit parfaitement toutes les plantes du Jardin-royal , étoit d'une telle ignorance dans la campagne , qu'il n'y connoissoit plus rien. Je suis précisément le contraire : je connois quelque chose à l'ouvrage de la nature , mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dînés , je les livrois totalement à mon humeur oiseuse & nonchalante , & à suivre sans regle l'impulsion du moment. Souvent , quand l'air étoit



calme, j'allois immédiatement en sortant de table, me jeter seul dans un petit bateau, que le receveur m'avoit appris à mener avec une seule rame; je m'avançois en pleine eau. Le moment où je dérivais, me donnoit une joie qui alloit jusqu'au treffaillement, & dont il m'est impossible de dire ni de bien comprendre la cause, si ce n'étoit peut-être une félicitation secrète d'être en cet état, hors de l'atteinte des méchans. J'errois ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent, laissant aller mon bateau à la merci de l'air & de l'eau, je me livrois à des rêveries sans objet, & qui, pour être stupides, n'en étoient pas moins douces. Je m'écriois par fois avec attendrissement: O nature! ô ma mere! me voici sous ta seule garde; il n'y a point ici d'homme adroit & fourbe, qui s'interpose entre toi & moi. Je m'éloignois ainsi jusqu'à demi-lieue de terre; j'aurois voulu que ce lac eût été l'océan. Cepen-

tant, pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimoit pas autant que moi de si longues stations sur l'eau, je suivois d'ordinaire un but de promenade ; c'étoit d'aller débarquer à la petite isle, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'affouvir du plaisir d'admirer ce lac & ses environs, pour examiner & disséquer toutes les herbes qui se trouvoient à ma portée, & pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite isle. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvois mener promener Thérèse avec la receveuse & ses sœurs, comme j'étois fier d'être leur pilote & leur guide ! Nous y portâmes en pompe, des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jaques. Cette peuplade me rendit la petite isle encore plus intéressante. J'y allois plus souvent & avec plus de plaisir depuis ce temps là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitans.

A ces amusemens , j'en joignois un qui me rappelloit la douce vie des Charmettes , & auquel la saison m'invitoit particulièrement. C'étoit un détail de soins rustiques pour la récolte des légumes & des fruits , & que nous nous faisions un plaisir , Thérèse & moi , de partager avec la receveuse & sa famille. Je me souviens qu'un Bernois , nommé M. Kirkeberguer , m'étant venu voir , me trouva perché sur un grand arbre , un sac attaché autour de ma ceinture , & déjà si plein de pommes , que je ne pouvois plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre & de quelques autres ppareilles. J'espérois que les Bernois , témoins de l'emploi de mes loisirs , ne songeroient plus à en troubler la tranquillité , & me laisseroient en paix dans ma solitude. J'aurois bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne : j'aurois été plus assuré de n'y point voir troubler mon repos.

Voici encore un de ces aveux sur les-

quels je suis sûr d'avance , de l'incrédulité des lecteurs , obstinés à juger toujours de moi par eux-mêmes , quoiqu'ils aient été forcés de voir dans tout le cours de ma vie , mille affections internes qui ne ressembloient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus bizarre est , qu'en me refusant tous les sentimens bons ou indifférens qu'ils n'ont pas , ils sont toujours prêts à m'en prêter de si mauvais , qu'ils ne sauroient même entrer dans un cœur d'homme : ils trouvent alors tout simple de me mettre en contradiction avec la nature , & de faire de moi un monstre tel qu'il n'en peut même exister. Rien d'absurde ne leur paroît incroyable , dès qu'il tend à me noircir ; rien d'extraordinaire ne leur paroît possible , dès qu'il tend à m'honorer.

Mais quoi qu'ils en puissent croire ou dire , je n'en continuerai pas moins d'exposer fidèlement ce que fut , fit & pensa J. J. Rousseau , sans expliquer ni justifier les singularités de ses sentimens & de ses

250 LES CONFESSIONS.

idées , ni rechercher si d'autres ont pensé comme lui. Je pris tant de goût à l'isle de S. Pierre , & son séjour me convenoit si fort , qu'à force d'inscrire tous mes desirs dans cette isle , je formai celui de n'en point fortir. Les visites que j'avois à rendre au voisinage , les courses qu'il me faudroit faire à Neuchâtel , à Bienne , à Yverdon , à Nidau , fatiguoient déjà mon imagination. Un jour à passer hors de l'isle , me paroissoit retranché de mon bonheur ; & sortir de l'enceinte de ce lac , étoit pour moi , sortir de mon élément. D'ailleurs , l'expérience du passé m'avoit rendu craintif. Il suffisoit que quelque bien flattât mon cœur , pour que je dusse m'attendre à le perdre , & l'ardent desir de finir mes jours dans cette isle , étoit inséparable de la crainte d'être forcé d'en fortir. J'avois pris l'habitude d'aller les soirs , m'asseoir sur la greve , sur-tout quand le lac étoit agité. Je sentoie un plaisir singulier à voir les flots se briser à mes pieds. Je m'en faisois

l'image du tumulte du monde, & de la paix de mon habitation ; & je m'attendrissois quelquefois à cette douce idée , jusqu'à sentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos , dont je jouissois avec passion , n'étoit troublé que par l'inquiétude de le perdre ; mais cette inquiétude alloit au point d'en altérer la douceur. Je sentojs ma situation si précaire , que je n'osojs y compter. Ah , que je changerois volontiers , me disois - je , la liberté de sortir d'ici , dont je ne me soucie point , avec l'assurance d'y pouvoir rester toujours ! Au lieu d'y être souffert par grace , que n'y suis - je détenu par force ! Ceux qui ne font que m'y souffrir , peuvent à chaque instant m'en chasser ; & puis - je espérer que mes persécuteurs m'y voyant heureux , m'y laissent continuer de l'être ? Ah ! c'est peur qu'on me permette d'y vivre ; je voudrois qu'on m'y condamnât , & je voudrois être contraint d'y rester , pour ne l'être pas d'en sortir. Je jetois un œil d'envie sur

Heureux Micheli Ducrét qui, tranquille au château d'Arbourg, n'avoit eu qu'à vouloir être heureux, pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions & aux pressentimens inquiétans des nouveaux orages toujours prêts à fondre sur moi, j'en vins à desirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer seulement mon habitation dans cette isle, on me la donnât pour prison perpétuelle; & je puis jurer que, s'il n'eût tenu qu'à moi de m'y faire condamner, je l'aurois fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la nécessité d'y passer le reste de ma vie, au danger d'en être expulsé.

Cette crainte ne demeura pas longtemps vaine. Au moment où je m'y attendois le moins, je reçus une lettre de M. le baillif de Nidan, dans le gouvernement duquel étoit l'isle de S. Pierre: par cette lettre il m'intimoit de la part de LL. EE. l'ordre de fortir de l'isle & de leurs états. Je crus rêver en la lisant.

Rien



Rien de moins naturel , de moins raisonnable , de moins prévu qu'un pareil ordre : car j'avois plutôt regardé mes pressentimens comme les inquiétudes d'un homme effarouché par ses malheurs , que comme une prévoyance qui pût avoir le moindre fondement. Les mesures que j'avois prises pour m'assurer de l'agrément tacite du souverain , la tranquillité avec laquelle on m'avoit laissé faire mon établissement , les visites de plusieurs Bernois & du baillif lui-même , qui m'avoit comblé d'amitiés & de prévenances , la rigueur de la saison , dans laquelle il étoit barbare d'expulser un homme infirme , tout me fit croire avec beaucoup de gens , qu'il y avoit quelque mal-entendu dans cet ordre , & que les mal-intentionnés avoient pris exprès le temps des vendanges & de l'inféquence du sénat , pour me porter brusquement ce coup.

Si j'avois écouté ma première indignation , je serois parti sur-le-champ. Mais où aller ? Que devenir à l'entrée de l'hiver ?



254 LES CONFESSIONS.

ver, sans but, sans préparatif, sans conducteur, sans voiture ? A moins de laisser tout à l'abandon, mes papiers, mes effets, toutes mes affaires, il me falloit du temps pour y pourvoir, & il n'étoit pas dit dans l'ordre, si on m'en laissoit ou non. La continuité des malheurs commençoit d'affaiblir mon courage. Pour la première fois je sentis ma fierté naturelle fléchir sous le joug de la nécessité ; & malgré les murmures de mon cœur, il fallut m'abaisser à demander un délai. C'étoit à M. de Graffenried, qui m'avoit envoyé l'ordre, que je m'adressai pour le faire interpréter. Sa lettre portoit une très-vive improbation de ce même ordre, qu'il ne m'intimoit qu'avec le plus grand regret ; & les témoignages de douleur & d'estime, dont elle étoit remplie, me sembloient autant d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert ; je le fis. Je ne doutois pas même que ma lettre ne fit ouvrir les yeux à ces hommes iniques sur leur barbarie, & que si

l'on ne révoquoit pas un ordre si cruel, on ne m'accordât du moins un délai raisonnable, & peut-être l'hiver entier, pour me préparer à la retraite & pour en choisir le lieu.

En attendant la réponse, je me mis à réfléchir sur ma situation, & à délibérer sur le parti que j'avois à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts, le chagrin m'avoit si fort affecté, & ma santé en ce moment étoit si mauvaise, que je me laissai tout - à - fait abattre, & que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de ressources qui pouvoient me rester dans l'esprit, pour tirer le meilleur parti possible de ma triste situation. En quelque asyle que je voulusse me réfugier, il étoit clair que je ne pouvois m'y soustraire à aucune des deux manières qu'on avoit prises de m'expulser : l'une, en soulevant contre moi la populace par des manœuvres soutermaines ; l'autre, en me chassant à force ouverte, sans en dire aucune raison. Je ne

pouvois donc compter sur aucune retraite assurée , à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces & la saison ne sembloient me le permettre. Tout cela me ramenant aux idées dont je venois de m'occuper , j'osai desirer & proposer qu'on voulût plutôt disposer de moi dans une captivité perpétuelle , que de me faire errer incessamment sur la terre, en m'expulsant successivement de tous les asyles que j'aurois choisis. Deux jours après ma première lettre , j'en écrivis une seconde à M. de Graffenried , pour le prier d'en faire la proposition à LL. EE. La réponse de Berne à l'une & à l'autre , fut un ordre conçu dans les termes les plus formels & les plus durs , de sortir de l'isle & de tout le territoire médiat & immédiat de la république , dans l'espace de vingt-quatre heures , & de n'y rentrer jamais , sous les plus graves peines.

Ce moment fut affreux. Je me suis trouvé depuis dans de pires angoisses ,

jamais dans un plus grand embarras. Mais ce qui m'affligea le plus , fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avoit fait desirer de passer l'hiver dans l'isle. Il est temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes désastres , & qui a entraîné dans ma ruine un peuple infortuné , dont les naissantes vertus promettoient déjà d'égaliser un jour celles de Sparte & de Rome. J'avois parlé des Corfès dans le *Contrat social* , comme d'un peuple neuf , le seul de l'Europe qui ne fût pas usé pour la législation , & j'avois marqué la grande espérance qu'on devoit avoir d'un tel peuple , s'il avoit le bonheur de trouver un sage instituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corfès , qui furent sensibles à la maniere honorable dont je parlois d'eux ; & le cas où ils se trouvoient de travailler à l'établissement de leur république , fit penser à leurs chefs , de me demander mes idées sur cet important ouvrage. Un M. Buttafuoco , d'une des premieres familles du pays , &

capitaine en France dans Royal-Italien ; m'écrivit à ce sujet & me fournit plusieurs pieces que je lui avois demandées , pour me mettre au fait de l'histoire de la nation & de l'état du pays. M. Paoli m'écrivit aussi plusieurs fois ; & quoique je sentisse une pareille entreprise au-dessus de mes forces , je crus ne pouvoir les refuser, pour concourir à une si grande & belle œuvre , lorsque j'aurois pris toutes les instructions dont j'avois besoin pour cela. Ce fut dans ce sens que je répondis à l'un & à l'autre , & cette correspondance continua jusqu'à mon départ.

Précisément dans le même temps , j'appris que la France envoyoit des troupes en Corse , & qu'elle avoit fait un traité avec les Génois. Ce traité , cet envoi de troupes m'inquiéterent ; & sans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela , je jugeois impossible & ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un aussi profond repos que l'institution d'un peuple , au moment où il alloit peut-être

être subjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. Buttafuoco , qui me rassura par la certitude que, s'il y avoit dans ce traité, des choses contraires à la liberté de sa nation , un aussi bon citoyen que lui ne resteroit pas , comme il faisoit , au service de France. En effet , son zele pour la législation des Corfes , & ses étroites liaisons avec M. Paoli , ne pouvoient me laisser aucun soupçon sur son compte ; & quand j'appris qu'il faisoit de fréquens voyages à Versailles & à Fontainebleau , & qu'il avoit des relations avec M. de Choiseul , je n'en conclus autre chose , sinon qu'il avoit sur les véritables intentions de la cour de France, des sûretés qu'il me laissoit entendre , mais sur lesquelles il ne vouloit pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me rassuroit en partie. Cependant , ne comprenant rien à cet envoi de troupes françoises , ne pouvant raisonnablement penser qu'elles fussent là pour protéger la liberté des Corfes , qu'ils

étoient très en état de défendre seuls contre les Génois , je ne pouvois me tranquiliser parfaitement , ni me mêler tout de bon de la législation proposée , jusqu'à ce que j'eusse des preuves solides que tout cela n'étoit pas un jeu pour me persiffler. J'aurois extrêmement désiré une entrevue avec M. Buttafuoco ; c'étoit le vrai moyen d'en tirer les éclaircissemens dont j'avois besoin. Il me la fit espérer , & je l'attendois avec la plus grande impatience. Pour lui , je ne fais s'il en avoit véritablement le projet ; mais quand il l'auroit eu , mes désastres m'auroient empêché d'en profiter.

Plus je méditois sur l'entreprise proposée , plus j'avançois dans l'examen des pieces que j'avois entre les mains , & plus je sentois la nécessité d'étudier de près , & le peuple à instituer , & le sol qu'il habitoit , & tous les rapports par lesquels il lui falloit approprier cette institution. Je comprenois chaque jour davantage , qu'il m'étoit impossible d'acquérir de



loin toutes les lumières nécessaires pour me guider. Je l'écrivis à Buttafuoco : il le sentit lui-même ; & si je ne formai pas précisément la résolution de passer en Corse , je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce voyage. J'en parlai à M. Dastier , qui , ayant autrefois servi dans cette isle sous M. de Maillebois , devoit la connoître. Il n'épargna rien pour me détourner de ce dessein ; & j'avoue que la peinture affreuse qu'il me fit des Corfes & de leur pays , refroidit beaucoup le desir que j'avois d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les persécutions de Mottiers me firent songer à quitter la Suisse , ce desir se ranima par l'espoir de trouver enfin chez ces insulaires , ce repos qu'on ne vouloit me laisser nulle part. Une chose seulement m'effarouchoit sur ce voyage ; c'étoit l'inaptitude & l'aversion que j'eus toujours pour la vie active , à laquelle j'allois être condamné. Fait pour méditer à loisir dans la solitude , je



ne l'étois point pour parler , agir , traiter d'affaires parmi les hommes. La nature , qui m'avoit donné le premier talent , m'avoit refusé l'autre. Cependant je sentoient que , sans prendre part directement aux affaires publiques , je serois nécessité , si-tôt que je serois en Corse , de me livrer à l'empressement du peuple , & de conférer très-souvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage exigeoit qu'au lieu de chercher la retraite , je cherchasse , au sein de la nation , les lumières dont j'avois besoin. Il étoit clair que je ne pourrois plus disposer de moi-même , & qu'entraîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étois point né , j'y menerois une vie toute contraire à mon goût , & ne m'y montrerois qu'à mon désavantage. Je prévoyois que , soutenant mal par ma présence , l'opinion de capacité qu'avoient pu leur donner mes livres , je me décréditerois chez les Cor-ses , & perdrois , autant à leur préjudice qu'au mien , la confiance qu'ils m'avoient

donnée, & sans laquelle je ne pouvois faire avec succès l'œuvre qu'ils attendoient de moi. J'étois sûr qu'en sortant ainsi de ma sphere, je leur deviendrois inutile & me rendrois malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute espece, fatigué de voyages & de persécutions depuis plusieurs années, je sentoais vivement le besoin du repos, dont mes barbares ennemis se faisoient un jeu de me priver; je soupirois plus que jamais après cette aimable oisiveté, après cette douce quiétude d'esprit & de corps, que j'avois tant convoitée, & à laquelle, revenu des chimeres de l'amour & de l'amitié, mon cœur bernoit sa félicité suprême. Jen'envisageois qu'avec effroi les travaux que j'allois entreprendre, la vie tumultueuse à laquelle j'allois me livrer; & si la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animoient mon courage, l'impossibilité de payer de ma personne avec succès, me l'ôtoit absolument. Vingt ans de méditation profonde, à part moi, m'auroient

#### 264 LES CONFESSIONS.

moins coûté que six mois d'une vie active, au milieu des hommes & des affaires, & certain d'y mal réussir.

Je m'avisai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Pour suivi dans tous mes refuges par les menées souterraines de mes secrets persécuteurs, & ne voyant plus que la Corse où je pusse espérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne vouloient me laisser nulle part, je résolus de m'y rendre, avec les directions de Buttafuoco, aussi-tôt que j'en aurois la possibilité; mais pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en apparence, au travail de la législation, & de me borner, pour payer en quelque sorte à mes hôtes leur hospitalité, à écrire sur les lieux leur histoire, sauf à prendre sans bruit les instructions nécessaires pour leur devenir plus utile, si je voyois jour à y réussir. En commençant ainsi par ne m'engager à rien, j'espérois être en état de méditer en secret & plus à mon aise, un plan qui pût leur convenir, & cela  
sans

sans renoncer beaucoup à ma chere solitude , ni me soumettre à un genre de vie qui m'étoit insupportable , & dont je n'avois pas le talent.

Mais ce voyage dans ma situation , n'étoit pas une chose aisée à exécuter. A la maniere dont M. Daitier m'avoit parlé de la Corse , je n'y devois trouver , des plus simples commodités de la vie , que celles que j'y porterois : linge , habits , vaisselle , batterie de cuisine , papier , livres , il falloit tout porter avec soi. Pour m'y transplanter avec ma gouvernante , il falloit franchir les Alpes , & dans un trajet de deux cents lieues , traîner à ma suite tout un bagage ; il falloit passer à travers les états de plusieurs souverains ; & sur le ton donné par toute l'Europe , je devois naturellement m'attendre , après mes malheurs , à trouver par - tout des obstacles & à voir chacun se faire un honneur de m'accabler de quelque nouvelle disgrâce , & violer avec moi tous les droits des gens & de l'human é. Les frais

## 266 LES CONFESIONS.

immenses , les fatigues , les risques d'un pareil voyage m'obligeoient d'en prévoir d'avance & d'en bien peser toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin seul , sans ressource à mon âge , & loin de toutes mes connoissances , à la merci de ce peuple barbare & féroce , tel que me le peignoit M. Dastier , étoit bien propre à me faire rêver sur une pareille résolution , avant de l'exécuter. Je desirois passionnément l'entrevue que Buttafuoco m'avoit fait espérer , & j'en attendois l'effet pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis que je balançois ainsi , vinrent les persécutions de Motiers , qui me forcèrent à la retraite. Je n'étois pas prêt pour un long voyage , & sur - tout pour celui de Corse. J'attendois des nouvelles de Buttafuoco ; je me refugiai dans l'isle de S. Pierre , d'où je fus chassé à l'entrée de l'hiver , comme j'ai dit ci - devant. Les Alpes couvertes de neige rendoient alors pour moi cette émigration impraticable ,

sur-tout avec la précipitation qu'on me prescrivait. Il est vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendoit impossible à exécuter : car du milieu de cette solitude enfermée au milieu des eaux , n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ , pour trouver bateaux & voitures pour sortir de l'isle & de tout le territoire ; quand j'aurois eu des ailes, j'aurois eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à M. le baillif de Nidau , en répondant à sa lettre , & je m'empressai de sortir de ce pays d'iniquité. Voilà comment il fallut renoncer à mon projet chéri , & comment n'ayant pu dans mon découragement obtenir qu'on disposât de moi , je me déterminai , sur l'invitation de milord maréchal , au voyage de Berlin , laissant Thérèse hiverner à l'isle de S. Pierre , avec mes effets & mes livres , & déposant mes papiers dans les mains de du Peyroy. Je fis une telle diligence , que dès le lendemain matin , je partis de l'isle &

me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminasse mon voyage, par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Si - tôt que le bruit s'étoit répandu que j'avois ordre de quitter mon asyle, j'eus une affluence de visites du voisinage, & sur - tout de Bernois qui venoient avec la plus détestable fausseté me flatter, m'adoucir & me protester qu'on avoit pris le moment des vacances & de l'inféquence du sénat, pour minuter & m'intimer cet ordre, contre lequel, disoient-ils, tout le Deux-cent étoit indigné. Parmi ce tas de consolateurs, il en vint quelques - uns de la ville de Bienne, petit état libre, enclavé dans celui de Berne, & entr'autres un jeune homme, appelé Wildremet, dont la famille tenoit le premier rang & avoit le principal crédit dans cette petite ville. Wildremet me conjura vivement, au nom de ses concitoyens, de choisir ma retraite au milieu d'eux; m'assurant qu'ils desiroient avec empref-

fement de m'y recevoir ; qu'ils se feroient une gloire & un devoir de m'y faire oublier les persécutions que j'avois souffertes ; que je n'avois à craindre chez eux aucune influence des Berinois ; que Bienne étoit une ville libre, qui ne recevoit des loix de personne, & que tous les citoyens étoient unanimement déterminés à n'écouter aucune sollicitation qui me fût contraire.

Wildremet voyant qu'il ne m'ébranloit pas, se fit appuyer de plusieurs autres personnes, tant de Bienne & des environs, que de Berne même, & entr'autres du même Kirkeberguer, dont j'ai parlé, qui m'avoit recherché depuis ma retraite en Suisse, & que ses talens & ses principes me rendoient intéressant. Mais des sollicitations moins prévues & plus poudérantes furent celles de M. Barthès, secrétaire d'ambassade de France, qui vint me voir avec Wildremet, m'exhorta fort de me rendre à son invitation, & m'étonna par l'intérêt vif & tendre qu'il pa-



roissoit prendre à moi. Je ne connoissois point du tout M. Barthès ; cependant je le voyois mettre à ses discours , la chaleur , le zele de l'amitié , & je voyois qu'il lui tenoit véritablement au cœur , de me persuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville & de ses habitans , avec lesquels il se monroit si intimement lié , qu'il les appella plusieurs fois devant moi , ses patrons & ses peres

Cette démarche de Barthès me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avois toujours soupçonné M. de C.....l d'être l'auteur caché de toutes les persécutions que j'éprouvois en Suisse. La conduite du résident de France à Geneve , celle de l'ambassadeur à Soleure , ne confirmoient que trop ces soupçons ; je voyois la France influencer en secret sur tout ce qui m'arrivoit à Berne , à Geneve , à Neuchatel , & je ne croyois avoir en France aucun ennemi puissant que le seul duc de C.....l. Que pouvois-je donc penser de la visite

de Barthès & du tendre intérêt qu'il paroïssoit prendre à mon sort ? Mes malheurs n'avoient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur , & l'expérience ne m'avoit pas encore appris à voir par-tout des embûches sous les caresses. Je cherchois avec surprise , la raison de cette bienveillance de Barthès : je n'étois pas assez sot pour croire qu'il fit cette démarche de son chef ; j'y voyois une publicité , & même une affectation qui marquoit une intention cachée , & j'étois bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agens subalternes , cette intrépidité généreuse qui , dans un poste semblable , avoit souvent fait bouillonner mon cœur.

J'avois autrefois un peu connu le chevalier de Beauteville chez M. de Luxembourg ; il m'avoit témoigné quelque bienveillance ; depuis son ambassade , il m'avoit encore donné quelques signes de souvenir , & m'avoit même fait inviter à l'aller voir à Soleure : invitation dont , sans

m'y rendre , j'avois été touché , n'ayant pas accoutumé d'être traité si honnêtement par les gens en place. Je présumai donc que M. de Beauteville , forcé de suivre ses instructions en ce qui regardoit les affaires de Geneve , me plaignant cependant dans mes malheurs , m'avoit ménagé , par des soins particuliers , cet asyle de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille sous ses auspices. Je fus sensible à cette attention , mais sans en vouloir profiter ; & déterminé tout-à-fait au voyage de Berlin , j'aspirois avec ardeur au moment de rejoindre milord maréchal , persuadé que ce n'étoit plus qu'auprès de lui que je trouverois un vrai repos & un bonheur durable.

A mon départ de l'isle , Kirkeberguer m'accompagna jusqu'à Bienne. J'y trouvai Wildremet & quelques autres Biennois qui m'attendoient à la descente du bateau. Nous dînâmes tous ensemble à l'auberge ; & en y arrivant , mon premier soin fut de faire chercher une chaise ,

voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces messieurs reprirent leurs instances pour me retenir parmi eux, & cela avec tant de chaleur & des protestations si touchantes, que malgré toutes mes résolutions, mon cœur qui n'a jamais su résister aux caresses, se laissa émonvoir aux leurs : si-tôt qu'ils me virent ébranlé, ils redoublèrent si bien leurs efforts, qu'enfin je me laissai vaincre, & consentis de rester à Bienne, au moins jusqu'au printemps prochain.

Aussi-tôt Wildremet se pressa de me pourvoir d'un logement, & me vanta comme une trouvaille, une vilaine petite chambre sur un derriere, au troisieme étage, donnant sur une cour, où j'avois pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiseur. Mon hôte étoit un petit homme de basse mine & passablement frippon, que j'appris le lendemain être débauché, joueur, & en fort mauvais prédicament dans le quartier ; il n'avoit ni femme, ni enfans, ni de-

mestiques ; & tristement reclus dans ma chambre solitaire , j'étois , dans le plus riant pays du monde , logé de manière à périr de mélancolie en peu de jours. Ce qui m'affecta le plus , malgré tout ce qu'on m'avoit dit de l'empressement des habitans à me recevoir , fut de n'apercevoir en passant dans les rues , rien d'honnête envers moi dans leurs manières , ni d'obligeant dans leurs regards. J'étois pourtant tout déterminé à rester là , quand j'appris , vis , & sentis même dès le jour suivant , qu'il y avoit dans la ville une fermentation terrible à mon égard. Plusieurs empressés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devoit dès le lendemain me signifier le plus durement qu'on pourroit , un ordre de sortir sur-le-champ de l'état , c'est-à-dire de la ville. Je n'avois personne à qui me confier ; tous ceux qui m'avoient retenu , s'étoient éparpillés. Wildremet avoit disparu , je n'entendis plus parler de Barthes , & il ne parut pas que sa recom-

mandation m'eût mis en grande faveur auprès des patrons & des peres qu'il s'étoit donnés devant moi. Un M. de Vautravers, Bernois, qui avoit une jolie maison proche la ville, m'y offrit cependant un asyle, espérant, me dit-il, que j'y pourrois éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas assez flatteur pour me tenter de prolonger mon séjour chez ce peuple hospitalier.

Cependant, ayant perdu trois jours à ce retard, j'avois déjà passé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avoient données pour sortir de tous leurs états, & je ne laissois pas, connoissant leur dureté, d'être en quelque peine sur la maniere dont ils me les laisseroient traverser, quand M. le baillif de Nidau vint tout à propos me tirer d'embarras. Comme il avoit hautement improuvé le violent procédé de LL. EE., il crut dans sa générosité, me devoir un témoignage public, qu'il n'y prenoit aucune part, & ne craignit pas de sortir de son bailliage

276 LES CONFESIONS.

pour venir me faire une visite à Bienne. Il vint la veille de mon départ; & loin de venir incognito, il affecta même du cérémonial, vint *in flocchi* dans son carrosse avec son secretaire, & m'apporta un passe-port en son nom, pour traverser l'état de Berne à mon aise & sans crainte d'être inquiété. La visite me toucha plus que le passe - port. Je n'y aurois guere été moins sensible, quand elle auroit eu pour objet un autre que moi. Je ne connois rien de si puissant sur mon cœur, qu'un acte de courage fait à propos, en faveur du foible injustement opprimé.

Enfin, après m'être avec peine procuré une chaise, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devoit m'honorer, avant même d'avoir pu revoir Thérèse, à qui j'avois marqué de me venir joindre, quand j'avois cru m'arrêter à Bienne, & que j'eus à peine le temps de contre-mander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau désastre.

désastre. On verra dans ma troisieme partie , si jamais j'ai la force de l'écrire , comment , croyant partir pour Berlin , je partis en effet pour l'Angleterre , & comment les deux dames qui vouloient disposer de moi , après m'avoir , à force d'intrigues , chassé de la Suisse , où je n'étois pas assez en leur pouvoir , parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

J'ajoutai ce qui suit dans la lecture que je fis de cet écrit à M. & Mad. la comtesse d'Egmont , à M. le prince Pignatelli , à Mad. la marquise du Mesme & à M. le marquis de Juigné.

J'ai dit la vérité : si quelqu'un fait des choses contraires à ce que je viens d'exposer , fussent-elles mille fois prouvées , il fait des mensonges & des impostures ; & s'il refuse de les approfondir & de les éclaircir avec moi , tandis que je suis en vie , il n'aime ni la justice ni la vérité. Pour moi , je le déclare hautement & sans crainte : quiconque , même sans avoir lu mes écrits , examinera par ses propres



yeux mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchans, mes plaisirs, mes habitudes, & pourra me croire un mal-honnête homme, est lui-même un homme à étouffer.

J'achevai ainsi ma lecture, & tout le monde se tut. Mad. d'Egmont fut la seule qui me parut émue : elle tressaillit visiblement ; mais elle se remit bien vite, & garda le silence, ainsi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture & de ma déclaration.

*Fin des Confessions.*

---

*DÉCLARATION trouvée dans les papiers de l'auteur. ( \* )*

QUAND M. Rousseau traita de son ouvrage intitulé, *Emile ou de l'éducation*,

---

(\*) Cette déclaration, qui a été fournie à l'auteur, par le célèbre magistrat qui l'a signée, pour lui servir de pièce justificative, a paru trop importante pour ne pas l'insérer ici.

seux avec qui il conclut son marché, lui dirent que leur intention étoit de le faire imprimer en Hollande. Un libraire, devenu possesseur du manuscrit, demanda la permission de le faire imprimer en France, sans en avertir l'auteur. On lui nomma un censeur. Le censeur ayant examiné les premiers cahiers, donna une liste de quelques changemens qu'il croyoit nécessaires. Cette liste fut communiquée à M. Rousseau, à qui on avoit appris quelque temps auparavant, qu'on avoit commencé à imprimer son ouvrage à Paris.

Il déclara au magistrat chargé de la librairie, qu'il étoit inutile de faire des changemens aux premiers cahiers, parce que la lecture de la suite feroit connoître que l'ouvrage entier ne pourroit jamais être permis en France. Il ajouta qu'il ne vouloit rien faire en fraude des loix, & qu'il n'avoit fait son livre que pour être imprimé en Hollande, où il croyoit qu'il

pouvoit paroître, sans contrevenir à la loi du pays.

Ce fut d'après cette déclaration, faite par M. Rousseau lui-même, que le censeur eut ordre de discontinuer l'examen, & qu'on dit au libraire qu'il n'auroit jamais de permission. D'après ces faits qui sont très-certains & qui ne seront point défavoués, M. Rousseau peut assurer que si le livre intitulé, *Emile ou de l'éducation*, a été imprimé à Paris malgré les défenses, c'est sans son consentement, c'est à son insu, & même qu'il a fait ce qui dépendoit de lui pour l'empêcher.

Les faits contenus dans ce mémoire, sont exactement vrais; & puisque M. Rousseau desire que je le lui certifie, c'est une satisfaction que je ne peux lui refuser.

A Paris le 31 janvier 1766.

DE LAMOIGNON DE MALESHERBES.

---

# AVERTISSEMENT

## DE L'AUTEUR

Des notes qui accompagnent la déclaration de M. Rousseau.

LORSQU'ON annonça au public la suite des Confessions de J. J. Rousseau, je présentai que, s'il y parloit de l'injuste & odieuse imputation qu'il m'avoit faite, en 1765, d'un libelle intitulé, Sentimens des citoyens, ce seroit pour avouer ses torts, ou plutôt son crime; car c'en étoit un. Combien je me trompois! Après un infidèle exposé des faits, il finit, en disant, qu'il a été blâmé de m'avoir chargé d'une imputation grave, fautive, & sans preuve; mais en assurant aussi, qu'il reste intérieurement persuadé, convaincu, comme de sa propre existence, que je suis l'auteur du libelle.

Si M. Rousseau s'en fût tenu là, je me serois contenté d'opposer à sa prétendue in-

time persuasion , les deux déclarations suivantes. La première est de *M. du Peyrou* , dépositaire de quelques manuscrits de *M. Rousseau* ; elle se trouve dans une note qu'il a mise à la tête d'un *Mémoire* , dont je ne tarderai pas à parler. La voici.

“ Il est notoire à Geneve , que ce libelle  
 „ est de Voltaire , & de Voltaire irrité  
 „ jusqu'à la fureur , non sans raison , cette  
 „ fois , contre l'auteur des Lettres écrites  
 „ de la montagne , qui , vers la fin de cet  
 „ écrit , l'avoit attaqué vivement &  
 „ mal - à - propos. Le cachet & l'écriture  
 „ de la suscription , employés pour l'enve-  
 „ loppe sous laquelle ce libelle fut adressé  
 „ à Rousseau , enveloppe conservée parmi  
 „ ses papiers , portent jusqu'à l'évidence ,  
 „ la preuve que cet envoi venoit de Vol-  
 „ taire , & non de *M. Vernes*. Malheu-  
 „ reusement , ce n'est que depuis la mort  
 „ de Rousseau , que cette preuve a été  
 „ acquise par *M. du Peyrou* , dépositaire  
 „ de ses papiers , & rédacteur de cette  
 „ note. „

AVERTISSEMENT. 283

*La seconde déclaration est de M. Wagniere, actuellement à Ferney, qui étoit secrétaire de M. de Voltaire, dans le temps où parut la brochure dont M. Rousseau m'accusa publiquement d'être l'auteur; il a mis par écrit, ce qu'il m'avoit dit de bouche, il y a quelques années.*

“ Je, soussigné, déclare que feu M. de  
„ Voltaire, justement irrité des injures  
„ que lui avoit dites M. Rousseau dans  
„ ses Lettres de la montagne, & par  
„ d'autres outrages, s'en vengea par la  
„ petite brochure intitulée, Sentimens  
„ des citoyens.

“ Fait à Ferney-Voltaire, le 3 de  
„ janvier 1790.

Signé WAGNIERE, ancien secrétaire  
de feu M. de Voltaire. „

*L'original de cette déclaration est entre les mains de M. Boin, avocat & notaire à Geneve.*

*Ces deux déclarations eussent suffi, sans doute, pour démontrer (à ceux qui ne me connoissent pas) la fausseté de l'accusation*

que *M. Rousseau* m'avoit publiquement intentée.

*Mais*, dans ce même article de ses Confessions, *M. Rousseau* parle d'un Mémoire qu'il avoit laissé entre les mains de *M. du Peyrou*, dans lequel se trouvent les motifs de son intérieure persuasion. Curieux de connoître ces motifs, dont je ne pouvois pas imaginer un seul, j'eus l'honneur d'écrire à *M. du Peyrou*, pour le prier de me faire part de ce mémoire, que *M. Rousseau* appelle un sage & touchant mémoire, dans lequel il a montré, d'une manière pleine & sensible, la droiture & la générosité de son ame. *M. du Peyrou* eut la complaisance d'acquiescer à ma demande, & de me dire que ce mémoire seroit imprimé avec les notes que je trouverois à propos d'y joindre. Ce procédé ne m'étonna point, de la part d'un homme dont la probité & l'honnêteté sont si bien établies.

Quelle ne fut point ma surprise, en voyant que ce sage & touchant mémoire,

## AVERTISSEMENT. 285

qui devoit montrer, dans toute sa beauté, l'ame de M. Rousseau, étoit un vrai libelle, dans lequel mon honneur est attaqué de la manière la plus outrageante ! Dès lors, quelque répugnance que j'eusse à m'occuper d'un libelle, je me suis vu dans l'impossibilité de garder le silence. J'ai donc accompagné de notes ce sage & touchant mémoire ; elles suffiront pour en démontrer la méchanceté & l'extravagance.

---

NB. Les notes de Rousseau sont indiquées par un astérisque \* ; celles de M. Vernes, par un chiffre ; & celles de l'éditeur, par une lettre alphabétique.

---

## DÉCLARATION

D E

J. J. ROUSSEAU,

Relative à M. le pasteur Vernes,

Accompagnée des notes responsives fournies  
par ce dernier.

C'EST un des malheurs de ma vie, qu'a-



286 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
vec un si grand desir d'être oublié , (1)  
je sois contraint de parler de moi sans  
cesse. Je n'ai jamais attaqué personne ,  
(2) & je ne me suis défendu , que lorsqu'on m'y a forcé. Mais quand l'honneur  
oblige de parler , c'est un crime de se  
taire. Si M. le pasteur Vernes se fût contenté de défavouer l'ouvrage où je l'ai  
reconnu , j'aurois gardé le silence. Il veut  
de plus une déclaration de ma part , il  
faut la faire ; il m'accuse publiquement  
de l'avoir calomnié , (3) il faut me défendre ;  
il demande les raisons que j'ai eues  
de le nommer , il faut les dire : mon silence  
en pareil cas , me feroit reproché , &  
ce reproche ne seroit pas injuste. Les pré-  
ventions du public m'ont appris depuis

---

(1) La sincérité de ce *desir* trouvera  
plus d'un incrédule.

(2) L'odieuse imputation que vous  
osâtes me faire , n'étoit-elle donc pas  
une *attaque* , & une très-indécente *at-*  
*taque* ?

(3) Oui , indignement *calomnié*.

long-temps, à me mettre au-dessus de sa censure ; il ne m'importe plus qu'il pense bien ou mal de moi ; (4) mais il m'importera toujours de me conduire de telle sorte, que quand il en pensera mal, il ait tort. (5)

Je dois dire pourquoi, faisant réimprimer à Paris, un libelle imprimé à Genève, je l'ai attribué à M. Vernes ; je dois déclarer si je continue, après son déshonneur, à le croire auteur du libelle ; enfin je dois prendre sur la réparation qu'il desire, le parti qu'exigent la justice & la raison. (6) Mais on ne peut bien juger de tout cela qu'après l'exposé des faits qui s'y rapportent.

---

(4) Et à moi, il m'importe fort de mériter son estime & de l'obtenir ; le braver, ne fut jamais pour moi une ressource.

(5) Voyons donc si le public *eut tort de mal penser* de vous ; car il est certain qu'il en pensa très-mal, lorsque vous m'inculpâtes gravement, avec tant d'injustice & de témérité.

(6) Ce sont elles que je réclame.

## 288 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,

Au commencement de janvier, dix ou douze jours après la publication des *Lettres écrites de la montagne*, parut à Geneve une feuille intitulée, *Sentimens des citoyens*; on m'expédia par la poste un exemplaire de cette piece pour mes étrennes. (a) Après l'avoir lue, je l'envoyai de mon côté, à un libraire de Paris, comme une réponse aux *Lettres écrites de la montagne*, avec la lettre suivante.

---

(a) Il est notoire à Geneve, que ce libelle est de Voltaire, & de Voltaire irrité jusqu'à la fureur, non sans raison cette fois, contre l'auteur des *Lettres écrites de la montagne*, qui, vers la fin de cet écrit, l'avoit attaqué vivement & mal-à-propos. Le cachet & l'écriture de la suscription, employés pour l'enveloppe sous laquelle ce libelle fut adressé à Rousseau, enveloppe conservée parmi ses papiers, portent jusqu'à l'évidence, la preuve que cet envoi venoit de Voltaire, & non de M. Vernes. Malheureusement, ce n'est que depuis la mort de Rousseau, que cette preuve a été acquise par M. du Peyrou, dépositaire de ses papiers, & rédacteur de cette note.

“ Je

„ Je vous envoie , monsieur , une  
 „ piece imprimée & publiée à Geneve ,  
 „ & que je vous prie d'imprimer & pu-  
 „ blier à Paris , pour mettre le public en  
 „ état d'entendre les deux parties , en  
 „ attendant les autres réponses plus fou-  
 „ droyantes , qu'on prépare à Geneve  
 „ contre moi. Celle-ci est de M. Ver-  
 „ nes , ministre du S. évangile & pasteur  
 „ à Céligny : (7) je l'ai reconnu d'abord  
 „ à son style pastoral. (8) Si toutefois  
 „ je me trompe , il ne faut qu'attendre  
 „ pour s'en éclaircir ; car s'il en est l'au-  
 „ teur , il ne manquera pas de le recon-  
 „ noître hautement , selon le devoir d'un  
 „ homme d'honneur , & d'un bon chré-  
 „ tien ; s'il ne l'est pas , il la défavouera

---

(7) Formelle accusation d'une infamie ; & sur quoi fondée ? Je l'ai reconnu à son *style pastoral*. Et c'est cet homme qui vient de parler de *justice* & de *raison* , & qui osera en parler encore !

(8) Le *style pastoral* de M. de Voltaire ! On riroit , si l'indignation pouvoit ici le permettre.

290 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ;

„ de même , & le public saura bientôt à  
„ quoi s'en tenir. ( 9 )

„ Je vous connois trop , monsieur ,  
„ pour croire que vous voulussiez impri-  
„ mer une piece pareille , si elle vous  
„ venoit d'une autre main : mais puisque  
„ c'est moi qui vous en prie , vous ne  
„ devez vous en faire aucun scrupule.  
„ Je vous salue de tout mon cœur. „

A peine la piece étoit-elle imprimée à Paris , qu'il en fut expédié , sans que je sache par qui , des exemplaires à Geneve , avec ces trois mots : *Lisez , bonnes gens.* Cela donna occasion à M. Vernes de m'écrire plusieurs lettres qu'il a publiées avec mes réponses , & que je transcris ici de l'imprimé. ( 10 )

---

( 9 ) Qu'on y fasse attention ; c'est le public qui *saura à quoi s'en tenir* : car , pour M. Rousseau , il s'annonce comme décidé à ne pas-s'en tenir à mon désaveu ; & l'on verra bientôt l'atroce usage qu'il se propose d'en faire.

( 10 ) M. Rousseau avoit demandé un désaveu public ; je me hâtai de le donner.

*Première Lettre de M. le pasteur Vernes.*

Monfieur.

On a imprimé une lettre fignée *Rouffeau*, dans laquelle on me fomme, en quelque maniere, de dire publiquement, fi je fuis l'auteur d'une brochure intitulée, *Sentimens des citoyens*. Quoique je doute forte que cette lettre foit de vous, (11) monfieur, je fuis cependant tellement indigné du foupçon qu'il paroît qu'ont quelques perfonnes, relativement au libelle dont il y eft queftion, que j'ai cru devoir vous déclarer, que non feulement je n'ai aucune part à cette infame brochure, mais que j'ai par-tout témoigné l'horreur qu'elle ne peut que faire à tout honnête homme. (12) Quoique vous m'avez dit des injures, dans vos *Lettres écrites de la montagne*, parce que

---

(11) Je répugnois fort à le croire.

(12) Lecteur, que manquoit-il à ce défavou ?

292 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
je vous ai dit sans aigreur & sans fiel,  
que je ne pense pas comme vous sur le  
christianisme, je me garderai bien de  
m'avilir réellement par une vengeance  
aussi basse que celle dont des gens qui ne  
me connoissent pas sans doute, ont pu  
me croire capable. J'ai satisfait à ma con-  
science, en soutenant la cause de l'évan-  
gile, qui m'a paru attaqué dans quelques-  
uns de vos ouvrages; j'attendois une ré-  
ponse qui fût digne de vous, & je me  
suis contenté de dire en vous lisant, je  
*ne reconnois pas là M. Rousseau.* (13) Voi-  
là, monsieur, ce que j'ai cru devoir vous  
déclarer; & pour vous épargner dans la

---

(13) Je prie qu'on se souvienne que  
ces mots portent sur deux *notes* insérées  
dans les *Lettres de la montagne*. M. Rouf-  
seau m'y disoit quelques grossières inju-  
res, en réponse à mes *Lettres*, très-hon-  
nêtes, sur son *christianisme*. Devois-je,  
à une telle réponse, reconnoître celui qui  
avoit si bien dit à M. l'archevêque de  
Paris, que *des injures n'attaquoient que  
l'honneur de celui qui se les étoit permises?*

suite , de nouvelles lettres de ma part , s'il paroît quelque ouvrage anonyme , où il y ait de l'humeur , de la bile , de la méchanceté , je vous préviens que ce n'est pas là mon cachet. J'ai l'honneur d'être , &c. Geneve , le 2 février 1765.

*Réponse.*

J'ai reçu , monsieur , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois , & par laquelle vous désavouez la piece intitulée , *Sentimens des citoyens*, J'ai écrit à Paris pour qu'on y supprimât l'édition que j'y ai fait faire de cette piece. Si je puis contribuer en quelque autre maniere , à constater votre désaveu , ( 14 ) vous n'avez qu'à ordonner. Je vous salue , monsieur , très - humblement.

A Motiers , le 4 février 1765.

*Seconde Lettre de M. le pasteur Vernes.*

J'avoue , monsieur , que je ne reviens

---

( 14 ) Admirable effort de justice & de générosité !



294 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
point de ma surprise. Quoi ! vous êtes  
réellement l'auteur de la lettre qui pré-  
cède le libelle , & des notes qui l'accom-  
pagnent ! Quoi ! c'est vous , de qui j'ai été  
particulièrement connu , & qui m'assurâ-  
tes si souvent de toute votre estime , c'est  
vous qui non seulement m'avez soup-  
çonné capable de l'action la plus basse ,  
mais qui avez fait imprimer cet odieux  
suspçon ! ( 15 ) C'est vous qui n'avez  
point craint de me diffamer dans les pays  
étrangers , & s'il eût été possible , aux  
yeux de mes concitoyens , dont vous  
savez combien l'estime doit m'être pré-  
cieuse ! Et vous me dites après cela ,  
avec la froideur d'un homme qui auroit  
fait l'action la plus indifférente , *j'ai écrit  
à Paris pour qu'on y supprimât l'édition  
que j'ai fait faire de cette piece. Si je  
puis contribuer en quelque autre maniere  
à constater votre désaveu , vous n'avez*

---

( 15 ) Second désaveu , non moins fort  
que le premier.

qu'à ordonner. Vous parlez, sans doute, monsieur, d'une seconde édition, car la première est épuisée. Et par rapport au *désaveu*, ce n'est pas le mien qu'il s'agit de constater; je l'ai rendu *public*, comme vous m'y invitiez dans votre lettre au libraire de *Paris*; j'ai fait imprimer celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Mon devoir est rempli: (16) c'est à vous maintenant à voir quel est le vôtre; vous devriez regarder comme une injure, si je vous indiquois ce qu'en pareil cas, feroit un honnête homme. Je n'exige rien de vous, monsieur, si vous n'en exigez rien vous-même. (17) J'ai l'honneur d'être.

Geneve, le 8 février 1765.

*Réponse.*

De peur, monsieur, qu'une vaine attente ne vous tienne en suspens, je vous

(16) Que pouvois-je faire de plus?

(17) J'attendois un simple acte de justice; on va voir de quelle espèce étoit la justice de M. Rousseau.

296 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
préviens que je ne ferai point la déclaration que vous paroissez espérer ou desirer de moi. Je n'ai pas besoin de vous dire la raison qui m'en empêche ; personne au monde ne la fait mieux que vous. (18)

Comme nous ne devons plus rien avoir à nous dire, vous permettrez que notre correspondance finisse ici. Je vous salue, monsieur, très-humblement.

A Motiers, le 15 février 1765.

*Troisième Lettre de M. le pasteur Vernes.*

Monsieur.

Je terminerois volontiers, une correspondance qui n'est pas plus de mon goût que du vôtre, si vous ne m'aviez pas mis dans l'impossibilité de garder le silence. (19) Le tour que vous avez pris, pour

---

(18) Mon défaveu n'auroit donc été qu'un impudent mensonge, pour cacher une infamie ! Voilà, lecteur, l'affreuse justice de M. Rousseau.

(19) Pouvois-je me taire ? On voit, par la fin de ma première lettre, si je desirois de renouer une correspondance

ne pas donner une déclaration qui me paroïssoit un simple acte de la justice la plus étroite , & que par là je ne croyois pas devoir exiger de vous ; ce tour , dis-je , est sans doute susceptible d'un grand nombre d'explications : mais il en est une qui touche trop à mon honneur , pour que je ne doive pas vous demander de me déclarer positivement , si vous soupçonneriez encore que je suis l'auteur du libelle , malgré le désaveu formel que je vous en ai fait publiquement. Je n'ose me livrer à cette interprétation , qui vous feroit plus injurieuse qu'à moi ; (20) mais il suffit qu'elle soit possible , pour que je ne doute pas de votre empressement à

---

avec M. *Rousseau* , que j'avois déjà appris à mieux connoître.

(20) L'imputation étoit si odieuse , si atroce , que je la repoussois encore loin de la pensée de M. *Rousseau* , tant j'avois de peine à ébrécher , pour ainsi dire , la bonne opinion que , dans un temps , je m'étois formée de cet homme ; tant ses talens m'en imposoient encore !

298 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
me dire, si je dois l'éloigner absolument  
de votre pensée. C'est là tout ce que je  
vous demande, monsieur ; ce sera ensuite  
à vous à juger, s'il vous convient de  
laisser à la phrase dont vous vous êtes  
servi, une apparence de faux-fuyant, ou  
de me marquer nettement, dans quel  
sens elle doit être entendue. Ce qu'il y  
a de certain, c'est que je ne crains point  
de vous voir sortir du nuage où vous  
semblez vous cacher. J'ai l'honneur  
d'être, &c.

- Geneve, le 20 février 1765.

*Réponse.*

La phrase dont vous me demandez  
l'explication, monsieur, ne me paroît  
pas avoir deux sens. J'ai voulu dire, le  
plus clairement & le moins durement  
qu'il étoit possible, que, nonobstant un  
désaveu auquel je m'étois attendu, je ne  
pouvois attribuer qu'à vous seul l'écrit  
désavoué, ni par conséquent faire une  
déclaration qui, de ma part, feroit un

RELATIVE A M. VERNES. 299

mensonge. (21) Si celle-ci n'est pas claire, ce n'est assurément pas ma faute, & je serois fort embarrassé de m'expliquer plus positivement. Recevez, monsieur, je vous supplie, mes très-humbles salutations. J. J. R.

A Motiers, le 24 février 1765.

*Quatrieme Lettre de M. le pasteur Vernes.*

(22)

Monsieur.

La lumiere n'est assurément pas plus

---

(21) Pourquoi donc avoit-il demandé ce désaveu ? Ce ne pouvoit être ( & il en conviendra dans la suite ) que dans le noir dessein de m'en faire un nouveau crime. Et c'est là ce *J. J. Rousseau*, qui a osé se dire *le meilleur des hommes* ! .. Eh, grand Dieu ! que sont donc tous les autres ?

(22) Vivement indigné de cette dernière lettre, j'y fis d'abord cette courte réponse : " Vous êtes un homme atroce, que je livre à ses remords. ", Des amis, en convenant que *Rousseau* la méritoit, me conseillèrent d'en faire une autre ; je lui substituai celle qu'on va lire. A Genève, l'indignation publique fut aussi forte que la mienne.

300 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
claire que l'explication que vous me donnez. Si c'est par ménagement que vous aviez employé la phrase équivoque de votre précédente lettre , c'est par la même raison que j'avois écarté le sens dans lequel vous me déclarez qu'elle doit être prise. Il reste à présent d'autres ténèbres , que vous seul pouvez dissiper. Si , comme il paroît par votre dernière lettre , vous étiez fermement résolu de me croire l'auteur du libelle ; si vous entreteniez au-dedans de vous , cette persuasion avec une sorte de complaisance , pourquoi m'aviez-vous invité vous-même à *reconnoître hautement cette piece , ou à la désavouer* ? Pourquoi aviez-vous laissé croire qu'il étoit possible que vous fussiez dans l'erreur à cet égard ? Pourquoi aviez-vous dit , *si je me trompe , il ne faut qu'attendre pour s'en éclaircir* ? Pourquoi avez-vous ajouté que lorsque j'aurois parlé , *le public sauroit à quoi s'en tenir* ? Tout cela n'étoit-il qu'un jeu de votre part ? Ou bien , auriez-vous été capable de former l'o-  
dieux

RÉLATIVE A M. VERNES. 307

dieux projet d'ajouter une nouvelle injure à celle que vous n'aviez pas craint de me faire par une odieuse imputation ? C'est à regret , monsieur , que je me livre à une conjecture qui vous déshonorerait , si elle étoit fondée ; je ne me résoudrai jamais à penser mal de vous , que lorsque vous m'y forcerez vous-même. Ce n'est pas tout. Si mon désaveu n'a fait sur vous aucune impression , pourquoi donc avez-vous ordonné au libraire de Paris de supprimer votre édition du libelle ? Pourquoi , comme je l'ai su de bonne part , avez-vous écrit à un homme d'un rang distingué , qu'ayant été mieux instruit , vous ne m'attribuiez plus cette piece ? Je vous le demande , est-il possible de vous trouver en cela d'accord avec vous-même ? Si de nouvelles raisons , plus décisives que celles que vous avoit fournies mon prétendu *style pastoral* , qui est la seule que vous ayez alléguée , & dont le ridicule vous auroit frappé , sans son air de sarcasme , qui a pu vous séduire ; si , dis-



302 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
je, de nouvelles raisons ont arrêté ce  
premier mouvement de justice, que la  
droiture naturelle de votre cœur avoit  
fait naître, pourquoi ne m'exposez-vous  
pas ces raisons, avec cette franchise &  
cette candeur qu'annonce en vous cette  
belle devise, *vitam impendere vero*? Ce  
silence ne donnera-t-il point lieu de  
croire qu'il est des cas où vous aimez à  
mettre un bandeau sur vos yeux, où la  
découverte de la vérité coûteroit trop à  
certain sentiment, souvent plus fort que  
l'amour qu'on a pour elle? Voyez donc,  
monfieur, quel est le parti qu'il vous  
convient de prendre. Pour moi, loin de  
redouter l'exposition des motifs qui vous  
empêchent de vous rendre à mon défaveu,  
je fuis très-curieux de les apprendre, ne  
pouvant pas en imaginer un feul. Je vous  
demande de vous expliquer, à cet égard,  
avec toute la clarté poffible, & fans au-  
cun ménagement; (23) tant je fuis con-

---

(23) Sommation pofitive ! Ce n'étoit

vaincu que vous ne ferez par là, que confirmer le jugement de toutes les personnes dont je suis connu, qui dirent, en lisant ma première lettre, que j'aurois dû me taire sur une imputation qui tomboit d'elle-même, & ne pouvoit faire tort qu'à son auteur. Je reçois bien volontiers, monsieur, vos salutations, & je vous prie d'agréer les miennes.

Céligny, le 1 mars 1765.

A la fin du recueil de ces lettres, M. Vernes ajoute : *M. Rousseau n'a pas cru sans doute, qu'il lui convînt de répondre à cette dernière lettre ; il n'est pas difficile d'en imaginer la raison. Non, cela n'est point du tout difficile ; mais comment M. Vernes sentant si bien cette raison, n'en a-t-il pas prévu l'effet ? Comment a-t-il pu se flatter de lier, de suivre avec moi, une correspondance en règle, pour*

---

plus une rétractation que je demande à M. Rousseau ; c'étoit les raisons qu'il avoit de ne pas la faire.

304 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
discuter les preuves de ses outrages ,  
comme on discuteroit un point de littérature ? Pent-il croire que j'irai plaider devant lui , ma cause contre lui-même ; que j'irai le prendre ici pour juge dans son propre fait ? (24) Et dans quel fait ? Sur la modération qu'il voit régner dans ma conduite , présume-t-il que je puisse penser à lui de sang - froid , moi qui ne lis pas une de ses lettres , sans le plus cruel effort , moi qui ne puis sans frémir , entendre prononcer son nom ; (25) que je puisse tranquillement correspondre & commercer avec lui ? Non ; j'ai cru de-

---

( 24 ) Le public eût été juge , & non pas moi. N'étoit-ce pas à lui que M. Rousseau avoit fait son premier appel ? Ne l'avois-je pas fait aussi , en publiant d'abord mes lettres & ses réponses ? Il sentoît bien que ce tribunal ne lui feroit pas favorable.

( 25 ) Je le crois , M. Rousseau , je le crois. Il falloit étouffer le remords que mon nom ne pouvoit qu'exciter au fond de votre ame , après la criminelle imputation que vous m'aviez faite.

voir lui déclarer nettement mon sentiment, & le tirer de l'incertitude où il feignoit d'être. (26) Je n'en dois ni n'en veux faire avec lui davantage. Que la décence de mes expressions ne l'abuse plus. Dans le fond de mon cœur, je lui rends justice; (27) mais dans mes procédés, c'est à moi que je la rends. Comme mon amour-propre n'est point aveugle, (28) & que j'ai appris à m'attendre à tout de la part des hommes, leurs outrages ne m'ont point pris au dépourvu; ils m'ont trouvé assez préparé pour les

---

(26) M. *Rousseau* a très-bien compris que je devois avoir vu toute l'indignité de sa conduite à mon égard; elle étoit en effet de la plus grande évidence. Forte raison pour lui d'en déclarer les *motifs*, s'il n'en eût pas senti la foiblesse & la nullité.

(27) Très-sûrement, M. *Rousseau*!

(28) C'étoit un *amour-propre* privilégié, qui n'aveugloit & ne trompoit jamais M. *Rousseau*, comme toute sa conduite le démontre.

306 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
supporter avec dignité. L'adversité ne  
m'a ni abattu ni aigri : c'est une leçon  
dont j'avois besoin peut-être. J'en suis  
devenu plus doux , mais je n'en suis pas  
devenu plus foible. Mes épreuves sont  
faites , je suis à présent sûr de moi. Je  
ne veux plus de guerre avec personne ,  
& désormais je cesse de me défendre.  
Mais à quelque extrémité qu'on me ré-  
duise , il n'y aura jamais ni traité , ni  
commerce entre J. J. Rousseau & les  
méchans. ( 29 )

M. Vernes veut savoir les motifs qui  
m'empêchent de me rendre à son désa-  
veu : il m'exhorte à m'expliquer à cet  
égard , avec toute la clarté possible &  
sans aucun ménagement ; c'est une expli-  
cation que je lui dois , puisqu'il la deman-  
de , mais que je ne veux lui donner qu'en  
public. ( 30 )

---

( 29 ) Mais *J. J. Rousseau* se permettra ,  
dans ce *mémoire* , ou plutôt dans ce li-  
belle , des actes d'une *méchanceté* réfléchie.

( 30 ) Qui ne croiroit que je n'avois

Je commence par déclarer que je ne suis point exempt de blâme, pour lui avoir attribué publiquement le libelle : non que je croie avoir manqué à la vérité ni à la justice ; mais dans un premier mouvement, j'ai manqué à mes principes. (31) En cela j'ai eu tort. Si je pouvois réparer ce tort sans dire un mensonge, je le ferois de tout mon cœur. Avouer ma faute est tout ce que je puis faire ; (32) tant que la persuasion où je suis, subsiste, toute autre réparation ne dépend pas de moi. Reste à voir si cette persuasion est bien ou mal fondée, ou si on doit la présumer

---

demandé une explication que pour moi seul ? M. Rousseau a dit lui-même, que j'avois *publié mes lettres & ses réponses.*

(31) A quels principes a-t-il manqué, s'il a respecté, à mon égard, ceux de la *vérité & de la justice* ?

(32) Est-ce avouer une faute, que de dire qu'on n'a manqué ni à la *vérité*, ni à la *justice* ? N'est-ce pas dire qu'on n'est point coupable envers un homme qu'on a très-faussement accusé ?

308 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
de ma part de bonne ou de mauvaise  
foi. (33) Qu'on saisisse donc la question.  
Il ne s'agit pas de savoir précisément si  
M. Vernes est ou n'est pas l'auteur du  
libelle , mais si je dois croire ou ne pas  
croire qu'il l'est. Que ne puis-je si bien  
séparer ces deux questions , que la der-  
niere ne conclue rien pour l'autre ! Que  
ne puis-je établir les motifs de ma per-  
suasion sans entraîner celle des lecteurs !  
(34) Je le ferois avec joie. Je ne veux  
point prouver que Jacob Vernes est un  
infame ; mais je dois prouver que J. J.  
Rousseau n'est point un calomniateur.  
(35)

---

(33) Voyons donc les prodigieux tours  
de force qu'il va faire , pour sortir du  
bourbier où il se sent enfoncé.

(34) S'il est vrai que vous ayez quel-  
que sollicitude à cet égard , tranquillisez-  
vous , M. Rousseau ; j'ose vous répondre  
que vous n'entraînez la persuasion de  
personne.

(35) Le lecteur essaiera de compren-  
dre comment J. J. Rousseau n'est pas un

Pour exposer d'abord ce qu'il y a eu de personnel entre ce ministre & moi , il faut remonter à nos premières liaisons & suivre l'historique de nos démêlés.

En 1752 ou 53, M. Vernes passa à Paris, revenant, je crois, d'Angleterre ou de Hollande. Le *Devin du village* m'avoit mis en vogue, il desira me connoître; il employa pour cela mon ami M. de Gauffecourt; (36) & nous eûmes quelques liaisons qui finirent à son départ, mais qu'il eut soin de renouveler à Geneve, dans un voyage que j'y fis l'année suivante. (37) Car j'ai deux maxi-

---

calomniateur, si *Jacob Vernes* n'est pas un infame.

(36) Je n'employai personne. M. de Gauffecourt me proposa un dîné avec MM. Grimm, Rousseau, &c. Je l'acceptai avec plaisir.

(37) M. Rousseau, arrivant de Paris, me rencontra sur une des promenades de Geneve; il me reconnut, m'aborda, m'embrassa; je répondis, comme je le devois, à ces prévenances. Il venoit me voir; &



308 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
de ma part de bonne ou de mauvaise  
foi. (33) Qu'on faisisse donc la question.  
Il ne s'agit pas de savoir précisément si  
M. Vernes est ou n'est pas l'auteur du  
libelle , mais si je dois croire ou ne pas  
croire qu'il l'est. Que ne puis-je si bien  
séparer ces deux questions , que la der-  
niere ne conclue rien pour l'autre ! Que  
ne puis-je établir les motifs de ma per-  
suasion sans entraîner celle des lecteurs !  
(34) Je le ferois avec joie. Je ne veux  
point prouver que Jacob Vernes est un  
infame ; mais je dois prouver que J. J.  
Rousseau n'est point un calomniateur.  
(35)

---

(33) Voyons donc les prodigieux tours  
de force qu'il va faire , pour sortir du  
bourbier où il se sent enfoncé.

(34) S'il est vrai que vous ayez quel-  
que sollicitude à cet égard , tranquillisez-  
vous , M. *Rousseau* ; j'ose vous répondre  
que vous n'entraînez la persuasion de  
personne.

(35) Le lecteur essaiera de compen-  
dre comment J. J. *Rousseau* n'est pas un

Pour exposer d'abord ce qu'il y a eu de personnel entre ce ministre & moi , il faut remonter à nos premières liaisons & suivre l'historique de nos démêlés.

En 1752 ou 53, M. Vernes passa à Paris , revenant, je crois, d'Angleterre ou de Hollande. Le *Devin du village* m'avoit mis en vogue, il desira me connoître ; il employa pour cela mon ami M. de Gauffecourt ; (36) & nous eûmes quelques liaisons qui finirent à son départ, mais qu'il eut soin de renouveler à Geneve, dans un voyage que j'y fis l'année suivante. (37) Car j'ai deux maxi-

calomniateur, si *Jacob Vernes* n'est pas un infame.

(36) Je n'employai personne. M. de Gauffecourt me proposa un dîné avec MM. *Grimm*, *Rousseau*, &c. Je l'acceptai avec plaisir.

(37) M. *Rousseau*, arrivant de *Paris*, me rencontra sur une des promenades de *Geneve*; il me reconnut, m'aborda, m'embrassa; je répondis, comme je le devois, à ces prévenances. Il venoit me voir; &

310 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
mes inviolables dans la prospérité même : l'une , de ne jamais rechercher personne ; l'autre , de ne jamais courir après les gens qui s'en vont. Ainsi tous ceux qui m'ont quitté durant mes disgraces , sont partis comme ils étoient venus.

Tout Geneve fut témoin des avances de M. Vernes , de ses soins , de ses empressemens , de ses caresses ; il réussit. ( 38 ) C'est toujours là mon côté foible ; résister aux caresses n'est pas au pouvoir de mon cœur. Heureusement , on ne m'a pas gâté là - dessus. ( 39 )

---

lui donnois d'assez bons dînés ; j'allois chez lui ; il m'en donnoit d'assez mauvais , dont il me dédommageoit par de la musique & par la lecture de quelques-uns des manuscrits que depuis il a publiés. Voilà les *avances* dont il va dire que *tout Geneve fut témoin*.

( 38 ) Eh , tant pis , tant pis ! J'ignorois à quel homme je faisois des *caresses* ; si des attentions , des honnêtetés , sont des *caresses*.

( 39 ) Il est très - vrai , qu'en général on se lassoit vite de *caresser* M. Rousseau.

De retour à Paris, je continuai d'être en liaison avec M. Vernes; mais l'intimité diminua : elle étoit née de la seule habitude; l'éloignement la ralentit. (40) Je ne trouvai pas d'ailleurs dans son commerce, ces attentions qui marquent l'attachement, & qui produisent la confiance : il tira de l'Encyclopédie l'article *Economie politique*, & le fit imprimer à part sans me consulter. (41) Il répandit des lettres de M. le comte de Tressan, avec les réponses. Ces lettres, qui n'étoient point de

---

(40) Dans sa première lettre du 15 d'octobre 1754, il me disoit qu'*estime, amitié, reconnoissance, tout m'étoit dû*; & dans celles qui la suivirent jusqu'en 1761, il ne cessoit de m'appeller son *cher & bon concitoyen*; il m'assuroit qu'*il pensoit à moi tous les jours*, &c. Ces lettres sont imprimées. Vous me trompiez donc, M. Rousseau; ou maintenant vous cherchez à tromper le public. Choisissez.

(41) Un libraire de Genève me demanda si je lui conseillois de faire imprimer à part l'article *Economie politique* inséré dans l'*Encyclopédie*. Je lui dis qu'il seroit fort bien. **Premier forfait !**

310 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ;  
nature à être imprimées , l'ont été à mon  
insu ; & M. Vernes est le seul à qui je les  
aie confiées. (42) Mille bagatelles pareil-  
les se font sentir , sans valoir la peine d'être  
dites , & sans montrer une mauvaise  
volonté décidée , montrent une indiscre-  
tion que n'a point la véritable amitié. (43)

Cependant nous nous écrivions encore  
de temps en temps , jusqu'au commen-  
cement de mes désastres : alors je n'en-  
tendis plus parler de lui ni de beaucoup  
d'autres. (44) C'est à la coupelle de l'ad-

---

( 42 ) Saisissant l'occasion de faire con-  
noître un acte qui honoroit M. *Rousseau* ,  
je lus ces lettres à quelques personnes ;  
mais je ne les fis point *imprimer*. Second  
forfait ! L'un & l'autre , aux yeux de  
M. *Rousseau* , qui va dire que pour d'au-  
tres que lui , ce sont là *des bagatelles qui*  
*ne valent pas la peine d'être dites*.

( 43 ) Et la *véritable amitié* est-elle si  
ombrageuse ?

( 44 ) Le public ignore , pendant quel-  
que temps , le lieu de retraite de M. *Rous-*  
*seau* ; dès que je l'eus appris , je lui écri-  
vis la lettre la plus amicale. Je le priois

versité ;

versité, que la plupart des amitiés s'en vont en fumée. Il reste peu d'or, mais il est pur. Toutefois, quand M. Vernes me fut plus tranquille, il s'avisa de m'écrire une lettre fort pédantesque & fort sèche, (45) à laquelle je ne daignai pas répondre. Voilà la source de sa haine contre moi. (46)

---

instamment de venir demeurer chez moi, à *Céligny*, où j'étois alors. Je confesse que j'ajoutois, à la fin de la lettre, que j'aurois voulu, qu'au lieu d'attaquer le christianisme, il l'eût servi en le débarrassant du fatras théologique dont il a été surchargé. J'ignorois alors qu'on pût appliquer à M. *Rousseau* ce que depuis il a dit de *Calvin*, " que la moindre opposition qu'on osoit lui faire, étoit toujours une œuvre de satan, un crime digne du feu. „ *Lettres de la montagne*, pag. 9, la note.

(45) Ah, si elle eût été *pédantesque & sèche*, avec quel plaisir M. *Rousseau* l'eût citée, ou en tout, ou en partie!

(46) Ou plutôt, voilà la source de la haine de *J. J. Rousseau* contre *Jacob Vernes*. Sa rupture avec moi m'apprit à quoi

# 514 DÉCLARATION DE ROUSSEAU;

Cette cause paroît légère; elle ne l'étoit pourtant pas. Il sentit le dédain caché sous ce silence, son amour-propre en fut blessé vivement. (47) Il suffit de connoître M. Vernes, pour savoir à quel point il porte la suffisance, la haute opinion de lui-même & de ses talens. Je ne récusé sur ce point aucun de ses amis, s'il en a. (48) Si j'ai tort, qu'ils le disent, & je me rends. On ne m'a point vu, malignement satyrique, éplucher les vices, ni même les défauts de mes

---

ténoit son amitié, & combien elle étoit peu regrettable; mais de là il y a encore loin à la haine.

(47) Et quel n'est point l'amour-propre d'un homme qui croit qu'on ne peut qu'être *vivement blessé* de son silence? Non, M. Rousseau, je ne fus point *vivement blessé*; vous gardâtes le silence; je ne cherchai pas du tout à le faire cesser, parce que j'avois vu de quels fils légers votre amitié étoit tissue.

(48) Oui, j'en ai, & beaucoup; j'en appelle à eux, & sûrement avec plus de sincérité & de confiance que M. Rousseau



ennemis. (49) Je n'examine point leurs mœurs, leur religion, leurs principes. Je n'ufai de personnalités de ma vie, & je ne veux pas commencer : mais ici je dois dire ce qui fait à ma cause, je dois dire sur quoi j'ai porté mes jugemens.

Voilà comment la vanité, la vengeance enflammerent la sainte ardeur de M. Vernes, (50) prédicateur parce que c'est son métier de l'être, (51) mais qui jusques là n'avoit point été dévoré du zèle de l'orthodoxie. (\*) (52) Voilà le sentiment se-

(49) Il se réservoir de le faire, en quatre gros volumes, après sa mort.

(50) Il falloit que cette *sainte ardeur* fût prodigieusement inflammable; quelle foible étincelle que le silence de M. Roussseau ! Mais comment est-il arrivé que la *vanité* & la *vengeance* n'aient pas du tout transpiré dans les *lettres* que cette *sainte ardeur* me fit écrire ?

(51) Douce & bénigne insinuation du meilleur des hommes !

(\*) Il avoit fait imprimer le Catéchisme de M. Ostervald avec des altérations qui ont fait supprimer l'ouvrage, & pour lesquelles il a été censuré.

(52) Non, je n'ai jamais été dévoré



316 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
cret qui lui dicta les lettres sur mon christianisme. Son orgueil irrité lui mit à la main les armes de son métier : sans songer à la charité qui défend d'accabler celui qui souffre , à la justice qui , quand même j'aurois été coupable , devoit me trouver trop puni , à la bien-séance qui veut qu'on respecte l'amitié , même après qu'elle est éteinte , voilà le bien-disant , le galant , le plaisant M. Vernes transformé tout-à-coup en apôtre , & lançant ses foudres théologiques sur son ancien ami malheureux. (53) Est-il étonnant que

---

*du zele de l'orthodoxie ; je m'en tiens au pur évangile de Jésus - Christ. Mais qui ne croiroit que mes Lettres sur le christianisme de M. Rousseau , ne furent écrites que pour la défense de l'orthodoxie ? Il ne s'y trouve pas un mot qui y ait le moindre rapport. Quant au Catéchisme de M. Osterwald , auquel j'avois fait quelques changemens , il est vrai qu'on me fit l'honneur de le supprimer ; mais il est faux qu'on ait joint à cela une censure , dont , au reste , je n'aurois fait que rire.*

( 53 ) M. Rousseau croyoit sans doute que l'édition entière de mes *Lettres sur*

la haine & l'envie emploient si volontiers cet expédient ? Il est si commode & si doux d'édifier tout le monde , en écrasant pieusement son homme ! Ce grand mot , *notre sainte religion* , dans un livre est presque toujours une sentence de mort contre quelqu'un : c'est le manteau sacré dont se couvrent des passions viles & basses , qui n'osent se montrer nues. (54)

---

*son christianisme* étoit encore dans quelque réduit obscur d'une librairie. Il se trompoit ; on peut les lire , & l'on y verra que les loix de la *charité* , de la *justice* , de la *bienfaisance* , y sont scrupuleusement observées ; que l'*ancienne amitié* , quoiqu'*éteinte* , ne pouvoit s'en plaindre ; qu'elle y est respectée : mais est-ce aux dépens de la *vérité* ? Oh , non ! M. Rousseau lui-même a tant répété que les droits de la *vérité* vont avant tous les autres. Quant aux épithètes de *bien-disant* , &c. s'il s'en fût tenu à ces gentillesse , très-sûrement je n'aurois pas daigné lui répondre.

(54) Cela n'est que trop souvent arrivé ; mais le *sacré manteau de la religion* n'est pas le seul dont se couvrent des *passions viles & basses* ; vous le savez bien , M. Rousseau !

318 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
Toutes les fois que vous verrez un homme en attaquer un autre avec animosité, sur la religion, dites hardiment, l'agresseur est un frippon; vous ne vous tromperez de la vie. (55)

Que le pur zele de la foi n'ait point dicté les lettres de M. Jacob Vernes sur mon christianisme, cela se voit d'abord par le titre même, par la personnalité la plus révoltante, la moins charitable, par la fierté menaçante avec laquelle l'auteur monte sur son tribunal, pour juger, non mes livres, mais ma personne, pour prononcer publiquement en son nom, la sentence qui me retranche du corps des chrétiens, pour m'excommunier de son autorité privée. (56)

---

(55) Et lorsqu'on voit un homme, à qui l'on expose, *sans animosité*, & avec des ménagemens, ses dangereuses erreurs, ne répondre que par des injures, quel nom peut-on hardiment lui donner?

(56) *Lettres sur le christianisme de M. J. J. Rousseau.* Voilà assurément une personnalité bien révoltante! Qui n'eût

Cela se voit encore par l'épigraphe , où l'on m'accuse d'offrir au lecteur , dans un vase de paroles dorées , de l'aconit & des poisons. ( 57 )

Ce terrible début ( 58 ) n'est point démenti par l'ouvrage : on y attaque mes

---

cri que j'avois joint au mot *Rousseau* , l'impie , le blasphémateur , ou telle autre violente épithète ? Et cette *fiercé menaçante* , & ce *tribunal* , & cette *sentence* , & cette *excommunication* , où tout cela se trouve - t - il ? Sous la plume de *J. J. Rousseau* ; dans mes *lettres* , pas le moindre vestige , pas la moindre apparence.

( 57 ) Je n'ai point accusé M. *Rousseau* d'avoir offert des poisons ; j'ai dit avec *Jucenal* , qu'il faut se défier des coupes dorées , dans lesquelles souvent on en présente.

( 58 ) *Terrible* , en effet , épouvantable ! Quel foudroyant ouvrage il annonce ! Et cependant tout y est de la modération la plus grande. Quel est donc le but de M. *Rousseau* ? Lecteur , vous ne tarderez pas à le voir ; en attendant , souvenez-vous qu'il veut vous persuader que je suis l'auteur d'un libelle.

§20 DÉCLARATION DE ROUSSEAU, propositions par leurs conséquences les plus éloignées; ce qui seroit permis en raisonnant bien, pour montrer que ces propositions sont fausses ou dangereuses, mais non pas pour juger des sentimens de l'auteur, qui peut n'avoir pas vu ces conséquences. (59) M. Vernes ne se proposant pas d'examiner si j'ai raison ou tort, mais si je suis chrétien ou non, doit me juger exactement sur ce que j'ai dit, & non sur ce qui peut se déduire subtilement de ce que j'ai dit, (60) parce qu'il se peut que je n'aie pas eu cette subtilité;

---

(59) Loin d'avoir dit, ou insinué, que M. Rousseau eût vu ces conséquences, j'ai dit que le but qu'il paroissoit s'être proposé, étoit très-louable; que s'il eût vu le christianisme dans sa beauté primitive, il eût été son plus zélé défenseur; qu'on doit toujours estimer la droiture d'intention qu'il montre dans tous ses écrits. Pag. 5103, la note, & 104.

(60) Aussi n'ai-je exposé que ce qui se déduisoit, non pas subtilement, mais très-naturellement, très-clairement, de ce qu'il avoit dit,

il se peut que j'eusse rejeté le sentiment que j'ai avancé, si j'avois vu jusqu'où il pouvoit me conduire. Quand on veut prouver qu'un homme est coupable, il faut prouver qu'il n'a pu ne l'être pas, & ce n'est nullement un crime de n'avoir pas su voir aussi loin qu'un autre, dans une chaîne de raisonnemens. (61)

Non content de cette injustice, (62) M. Vernes va jusqu'à la calomnie, (63) en m'imputant les sentimens les plus punissables & les moins découlans des miens, comme quand il ose me faire dire que Jésus-Christ est un imposteur, ou du moins me faire mettre en doute ce blasphème : (64) doute qu'il étend, qu'il con-

(61) Aussi me suis-je bien gardé de lui en faire un crime.

(62) Ajoutez, *prétendue*.

(63) Voici qui est plus grave; écoutons.

(64) Non, M. Rousseau, non; je ne vous ai point fait dire que *Jésus-Christ* soit un imposteur; je ne vous ai point fait mettre en doute ce blasphème; j'ai montré

322 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
firme , & sur lequel on voit qu'il appuie  
avec plaisir , & cela par le raisonnement  
le plus sophistique & le plus faux qu'on  
puisse faire , puisqu'il établit à la fois , le  
pour & le contre : car s'il prouve que je  
ne suis pas chrétien parce que je n'ad-  
mets pas tout l'évangile , comment peut-  
il prouver ensuite par l'évangile , que ,  
selon moi , Jésus fut un imposteur ? Com-  
ment peut-il savoir si les passages qu'il  
cite dans cette vue , ne sont point de  
ceux dont je n'admets pas l'autorité ?  
Qui doute que Jésus ait fait tous les mi-  
racles qu'on lui attribue , peut douter  
qu'il ait tenu tous les discours qu'on lui  
fait tenir. Je n'entends pas justifier ici  
ces doutes. Je dis seulement que M. Ver-  
nes en fait usage avec injustice & mé-  
chanceté ; qu'il me fait rejeter l'autorité

---

les conséquences qui découloient natu-  
rellement de vos assertions sur Jésus-  
Christ ; mais , je le répète , je n'ai ni dit ,  
ni insinué que vous eussiez vu ces consé-  
quences. Quel est donc ici le *calomnieux*  
*peur* ?



de l'évangile , pour me traiter d'apostat ,  
& qu'il me la fait admettre , pour me  
traiter de blasphémateur. (65)

Quand il auroit raison dans tous les  
points de sa critique , ses jugemens con-  
tre moi n'en feroient pas moins témérai-  
res , puisqu'il m'impute des discours qu'il  
n'a vu nulle part être les miens : car enfin  
où a-t-il pris que la profession de foi du  
vicaire étoit celle de J. J. Rousseau ? (66)

---

(65) Au lieu de sortir de la question ,  
il falloit exposer mon raisonnement ; &  
prouver qu'il étoit *sophistique & faux*.  
M. Rousseau a trouvé beaucoup plus fa-  
cile de placer ici , je ne fais quel entor-  
tillage de mots , à la faveur duquel il  
m'accuse hardiment , de l'avoir traité  
d'apostat & de blasphémateur. Il achemine  
ainsi , tout doucement , le lecteur à me  
croire coupable d'un libelle.

(66) Misérable subterfuge ! Où j'ai  
pris que la profession de foi du Vicaire  
étoit celle de J. J. Rousseau ? Dans les  
paroles mêmes de J. J. Rousseau. N'a-t-  
il pas reproché à M. l'archevêque de Pa-  
ris , d'avoir donné un mandement au  
sujet de l'*Emile* , tandis qu'il n'en avoit



### 324 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,

Il n'a sûrement rien trouvé de cela dans mon livre; au contraire, il y a trouvé positivement que je la donnois pour être d'un autre. Voilà mes expressions. Je transcris un ouvrage, & je dis que je le transcris. Dans un passage, on voit que c'est un de mes concitoyens qui me l'adresse, ou moi qui l'adresse à un de mes concitoyens. Dans un autre passage, on lit : *un caractère timide suppléoit à la gêne, & prolongeoit pour lui, cette époque dans laquelle vous maintenez votre élève avec tant de soin.* Cela décide le doute, & il devient clair par là, que la profession de foi n'est point un écrit que j'adresse, mais un écrit qui m'est adressé. En reprenant

---

point donné contre le *Discours sur l'inégalité*, la *Lettre à M. d'Alembert*, l'*Héloïse*, où, ajoute-t-il, on voit la profession de foi de l'auteur, exprimée avec moins de réserve que celle du Vicaire Savoyard? *Lettre à M. de Beaumont*, édition de Geneve, pag. 19. Et J. J. Rousseau parle sans cesse de sa bonne foi ! Et J. J. Rousseau avoit pris & gardé cette belle devise : *Vitam impendere vero !*

la parole, je dis que je ne donne point cet écrit pour regle des sentimens qu'on doit suivre en matiere de religion. M'imputer à moi tous ces sentimens, est donc une témérité très-injuste & très-peu chrétienne. Si cette piece est repréhensible, on peut me poursuivre pour l'avoir publiée, mais non pas pour en être l'auteur, à moins qu'on ne le prouve. Or M. Vernes l'affirme, sans le prouver. Il m'a reconnu sans doute à mon style ; (67) de quoi donc se plaint-il aujourd'hui ? Je le juge suivant sa regle ; & comme on verra tout à l'heure, j'ai plus de preuves qu'il est l'auteur du libelle fait contre moi, qu'il n'en a que je suis l'auteur d'une profession de foi qu'il trouve si criminelle. (68)

---

(67) Non, M. Rousseau ; je me suis souvenu de votre reproche à M. l'archevêque de Paris, & je n'ai pas imaginé que vous m'en fissiez un de vous avoir cru sur votre parole.

(68) J'ai prouvé que cette profession

### 326 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,

M. Vernes enchérit par-tout, sur le sens naturel des mots, pour me rendre plus coupable. Par la forme de l'ouvrage, le style de la profession de foi devoit être familier & même négligé; c'étoit pécher autant contre le goût que contre la charité, de presser l'exakte propriété des termes. Après avoir loué avec la plus grande énergie, la beauté, la sublimité de l'évangile, le vicaire ajoute, que cependant ce même évangile est plein de choses incroyables. M. Vernes part de là, pour prendre au pied de la lettre ce terme *plein*. (69) Il l'écrit en italique, il le répète avec l'emphase du scandale: comme s'il vouloit dire que l'évangile est tellement *plein* de ces choses incroyables, qu'il n'y ait

---

de foi étoit absurde, mais je n'ai point dit que l'absurdité fût un *crime*.

(69) Hélas! oui, j'ai cru que le mot *plein* vouloit dire *plein*, c'est-à-dire, *abondant en choses incroyables*; car j'ai cité, moi-même, les choses belles & croyables que M. Rousseau trouve dans l'évangile.

place pour nulle autre chose. Supposons qu'entrant dans un salon poudreux, vous disiez qu'il est beau, mais plein de poussière, s'il n'en est plein jusqu'au plafond, M. Vernes vous accusera de mensonge. C'est ainsi du moins qu'il raisonne avec moi. (70)

Les conséquences qu'il tire de ce que j'ai dit, & les fausses interprétations qu'il en donne, ne lui suffisent pas encore; il me fait penser même au gré de sa haine. Si je fais une déclaration qui me soit contraire, il la prend au pied de la lettre, & la pousse aussi loin qu'elle peut aller: (71)

---

(70) Plaissante justification! M. Rousseau n'a pas entendu que l'évangile fût *plein*, comme un œuf, de choses incroyables; mais comme on diroit d'un *beau* salon, qu'il est *plein de poussière*. Et puis, qu'on ose affirmer que son christianisme n'est pas d'un excellent aloi!

(71) Preuve en soit le mot *plein*, comme on vient de le voir. Quant à l'accusation qui va suivre celle-ci, M. Rousseau n'en fournit pas la preuve; elle étoit sans doute de la force de celle que le mot *plein* lui avoit fournie.

328 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ;  
si j'en fais une qui me soit favorable , il la  
dément par les sentimens secrets qu'il me  
suppose , & dont il n'a d'autre preuve que  
le desir secret de me les trouver. Il cher-  
che par - tout à me noircir avec adresse ,  
par des maximes générales , dont il ne me  
fait pas ouvertement l'application , mais  
qu'il place de maniere à forcer le lecteur  
de la faire. *Dans quels écarts , dit-il , ne  
jettent point l'imagination mise en jeu par  
l'esprit de système , la singularité , le dé-  
dain de penser comme le grand nombre , ou  
quelque autre passion qui fermente en secret  
dans le cœur ! ( 72 )* Voilà l'imagination  
du lecteur à son tour mise en jeu par ces  
paroles , & cherchant quelle est cette  
passion qui fermente en secret dans mon

---

( 72 ) Dans ce passage , je voulois qu'on  
attribuât ce que j'allois reprendre dans  
les écrits de M. Rousseau , aux écarts de  
son imagination , mise en jeu par diffé-  
rentes causes secrettes , dont il ne se dou-  
toit pas. C'est ce qu'il appelle *le noircir  
avec adresse*. N'étoit-ce pas plutôt le blan-  
chir avec bonté ?

(  
toute  
bien  
qu'on  
seau  
Lecte

cœur. M. Vernes dit ailleurs : *Ce mot de M. Rousseau ne peut s'appliquer qu'à trop de gens. On fait comme les autres, sauf à rire en secret de ce qu'on feint de respecter en public.* (73) A qui M. Vernes veut-il appliquer ici ces remarques ? A personne, dira-t-il ; je parle en général. Pourquoi M. Rousseau s'en feroit-il l'application, s'il ne sentoît qu'elle est juste ? Voici donc là-dessus ma position. Si je laisse passer ces maximes sans y répondre, le lecteur dira : l'auteur n'a pas lâché ces propos pour rien ; sans doute il en fait plus qu'il n'en veut dire, & Rousseau a ses raisons pour feindre de ne l'avoir pas entendu ; & si je prends le parti de répondre, il dira : pourquoi Rousseau releveroit-il des maximes générales, s'il n'en sentoît l'application ? Soit donc que

---

(73) Il falloit donc que j'écartasse toute *maxime générale*, quelque juste & bien placée qu'elle pût être, de crainte qu'on n'en fît l'application à M. Rousseau, ou qu'il ne se la fît lui-même. Lecteur, me l'eussiez-vous conseillé ?

330 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,

je parle, ou que je me taife, la maxime fait son effet, sans que celui qui l'établit se compromette. On conviendra que le tour n'est pas mal - adroit. (74)

C'étoit peu de m'inculper par le mal qu'on cherchoit dans mon livre, ou qu'on imputoit à l'auteur; il restoit à m'inculper par le bien même: de cette maniere on étoit plus en fond. Ecoutez M. Vernes, ou l'honnête ami qu'il se donne, & qui n'est pas moins charitable que lui.

*Remarquez à cette occasion, me dit M....., que si l'auteur d'Emile se fût montré ennemi ouvert de la religion chrétienne, s'il n'eût rien dit qui parût lui être favorable, il auroit été moins à redouter; son ouvrage auroit porté avec lui-même sa réfutation, parce que dans le fond, il ne renferme que des objections souvent répétées, & aussi souvent détruites. Mais je ne connois rien de plus dangereux qu'un*

---

(74) Je laisse à M. Rousseau tout l'honneur de ce tour d'adresse; il est entier de sa façon, & il s'y entend.



mélange d'un peu de bien avec beaucoup de mal ; l'un passe à la faveur de l'autre. Le poison agit plus sourdement , mais ses effets n'en sont pas moins funestes. Un ennemi n'est jamais plus à craindre , que dans les momens où on le croit ami : ses coups n'en sont que plus assurés , la plaie n'en est que plus profonde. Ainsi tout ce qu'on est forcé de trouver bien dans mon livre , & ce n'est sûrement pas la moindre partie , n'est là que pour rendre le mal plus dangereux ; (75) l'auteur punissable par ce qui est mauvais , l'est plus encore par ce qui est bon. Si quelqu'un voit un moyen d'échapper à des accusations pareilles , il m'obligera de me l'indiquer. (76)

---

(75) Je ne dis point , dans le passage cité , que M. Rousseau eût fait un mélange du bien & du mal , dans le but de rendre le mal plus dangereux ; mais je dis que c'est là le fâcheux effet qui pouvoit résulter de ce mélange , & j'ajouterai , qui en est que trop résulté.

(76) Très-volontiers , M. Rousseau !



### 332 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,

Joignez à cela , l'air joyeux & content qui regne dans tout l'ouvrage , le ton railleur & folâtre , avec lequel M. le pasteur Vernes dépouille son ancien ami d'un christianisme qui faisoit toute sa consolation , (77) ce Chinois sur-tout si goguenard , si loustick , (78) qui le représente,

Vous n'aviez qu'à ne pas me faire dire ce que je n'ai ni dit , ni insinué.

( 77 ) Comment donc ! J'ai dépouillé mon ancien ami de son christianisme ; & il ne régnoit , dans tout mon ouvrage , qu'un air joyeux & content , qu'un ton railleur & folâtre ? A quoi tenoit donc , M. Rousseau , votre christianisme ? Vous étiez bien facile à dévaliser ! Et puis , comment présumer qu'un évangile plein de choses incroyables ( comme on dit d'un beau salon , qu'il est plein de poussière ) pût faire la consolation de M. Rousseau , & de qui que ce fût au monde ?

( 78 ) Pourquoi ce Chinois est-il si goguenard , si loustick ? Parce qu'en lui exposant le christianisme de M. Rousseau , il étoit impossible de ne pas le faire rire. Un magistrat de Geneve me disoit un jour à ce sujet : “ Pourquoi Rousseau ne si-  
 „ croiroit-il pas chrétien ; M. le profes-  
 „ seur de L... se croyoit bien une lan-  
 „ terne ? „

& qu'il nous assure être un homme d'esprit & de sens ; vous connoîtrez à tous ces signes , si la oruelle fonction qu'il s'impose , lui est pénible , si c'est un devoir qui lui coûte , & que son cœur remplisse à regret. (79)

Il ne s'ensuit point de tout ceci , que M. Vernes ait raison ni tort dans cette querelle ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'ensuit seulement , mais avec évidence , que le zele de la foi n'est que son prétexte ; que son vrai motif est de me nuire , de satisfaire son animosité contre moi. J'ai montré la source de cette animosité : il faut à présent en montrer les suites. (80).

M. Vernes s'attendoit à une réponse

---

(79) Quoi qu'en dise M. *Roussseau* , la fonction que je m'imposois , m'étoit fort pénible ; l'ancienne amitié combattoit le devoir ; & le devoir ne l'emporta que lorsque je fus assuré qu'il ne seroit rempli par aucun de mes collegues.

(80) Nous allons donc voir un vrai prodige , des effets sans cause.

334 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
expresse , dans laquelle j'entraffe en lice  
avec lui : il la desiroit , & il disoit avec  
satisfaction , qu'il en tireroit occasion  
d'amplifier les gentilleffes de son Chi-  
nois. (81) Ce Chinois , plus badin qu'un  
François , étoit l'enfant chéri du christia-  
nisme de monsieur le pasteur ; (82) il se  
vantoit de l'avoir nourri de ma substan-  
ce , (83) & c'étoit le vampire qu'il desti-  
noit à fucer le reste de mon sang.

Je ne répondis point à M. Vernes ;

---

(81) Jamais je ne tins ce propos ba-  
vard ; c'est encore une des gentilleffes de  
M. Rousseau , par lesquelles il supplée aux  
preuves qu'il a promises.

(82) Je soupçonnois , M. Rousseau ,  
que ce *badin Chinois* n'étoit rien moins  
que *chéri* de vous ; ce n'étoit cependant  
pas sa faute , si la seule exposition de  
votre *christianisme* avoit provoqué son  
rire , & l'avoit rendu plus *badin* qu'un  
François.

(83) Je ne me vanterois de rien ; mais  
ce qui est vrai , c'est qu'on avoit voulu  
nourrir ce *badin Chinois* de la substance  
chrétienne de M. Rousseau , & qu'il n'a-  
voit pu la digérer.

mais j'eus occasion dans mon dernier ouvrage , de parler deux fois du sien. Je ne déguisai ni le peu de cas que j'en faisois , ( 84 ) ni mon mépris pour les motifs qui l'avoient dicté. Du reste , constamment attaché à mes principes , je me renfermai dans ce qui tenoit à l'ouvrage , je ne me permis nulle personnalité qui lui fût étrangere , & je pouffai la circonspection jusqu'à ne pas nommer l'auteur qui m'avoit si souvent nommé avec si peu de ménagement. ( 85 )

---

( 84 ) Quoique cet ouvrage eût suffi pour le dépouiller d'un christianisme qui faisoit toute sa consolation , & qu'il n'ignorât pas qu'il avoit été honoré des suffrages du public , qui l'eût bien mieux accueilli encore , si , comme l'insinue M. Rousseau , dans ses *Confessions* , j'eusse été aidé dans mon travail , par M. Charles Bonnet , ce concitoyen si justement célébré par les plus grands talens , & par des vertus qui en rehaussent l'éclat. Voilà un homme dont *Geneve* peut vraiment s'honorer !

( 85 ) Généreuse circonspection ! M.

### 336 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,

Il étoit facile à reconnoître ; il se reconnut. Qu'on juge de sa fureur par sa vanité. Blessé dans ses talens littéraires, dans son mérite d'auteur, dont il fait un si grand cas, (86) il poussa les plus hauts cris, & ces cris furent moins de douleur que de rage. Ses premiers transports ont passé toute mesure ; il faut en avoir été témoin soi-même, pour comprendre à quel point un homme de son état peut s'oublier dans la colere ; ce qu'il disoit, ce qu'il écrivoit, ne se répète, ni ne s'i-

---

*Rousseau va dire que j'étois facile à reconnoître.*

(86) A la bonne heure ! Que M. Rousseau fasse de moi un très-plat auteur ; qu'il me prête un amour-propre si extravagant, une vanité si ridicule, qu'elle feroit jusqu'à me faire dire, avec lui, que *s'il y avoit un peuple sage sur la terre, il me dresseroit des autels ; qu'il m'écrasât, comme écrivain, de l'énorme poids de son mépris ; mais qu'il ne me traîne pas dans la boue d'une infamie cachée par un impudent meplonge !*

*imaginez*

*Ton*

imagine. (87) L'énergie de ses outrages n'est à la portée d'aucun homme de sang-froid ; & ce qui rendit ses transports encore plus remarquables , fut qu'il étoit le seul qui s'y livrât. (88). A la premiere

---

(87) Pardonnez - moi , M. *Roussseau* ; *imagine* est le vrai mot ; car tout cela est sorti de votre *imagination* , enflammée par ce *badin Chinois* , qui vous avoit tant plu , parce que votre *christianisme* l'avoit tant fait rire.

(88) Lecteur ! voici le tour de jarnac de J. J. *Roussseau* , le plus perfide & le plus lâche. J'ai dit , ci-dessus , que lorsqu'il eut transformé mon désaveu en un mensonge pour cacher une infamie , je témoignai l'indignation dont cette odieuse accusation m'avoit pénétré ; indignation qui fut aussi celle du public. Que fait *Roussseau* ? D'abord , il change , ou il fait changer par des anonymes , mes plaintes d'indignation , en *des cris de rage & de fureur* ; il me fait déraisonner au point de dire , sur son *style* , la plus imbécille absurdité , qui lui donne lieu de placer un bon mot , dont je ne doute pas qu'il ne fût fort applaudi. Que fait-il ensuite ? Il transporte mes plaintes d'indignation changées en *cris de rage* ) qui n'eurent

338 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
apparition du livre, tout le monde gar-  
doit le silence. Le conseil n'avoit point  
encore délibéré sur ce qu'il y avoit à  
faire, tous ses cliens se taisoient à son  
imitation. La bourgeoisie elle-même, qui  
ne vouloit pas se commettre, attendoit  
pour avouer ou défavouer l'ouvrage,  
qu'elle eût vu comment le prendroient

---

lieu qu'au sujet de l'accusation d'un men-  
songe pour cacher une infamie; il les  
transporte, dis-je, à la lecture des deux  
*notes* inférées dans les *Lettres de la mon-  
tagne*; & pourquoi? Parce que, touchant  
au moment où il alloit m'attribuer la  
brochure intitulée: *Sentimens des ci-  
toyens*, il lui convenoit de faire de moi  
un *forcené*, afin que le public fût plus  
coulant avec lui, quand il feroit de moi  
un *libelliste*. Quelle artificieuse contex-  
ture de moyens vils & abjects! Et, dans  
ses *Confessions*, cet homme appelle la dé-  
claration où se trouve cette méchanceté  
combinée, un *sage & touchant mémoire*  
où se peint la droiture & la générosité de  
son ame! Déjà alors son cerveau étoit-  
dérangé? Je voudrois le croire, pour son  
honneur. Qui ne gémiroit de voir les plus  
beaux talens flétris par de telles bassesses



les magistrats. Il n'y avoit pas d'exemple à Geneve , que personne eût osé dire ainsi la vérité sans détour. Un des partis étoit confondu , l'autre effrayé ; tous attendoient dans le plus profond silence , que quelqu'un l'osât rompre le premier. C'étoit au milieu de cette inquiète tranquillité , que le seul M. Vernes élevant sa voix & ses cris , s'efforçoit d'entraîner par son exemple , le public qu'il ne faisoit qu'étonner. Comme il crioit seul , tout le monde l'entendit ; & ce que je dis est si notoire , qu'il n'y a personne à Geneve , qui ne puisse le confirmer. Toutes les lettres qui m'en vinrent dans ce temps là , sont pleines de ces expressions : *Vernes est hors de lui. Vernes dit des choses incroyables. Vernes ne se possède pas. La fureur de Vernes est au-delà de toute idée.* Le dernier qui m'en parla , m'écrivit : *Vernes dans ses fureurs , est si maladroit qu'il n'épargne pas même votre style.* Il disoit hier que vous écriviez comme un charnier. Cela peut être , lui dit quelqu'un ;



340 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
*mais avouez qu'il fouette diablement fort.*

Sur la fin de l'année, c'est-à-dire, dix ou douze jours après la publication du livre, (89) tandis que le silence public & les cris forcenés de M. Vernes duroient encore, je reçus par la poste, la brochure intitulée, *Sentimens des citoyens*. En y jetant les yeux, je reconnus à l'instant mon homme, aux choses imprimées qu'il débitoit seul de vive voix. (90) De plus,

---

(89) Vous voyez, lecteur, que la brochure intitulée, *Sentimens des citoyens*, ayant paru dix ou douze jours après le livre où étoient les deux notes, il avoit convenu à M. Rousseau de me faire jeter des cris forcenés, au sujet de ces deux notes, & de les faire durer jusqu'au moment où il avoit reçu la brochure; tandis que mes plaintes d'indignation n'eurent lieu que cinq ou six semaines après les deux notes, quand M. Rousseau eut eu l'audace de doubler son accusation calomnieuse.

(90) Ce n'est plus à mon style pastoral que M. Rousseau m'a reconnu; c'est aux choses dites de vive voix, qui, en sortant de ma bouche, avoient été mises sous le

je vis un furieux que la rage faisoit extravaguer ; & quoique j'aie à Geneve des ennemis non moins ardens , je n'en ai point de si mal - adroits. N'ayant eu des démêlés personnels avec aucun d'eux , je n'ai point irrité leur amour-propre. (91) Leur haine est de sang-froid , & n'en est que plus terrible ; elle porte avec poids & mesure, des coups moins pesans en apparence , mais qui blessent plus profondément.

Les premiers mouvemens peignent les caracteres de ceux qui s'y livrent. Celui de l'auteur du libelle fut de l'écrire & de

---

presse. Il lui avoit donc convenu de me faire *parler* , de me faire *crier en enragé* , avant que de me montrer souillé d'un libelle.

(91) Et vos sarcasmes amers contre M. de *Voltaire* , dix ou douze jours avant la publication de la *brochure*, ne devoient-ils pas vous faire porter vos regards sur ce terrible ennemi , dont vous aviez irrité l'*amour-propre* , & dont vous connoissiez l'excessive sensibilité aux injures, & la promptitude à en tirer vengeance ?

342 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
le publier à Geneve ; le mien fut de le  
publier aussi à Paris , & d'en nommer  
l'auteur pour toute vengeance. J'eus  
tort ; (92) mais qu'un autre homme d'un  
esprit ardent se mette à ma place , qu'il  
lise le libelle , qu'il s'en suppose l'objet ,  
qu'il sente ce qu'il auroit fait dans le pre-  
mier saisissement , & puis qu'il me juge.

Cependant , malgré la plus intime per-  
suasion de ma part , & même en nom-  
mant M. Vernes , non seulement je m'abstins  
de laisser croire que j'eusse d'autres  
preuves que celles que j'avois en effet ,  
mais je m'abstins de donner en public ,  
à ces mêmes preuves , autant de force  
qu'elles en avoient pour moi. (93) Je dis

---

(92) Et comment le réparera-t-il ce  
tort ? Par une imputation non moins  
atroce que la première. Lisons.

(93) Quoi ! vous préférâtes l'inévitable  
inculpation d'une scandaleuse témé-  
rité , en ne parlant que de mon *style pasto-  
ral* , à l'exposition prompte , franche &  
nette de vos autres preuves ? Ah , si elles  
n'eussent pas été tout aussi absurdes que

que je reconnoissois l'auteur à son style; mais je n'ajoutai point de quel style j'entendois parler, ni quelle comparaison m'avoit rendu cette uniformité si frappante. Il est vrai qu'aucun Genevois ne put s'y tromper à Paris, puisque M. Vernes y répandoit par ses correspondans, & entr'autres par M. Durade, (94) précisément les mêmes choses que j'avois (b)

---

celles-là, qui croira que vous n'en eussiez pas fait usage, à l'instant même? Dites qu'il vous falloit du temps pour les fabriquer telles que vous les présentez dans ce libelle.

(94) Quel est ce M. Durade, avec qui M. Rousseau me met en correspondance? Je l'ignore absolument. Je n'écrivis à Paris, au sujet de l'imputation que m'avoit faite M. Rousseau, qu'à M. Ballexerd, à qui je témoignai l'indignation dont cette odieuse imputation m'avoit pénétré. Je défie qu'on produise une seule lettre de moi, à qui que ce puisse être, dans laquelle j'aie dit quelque chose qui approche de ce que M. Rousseau me fait dire.

(b) C'est le texte du manuscrit; mais

344 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
dites dans le libelle , & où j'avois reconnu son style pastoral.

Je fis plus ; je déclarai que , soit qu'il reconnût ou défavouât la piece , on devoit s'en tenir à sa déclaration : non que quant à moi , j'eusse le moindre doute ; mais prévoyant ce qu'il feroit , j'étois content de le convaincre entre son cœur & moi , par son désaveu , qu'il avoit fait deux fois un acte vil. (95) Du reste , j'étois très-résolu de le laisser en paix , & de ne point ôter au public l'impression qu'un désaveu non démenti devoit naturellement y faire.

La chose arriva comme je l'avois pré-

---

sans doute il faudroit lire , *qui étoient dites.*

(95) O Rousseau ! tu savourois donc , d'avance , l'inferral plaisir de te peindre ton ancien ami souillé de deux actes vils !... Et tu diras , dans tes *Confessions* , que tu as montré , dans le présent *mémoire* , la droiture & la générosité de ton *ame* ! Qu'est-ce donc qui en eût montré la pourriture & le venin ?

vue. M. Vernes m'écrivit une lettre, où défavouant hautement le libelle, il le traitoit sans détour, de brochure infame qui devoit être en horreur aux honnêtes gens. J'avoue qu'une déclaration si nette ébranla ma persuasion. J'eus peine à concevoir qu'un homme, à quelque point qu'il se fût dépravé, pût en venir jusqu'à s'accuser ainsi sans détour, d'infamie, jusqu'à se déclarer à lui-même qu'il devoit faire horreur aux honnêtes gens. J'aurois non seulement publié le désaveu de M. Vernes ; mais j'y aurois même ajouté le mien sur cette seule lettre, si je n'y eusse en même temps trouvé un mensonge, dont l'audace effaçoit l'effet de sa déclaration. Ce fut d'affirmer qu'il s'étoit contenté de dire au sujet de mon livre : *je ne reconnois pas là M. Rousseau.* ( 96 ) Il s'étoit si peu contenté de

---

( 96 ) Ici , M. Rousseau me fait dire de son livre ( qui ne m'avoit point déplu ; tant s'en faut ; ) ce que je n'avois dit

346 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
parler de cette manière , & tout le monde  
le savoit si bien , que , révolté de cette im-  
pudence , (97) & ne sachant où elle pou-  
voit se borner dans un homme qui en  
étoit capable , je restai en suspens sur  
cette lettre ; & il en résulta toujours dans  
mon esprit , que M. Vernes étoit un hom-  
me que je ne pouvois estimer. (98).

Cependant , comme son désaveu me

---

qu'au sujet des deux *notes* qui y étoient  
insérées , dans lesquelles il répondoit , par  
des injures , à mes *Lettres sur son christia-  
nisme*. Cette réponse modérée ne lui con-  
venoit pas ; il lui falloit des *cris de rage* ,  
qui eussent duré jusqu'à l'apparition du  
libelle ; il ne me lès a pas épargnés , dans  
ce *sage & touchant mémoire*.

(97) On se rappellera l'artificieux trans-  
port des plaintes d'indignation , chan-  
gées en *cris de rage*. Note 88 ; & l'on  
verra où est l'impudence.

(98) A quoi tint-il donc que M. Rouf-  
seau ne me privât pas de cette *estime* à  
laquelle il paroît donner un si grand  
prix ? A un mot qui montrait que je pen-  
sois mieux de lui qu'il ne méritoit : *Je  
ne reconnois pas là M. Rousseau*.

laissoit des scrupules , je remplis fidèlement l'espece d'engagement que j'avois pris à cet égard : ainsi , avec la bonne foi que je mets à toute chose , ( 99 ) j'envoyai sur-le-champ à tous mes amis le désaveu de M. Vernes ; & ne pouvant le confirmer par le mien , je n'ajoutai pas un mot qui pût l'affoiblir. J'écrivis en même temps au libraire , qu'il supprimât la piece qui ne faisoit que de paroître , & il me marqua m'avoir si bien obéi , qu'il ne s'en étoit pas débité cinquante exemplaires. ( 100 ) Voilà ce que

---

( 99 ) Sur-tout au présent *mémoire* ; comme on doit l'avoir observé , & comme on l'observera encore dans ce qui va suivre.

( 100 ) Ici , M. Rousseau dit , qu'il écrivit au libraire , d'après les *scrupules* que lui avoit donnés mon *désaveu* ; & , dans ses *Confessions* , il affirme , que le scrupule le prit , sur les *représentations* de ceux qui l'avoient blâmé de m'avoir nommé trop légèrement. Représentations , ou plutôt , reproches , dont il ne dit pas un mot dans ce *mémoire* , de crainte qu'on



348 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
je crus devoir faire en toute équité ; je  
ne pouvois aller au-delà sans mensonge.  
Puisque j'avois fait dépendre ma déclara-  
tion de celle de M. Vernes , laisser cou-  
rir la sienne sans y répondre , & la ré-  
pandre moi-même , étoit la faire valoir  
autant qu'il m'étoit permis.

En réponse à sa lettre , je lui donnai  
avis de ce que j'avois fait , & je crus que  
cette correspondance finiroit là : point.  
D'autres lettres suivirent. M. Vernes at-  
tendoit une déclaration de ma part ; il  
fallut lui marquer que je ne la voulois  
pas faire ; il voulut savoir la raison de ce  
refus ; il fallut la lui dire ; il voulut en-  
trer là-dessus en discussion , alors je me  
tus. ( 101 )

---

ne les opposât à ce qu'il appelle ses *preu-  
ves*. Et il vient de parler de *la bonne foi*  
qu'il a mise à cette affaire !

( 101 ) Un honnête homme eût-il gardé  
le silence , après avoir été sommé d'ex-  
poser , avec toute la clarté possible , &  
sans ménagemens , les motifs qui l'empê-  
choient de se rendre à mon désaveu ?

Durant

Ton

Durant cette négociation , parut un second libelle intitulé , *Sentimens des jurisconsultes*. (102) Dès lors tous mes doutes furent levés ; tant de la conduite de M. Vernes que de l'examen des deux libelles , il resta clair à mes yeux , qu'il avoit fait l'un & l'autre , & que l'objet principal du second , étoit de mieux couvrir l'auteur du premier.

Voilà l'historique de cette affaire ; voici maintenant les raisons du sentiment dans lequel je suis demeuré.

J'ai à Geneve un grand nombre d'en-

---

(102) Voici une seconde imputation , qui m'étoit absolument inconnue , mais qui ne m'étonne point , après l'audace de la première. Je proteste solennellement que , jusques ici , j'avois ignoré l'existence même de cette seconde brochure. Dans le temps où elle a dû paroître , je demourois à Céligny , à trois lieues de Geneve , où , heureusement , je ne recevois pas la vingtième partie des brochures qui publioient pendant les dissensions civiles. Je reviendrai , avec M. Roussseau , à cette seconde brochure.

350 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
nemis très-ardens, qui me haïssent tout  
autant que peut faire M. Vernes; (103)  
mais leur haine étant une affaire de parti,  
& n'ayant rien qui soit personnel à aucun  
d'eux, n'est point aveuglée par la colere;  
& dirigeant à loisir ses atteintes, elle ne  
porte aucun coup à faux: elle est d'autant  
plus dangereuse qu'elle est plus injuste;  
je les craindrois beaucoup moins, si je  
les avois offensés. Mais bien loin de là,  
je n'en connois pas même un seul. Je  
n'ai jamais eu le moindre démêlé person-  
nel avec aucun d'eux, (104), à moins  
qu'on ne veuille en supposer un entre  
l'auteur des *Lettres de la campagne*, &

---

(103) Voyons donc pourquoi M.  
*Rousseau* m'a donné la préférence, à moi  
qui certainement n'étois pas son ennemi.

(104) Et n'aviez-vous eu, dans ce  
temps-là même, aucun démêlé personnel  
avec M. de *Voltaire*, qui, sûrement, ne  
vous aimoit pas? Ne l'aviez-vous pas  
provoqué, de la manière la plus outré-  
geante, il n'y avoit que dix à douze  
jours?

celui des *Lettres de la montagne*. Mais qu'y a-t-il de personnel dans un pareil démêlé ? Rien , puisque ces deux auteurs ne se connoissent point , & n'ont pas même parlé directement l'un de l'autre. J'ose ajouter que si ces deux auteurs ne s'aiment pas réciproquement , ils s'estiment ; chacun des deux se respecte lui-même , il ne peut y avoir de querelle entre eux que pour la cause publique ; & dans ces querelles , ils ne se diront sûrement pas des injures : des hommes de cette trempe ne font point de libelles.

D'ailleurs , on sent à la lecture de la piece , que celui qui l'écrit n'est point homme de parti , qu'il est très-indifférent sur cet article , qu'il ne songe qu'à sa colère , & qu'il ne veut venger que lui seul. (105) J'ose ajouter que la stupide indécence qui regne dans le libelle , prouve elle-même qu'il ne vient ni des magis-

---

(105) Et tout cela ne convenoit-il pas à M. de Voltaire ?

352 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
trats ni de leurs amis , qui se garderoient  
d'avilir ainsi leur cause. Je suis désormais  
un homme à qui ils doivent des égards ,  
par cela seul , qu'ils croient lui devoir de  
la haine. ( 106 ) Attaquer mon honneur  
seroit de leur part une passion trop inepte  
& trop basse. La dignité , le noble orgueil  
d'un tel corps de magistrature ne doit pas  
laisser présumer qu'un homme vil puisse  
lui porter des coups qui lui soient sensi-  
bles , des coups qu'il soit obligé de parer.

Il m'est donc de la dernière évidence ,  
par la nature du libelle , qu'il ne peut  
être que d'un homme aveuglé par l'indi-  
gnation de l'amour-propre ; & le seul  
M. Vernes , à Geneve , peut être avec  
moi dans ce cas. ( 107 ) Si le public , qui

---

( 106 ) La *haine* , un titre à des égards  
pour celui qui en est l'objet ! Qui eût cru  
que cette passion fût si polie ?

( 107 ) J'y consens , M. Rousseau ; la  
*haine* de l'auteur des *Lettres de la campa-*  
*gne* , celle des *magistrats de Geneve* , &  
de leurs *amis* , tous fort maltraités dans

ne fait si j'ai eu des querelles personnelles avec d'autres Genevois , ne peut sentir le poids de cette raison , en a-t-elle pour moi moins de force , & n'est-ce pas de ma persuasion qu'il s'agit ici ? ( 108 ) De plus , combien le public même ne doit-il pas être frappé de la conformité des propos de M. Vernes avec le libelle ? ( 109 ) A qui puis-je attribuer ces propos écrits , si ce n'est au seul qui les ait

---

vos *Lettres de la montagne* , se trouvoit d'une espece particuliere de *haine* ; elle étoit trop honnête pour leur permettre de se venger de vous par un libelle anonyme ; mais M. de *Voltaire* n'avoit-il pas son *amour-propre* ? Et son amour-propre ne devoit-il pas être indigné des injures que vous veniez tout récemment de lui dire ? Et sa *haine* vous avoit-elle paru d'une grande politesse envers ceux qui en avoient été les objets ?

( 108 ) Oh , sûrement , il ne peut s'agir , ici , que de la vôtre !

( 109 ) Dites “ des propos que j'ai eu „ soin de faire tenir à M. *Vernes* , avant „ que de les lui faire mettre sous la „ presse. „

354 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
tenus de bouche dans le temps , dans le  
lieu , dans la circonstance où le libelle  
fut publié ? Quand il l'eût été par un au-  
tre , cet autre n'eût fait qu'écrire , pour  
ainsi dire , sous la dictée de M. Vernes ;  
M. Vernes eût toujours été le véritable  
auteur , l'autre n'eût été que le secre-  
taire. ( 110 )

Troisième raison. ( 111 ) L'état de l'au-

---

( 110 ) D'abord , M. *Rousseau* a mis  
dans ma bouche les propos qu'ensuite il  
m'a fait imprimer & publier. A présent ,  
je pourrois bien être le véritable auteur ,  
& un autre le *secrétaire*. Mais , dans ce  
dernier cas , que devient la puissante  
*preuve* , tirée de mon *style pastoral* ?

( 111 ) Abrégeons. A quoi reviennent  
les dix paragraphes qu'on va lire ? A ceci.  
“ Cinq pages du libelle roulent , non pas  
” sur la politique , qui occupoit alors  
” tous les esprits ( à *Geneve* & non à  
” *Ferney* ) , mais sur des querelles de  
” religion , & sur les ministres de *Geneve*  
” ( dont on ne s'occupoit que trop à  
” *Ferney* ). On y reproche à M. *Rousseau* ,  
” d'avoir voulu brouiller trois pasteurs.  
” Donc ce libelle est d'un *ministre* ; M.  
” *Vernes* est *ministre* ; donc il est l'au-

teur se montre à découvert dans l'esprit de l'ouvrage ; il est impossible de s'y tromper. Dans l'édition originale , la piece entière est de huit pages , dont une pour le préambule ; les cinq suivantes , qui font le corps de la piece , roulent sur des querelles de religion , & sur les ministres de Geneve. A la septieme , l'auteur dit , venons à ce qui nous regarde ; c'est y venir bien tard , dans un écrit intitulé , *Sentimens des citoyens*. Dans ces deux dernieres pages qui ne disent rien , il revient encore à parler des pasteurs.

Qu'on se rappelle la disposition des

---

„ teur du libelle. „ Qu'on lise , & l'on verra si je prête de telles inepties à M. *Rousseau*. Il sentoît si bien , lui-même , l'absurdité de sa longue excursion conjecturale , qu'il avertit que *quiconque ne sera pas frappé de la même évidence que lui , le seroit , s'il y donnoit autant d'attention , s'il y mettoit le même intérêt ( il devoit dire , la même passion. )* Ce qu'il y a de plaisant , ici , c'est que M. de *Voltaire* soit transformé en ministre du saint Evangile.



356 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
esprits à Geneve , en ce moment de crise ,  
où les deux partis , tout entiers à leurs  
démêlés , ne songeoient pas seulement à  
ce que j'avois dit de la religion & des  
ministres ; & qu'on voie à qui l'on peut  
attribuer un écrit , où l'auteur tout oc-  
cupé de ces messieurs , songe à peine aux  
affaires publiques.

Il y a des observations fines & sûres ,  
que le grand nombre ne peut sentir ,  
mais qui frappent beaucoup les gens at-  
tentifs qui les savent faire ; & ce qu'il faut  
pour cela , n'est pas tant d'avoir beau-  
coup d'esprit , que de prendre un grand  
intérêt à la chose : en voici une de cette  
espece.

*Certes , est-il dit dans la piece , il ne  
remplit pas ses devoirs , quand dans le  
même libelle , (\*) trahissant la confiance  
d'un ami , il fait imprimer une de ses let-  
tres pour brouiller ensemble trois pasteurs.*

---

(\*) C'est le nom que l'auteur de cette  
piece donne aux *Lettres écrites de la  
montagne.*

Il n'y a pas plus de vérité dans ces trois lignes que dans le reste de la piece ; mais passons. Je demande d'où peut venir à l'auteur , l'idée de ce reproche , d'avoir voulu brouiller trois pasteurs , si lui-même n'est pas du nombre ? Dans la lettre citée , deux pasteurs sont nommés d'une maniere qui ne sauroit les brouiller entre eux ; il conjecture le troisieme très-témérairement & très-faussement , mais en homme au surplus , trop bien au fait du tripot , pour n'en être pas lui-même. D'où a-t-il tiré que ce troisieme prétendu pasteur étoit mon ami , & que j'avois trahi sa confiance ? Il n'y a pas un mot , dans l'extrait que j'ai donné , qui puisse autoriser cette accusation. Est-ce ainsi qu'un homme qui n'eût pas été du corps , eût envisagé la chose ? Il falloit être ministre , instruit des tracasseries des ministres , & leur donner la plus grande importance , pour voir ici la brouillerie de trois d'entre eux , & la faire entrer dans tant d'accusations ef-

358 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
froyables , dont un écrit de huit pages  
est rempli. Cette remarque me confirme  
avec certitude , que cette piece qui ne  
roule que sur des intérêts de ministres ,  
est d'un ministre. J'ose affirmer que qui-  
conque n'est pas frappé de la même évi-  
dence , le feroit s'il y donnoit autant d'at-  
tention , & qu'il y prit le même intérêt  
que moi.

Or , s'il est étonnant que dans une com-  
pagnie aussi respectable que celle des pas-  
teurs de Geneve , il s'en trouve un capa-  
ble de faire un pareil libelle , il est cer-  
tain du moins qu'il ne s'y en trouve pas  
deux. Auquel donc nous fixerons-nous ?  
Si le lecteur hésite , j'en suis fâché pour  
ces messieurs. Quant à moi , je les honore  
trop malgré leurs torts , pour former là-  
dessus le moindre doute.

Je n'ai eu quelques liaisons suivies qu'a-  
vec cinq d'entre eux. Il en est mort deux ,  
(\*) & plutôt à Dieu qu'ils véussent ! Il est

---

(\*) M. Mayster & M. le professeur

probable que les choses auroient pris un tour bien différent.

Des trois qui restent, l'un est un homme grave, respectable par son âge, par son savoir, par sa conduite, par ses écrits, & qui, loin d'avoir pour moi de la haine, me doit, j'ose le dire, une estime particulière par mes procédés envers lui.

Le second est un homme plein d'urbanité, d'un caractère liant & doux, & dont la correspondance qui m'étoit agréable, n'a cessé de ma part, que par l'impossibilité de fournir à tout. Du reste, il y a si peu de rupture entre nous, qu'abstraction faite des affaires publiques, je n'ai point cessé de compter sur son amitié, comme il peut toujours compter sur la mienne.

Le troisième est M. Vernes. Lecteurs, mettez-vous à ma place, à qui des trois dois-je attribuer la pièce? Il faut choisir à

---

Lullin. Ce dernier avoit du crédit dans la république, & conservoit pour moi l'amitié la plus tendre, malgré cette fatale dédicace qui a causé tous mes malheurs.

360 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
car si j'en ai connu personnellement quel-  
ques autres , ce n'est que par des relations  
passageres de mutuelles honnêtetés. Or ,  
je le demande , cela produit-il , cela peut-  
il produire des libelles tels que celui dont  
il s'agit ?

Il est triste ( 112 ) sans doute , d'être  
forcé d'attribuer à un ministre de la parole  
de Dieu , une piece pleine d'horreurs &  
de mensonges : mais après avoir fouillé  
sa bouche & sa plume de ces horreurs ,  
pourquoi craindrait-il d'en fouiller la  
presse , & pourquoi s'abstiendrait-il dans  
un libelle anonyme , de faire des menson-  
ges , puisqu'il ne craint pas d'en faire  
dans des lettres écrites & signées de sa  
main ? J'en ai relevé un bien hardi dans

---

( 112 ) *Il est triste ! Dites , qu'il est  
abominable d'accuser un ministre de la  
parole de Dieu , d'avoir fouillé sa bouche  
& sa plume d'horreurs & de mensonges ,  
lorsqu'on ne peut soutenir cette scanda-  
leuse imputation que par d'absurdes con-  
jectures , de misérables sophismes , & des  
assertions absolument controuvées.*

la premiere ; ( 113 ) en voici un autre dans la derniere , qui n'est pas plus timidement avancé. M. Vernes me demande dans sa quatrieme lettre , pourquoi , comme il l'a su de bonne part , j'ai écrit , à un homme d'un rang distingué , qu'*ayant été mieux instruit , je ne lui attribuois plus cette piece ?* Je ne fais point rendre raison de ce qui n'est pas , & je suis très-sûr de n'avoir rien écrit de pareil à personne. M. le prince de Wirtemberg a bien voulu me faire transcrire ce que je lui avois écrit à ce sujet ; en voici l'article mot pour mot. *M. Vernes désavoue avec horreur , le libelle que j'ai cru de lui. En attendant que je puisse parler de moi-même , je crois qu'il est de mon devoir*

---

( 113 ) Il appelle *hardi mensonge* , le mot , *je ne reconnois pas là M. Rousseau ;* auquel il a substitué des *cris de rage & de fureur* , qui , comme on l'a vu , faisoient ses perfides desseins. Il me fait mentir , à son gré ; puis , il me reproche les mensonges qu'il m'a prêtés. Voilà le véridique *J. J. Rousseau !*

362 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ;  
*de répandre son désaveu.* En quoi donc  
suis-je en contradiction avec moi-même  
dans ce passage ? Si M. Vernes en a quel-  
que autre en vue , qu'il le dise ; qu'il  
dise d'où il tient ce qu'il dit savoir de si  
bonne part. ( 114 )

Voilà donc des mensonges , de la haine ,  
des calomnies , indépendamment du li-  
belle , & tout cela bien avéré. ( 115 ) La

---

( 114 ) Je le tenois de M. d'Ivernois ,  
ami zélé de M. *Rousseau* , qui , dans ses  
*Confessions* , s'en est montré si peu digne ;  
de M. *Deluc* l'ainé , & d'autres partisans  
de M. *Rousseau* , qui , affligés du blâme  
dont il s'étoit couvert , par la scanda-  
leuse imputation qu'il m'avoit faite , pu-  
blioient qu'il avoit écrit ces mots à un  
*homme d'un rang distingué*. Si ces mes-  
sieurs avoient été trompés , & si je le fus  
avec eux , qu'est-ce que cela prouveroit ?  
Leur trop grande facilité , & la mienne ,  
à croire à une rétractation qui eût fait  
honneur à M. *Rousseau*.

( 115 ) On ne peut pas plus avéré !  
Cependant , si , par une tenace incrédu-  
lité , on ne se rendoit pas aux puissantes  
preuves de M. *Rousseau* , voici plus ; voici  
une mal-adresse de colere , qui décele M.  
*Vernes* , à ne pas s'y méprendre.

disconvenance de l'ouvrage à l'auteur , malgré son état , n'est donc pas si grande. Voici plus. Je trouve dans la piece , des choses qui me désignent si distinctement M. Vernes , que je ne puis m'y méprendre : il falloit toute la mal-adresse de la colere , pour laisser ces choses là , voulant se cacher. Pour prouver que je ne suis point un savant , ce qui n'avoit assurément pas besoin de preuves , on me fait dans le libelle , auteur d'un opéra & de deux comédies sifflées. Pourquoi deux comédies ? Je n'en ai donné qu'une au théâtre : mais j'en avois une autre qui ne valoit pas mieux , dont j'avois parlé à très-peu de gens à Paris , ( 116 ) & au seul M. Vernes à Geneve. ( 117 ) Lui seul à Ge-

---

( 116 ) Et qui , sûrement , n'en avoient parlé à qui que ce fût au monde !

( 117 ) Il ne m'en avoit pas dit un mot ; mais il lui convenoit , ici , de m'en avoir fait confidence. Ce qui m'étonne , c'est qu'il n'y ait pas joint celle de l'*exposition de ses enfans* , quoique je n'aie appris cet



364 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
neve , favoit que cette piece existoit. Je  
suis, selon le libelle , un bouffon qui re-  
çoit des nazardes à l'opéra , & qu'on prof-  
tituoit marchant à quatre pattes , sur le  
théâtre de la comédie. Mes liaisons avec  
M. Vernes suivirent immédiatement le  
temps où l'on m'ôta mes entrées à l'o-  
péra. J'en parlois avec lui ( 118 ) quel-  
quefois : cette idée lui est restée. A l'é-  
gard de la comédie , il étoit naturel qu'il  
fût plus frappé que tout autre , de celle  
où je suis représenté marchant à quatre  
pattes , parce qu'il a eu de grandes liai-  
sons avec l'auteur : ( 119 ) sans cela , ce

---

horrible fait , que par la brochure dont il  
m'accusoit d'être l'auteur.

( 118 ) Et avec lui seul sans doute ;  
quoique ce fait eût été publié dans toute  
l'Europe.

( 119 ) “ J'avois de grandes liaisons  
” avec l'auteur qui a fait marcher à qua-  
” tre pattes M. *Rousseau* ; donc je devois  
” avoir été plus frappé que tout autre  
” de ce perfiffage ; donc je l'ai inféré  
” dans le libelle. ” Cela est clair comme

souvenir n'eût point été naturel en pareilles circonstances ; car dans ce rôle , où l'on me donne des ridicules , on m'accorde aussi des vertus , ce qui n'est pas le compte de l'auteur du libelle. Il compare mes raisonnemens à ceux de Lamétrie , dont les livres sont généralement oubliés , mais qu'on fait être un des auteurs favoris de M. Vernes. (120)

---

le jour ! Combien *ma colere fut maladroite* , puisque je n'apperçus pas cette lumineuse conséquence !

(120) J'ai toujours regardé *Lamétrie* comme un des plus extravagans écrivains de ce siècle ; j'ai toujours détesté ses principes , qui sapent les fondemens de la religion & de la morale ; & voilà M. Rousseau qui affirme , hardiment , que ce *Lamétrie* est un de mes auteurs favoris. Et sur quoi repose son assertion ? Sur l'audace avec laquelle il l'avance. Dans sa quatrième promenade , il dit que “ le  
 „ criminel mensonge dont la pauvre  
 „ Marion avoit été la victime , l'avoit  
 „ garanti de tous les mensonges qui pou-  
 „ voient toucher la réputation d'au-  
 „ trui. „ Sans doute la cure , opérée par

366 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
En un mot, il y a peu de lignes dans tout le libelle, où je n'apperçoive M. Vernes par quelque côté. J'accorde qu'un autre pouvoit avoir les mêmes idées, mais non toutes à la fois, ni dans la même occasion. (121)

Si j'examine à présent ce qui s'est passé depuis la publication du libelle, j'y vois des soins pour me donner le change, mais qui ne servent qu'à me confirmer dans mon opinion. J'ai déjà parlé de la première lettre de M. Vernes; j'en reparlerai encore; passons aux autres. Comment concevoir le ton dont elles sont

---

*la pauvre Marion*, n'avoit pas été complète, puisqu'elle n'a pas garanti M. Rousseau de ce mensonge sur *Laméttrie*, & des autres qui se trouvent dans ce *mémoire*.

(121) Si un autre pouvoit avoir ces mêmes idées, seroit-il étrange que, voulant noircir M. Rousseau, il les eût réunies dans la même occasion? Ce qu'il y a, ici, de vraiment étrange, c'est que la tête d'un J. J. Rousseau ait réuni tant de *niaiseries*!

écrites ? Comment accorder la douceur plus qu'angélique qui regne dans ces lettres , avec le motif qui les dicte , & avec la conduite précédente de celui qui les écrit ? (122) Quoi , ce même homme qui , pour avoir été jugé mauvais auteur , se livre aux fureurs les plus excessives , chargé maintenant d'un libelle atroce , lie une paisible correspondance avec celui qui lui intente publiquement cette accusation , & la discute avec lui dans les termes les plus honnêtes ? Une si sublime vertu peut-elle être l'ouvrage d'un moment ? Que je l'envie à quiconque en est capable ! Oui , je ne crains point de le dire : si M. Vernes n'est pas

---

(122) Tout cela s'explique aisément , M. *Rousseau* , quand on se rappelle que c'est vous qui , dans ce *mémoire* , avez eu l'art perfide de me faire pousser des cris de rage , & de les faire durer jusqu'à l'apparition du libelle , afin que le public fût facilement induit à m'en croire l'auteur. Vous me forcez à parler encore ici de cette lâche méchanceté !

368 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
l'auteur du libelle, il est le plus grand ou  
le plus vil des mortels. (123)

Mais supposons qu'il en fût l'auteur ;  
que , quelques mesures qu'il eût prises  
pour se bien cacher , le ton ferme avec  
lequel je le nomme , lui donnât quelque  
inquiétude sur son secret ; que , craignant  
que je n'eusse contre lui quelque preuve ,  
il voulût éclaircir doucement ce soupçon  
sans m'irriter ni se compromettre , com-  
ment paroît-il qu'il devoit s'y prendre ?  
(124) Précisément comme il a fait. Il  
feindroit d'abord de douter que l'accusa-  
tion fût de moi , pour me laisser la liberté  
de ne la pas reconnoître , & pouvoir ,

---

(123) Dans la supposition que fait ici  
M. *Rousseau* , plus d'un lecteur trouvera  
que j'aurois été , à bon marché , *le plus*  
*grand des mortels*.

(124) On ne peut reprocher à M.  
*Rousseau* de n'avoir pas épuisé toutes les  
suppositions. Suivons-le donc encore  
dans la nouvelle ruse dont il me gratifie ;  
me promenant ainsi de ruse en mal-  
adresse , & de mal-adresse en ruse , selon  
l'exigence du cas.

Sans me forcer à la soutenir, la faire re-  
 garder comme anonyme, & par consé-  
 quent comme nulle. Si je la reconnoissois,  
 il me reprocheroit avec modération mon  
 erreur, & tâcheroit de m'engager à me  
 dédire, sans pourtant l'exiger absolu-  
 ment, de peur de me réduire à casser les  
 vitres. Si je m'en défendois en termes  
 d'autant plus dédaigneux qu'ils disent  
 moins & font plus entendre, feignant  
 de ne les avoir pas compris, il m'en de-  
 manderoit l'explication; & quand enfin  
 je l'aurois donnée, il tâcheroit d'entrer  
 en discussion sur mes preuves, afin qu'en  
 étant instruit, il pût travailler à les faire  
 disparaître : car qui jamais, dans une  
 accusation publique, s'avisa d'en vouïoir  
 discuter les preuves tête-à-tête avec  
 l'accusateur ? Enfin, si voyant claire-  
 ment son dessein, je cessois de lui ré-  
 pondre, il prendroit acte de ce silence,  
 & tâcheroit de persuader au public, que  
 j'ai rompu la correspondance, faute de  
 pouvoir soutenir l'éclaircissement. Je

370 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
supplie ici le lecteur de suivre attentive-  
ment les lettres de M. Vernes , de voir  
si je les explique , & s'il voit quelque  
autre explication à leur donner. ( 125 )

Dans l'intervalle de cette plaisante né-  
gociation , parut le second libelle dont  
j'ai parlé , écrit du même style que le pre-  
mier , avec la même équité , la même  
bienfaisance , avec le même esprit. Il me  
fut envoyé par la poste , comme le pre-  
mier , avec le même soin , sous le même  
cachet , & j'y reconnus d'abord le même  
auteur. ( 126 ) Dans ce second libelle , on  
censure mon style , comme M. Vernes le

---

( 125 ) Non , M. *Rousseau* ; vous vous  
battez les flancs en pure perte ! Je n'au-  
rois point eu recours à ces combinaisons  
artificieuses , auxquelles vous paroissez  
si bien vous entendre. Après mon désa-  
veu ( qui n'auroit pas eu lieu , si j'eusse  
été coupable ) j'aurois gardé un profond  
silence , afin de ne vous pas mettre dans  
le cas de me confondre.

( 126 ) Si le *cachet* dont on s'étoit servi  
pour les deux brochures , étoit le même  
si elles étoient écrites dans le même esprit

cenfuroit de vive voix, comme le même M. Vernes a trouvé mal écrite une lettre de dix lignes, adreffée à un libraire. Avant que j'euffe repouffé fes outrages, il m'accufoit de bien écrire, & m'en faisoit un nouveau crime. Maintenant je n'ai qu'un style obscur, j'écris comme un chartier, mes lettres font mal écrites. Ces critiques peuvent être vraies; mais comme elles ne font pas communes, on voit qu'elles partent de la même main. L'auteur connu des unes fait connoître l'auteur des autres. L'objet fecret de ce fecond libelle me paroît cependant avoir été de donner le change fur l'auteur du premier; voici comment. On avoit foudrement (127)

---

du même style, j'admets d'autant plus volontiers, avec M. Rousseau, qu'elles viennent du même auteur, qu'il m'épargne, là, l'ennui de le fuivre dans fes répétitions. Je me bornerai donc à quelques mots fur ce qu'il dit au fujet de ce fecond libelle, dont il m'a appris l'existence, & qu'il ne parle pas du tout dans fes *Confessions*.  
 (127) On le difoit, non pas *foudre-*



372 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
répandu dans le public à Geneve & à  
Paris , que le libelle étoit de M. de Vol-  
taire ; & M. Vernes , dont on connoît la  
modestie , ne doutoit pas qu'on ne s'y  
trompât : les cachets de ces deux auteurs  
sont si semblables. ( 128 ) Il s'agissoit de  
confirmer cette erreur ; c'est ce qu'on crut  
faire , au moyen du second libelle : car  
comment penser qu'au moment que M.  
Vernes marquoit tant d'horreur pour le  
premier , il s'occupât à composer le se-  
cond ? On y prit la précaution qu'on avoit  
négligée dans le premier , d'employer  
dans quelques mots , l'orthographe de

ment , mais très - ouvertement , dans les  
cafés , dans les cercles , dans les rues. On  
l'écrivoit à M. *Rousseau* , qui fait , ici  
d'un cri public , un bruit sourd ; comme  
il a fait , précédemment , de quelques  
plaintes d'indignation , le plus horrible  
tapage ; & le tout selon ses convenances

( 128 ) En dépit de mon excessive  
nité , je conviens que les deux cachets  
sont très - dissimilaires ; mais ce  
m'étonne fort , c'est que le pénétrant  
*J. J. Rousseau* ait pu les confondre.

M. de Voltaire, comme un oubli de sa part, *encor, serait.* (129) On affecte d'y parler de la génuflexion dans des sentimens contraires   ceux de M. Vernes. *Versis viarum indiciis* : mais qu'avoit   faire dans un libelle écrit contre moi, la génuflexion, dont je n'ai jamais parlé ? (130) C'est ainsi qu'en se cachant maladroitement, on se montre.

Quel est l'homme assez d pourovu de goût & de sens, pour attribuer de pareils écrits   M. de Voltaire,   la plume la plus élégante de son siècle ? (131) M. de

---

(129) Eh, M. *Rousseau*, ne deviez-vous pas pr fumer que M. de *Voltaire*, sachant qu'il étoit généralement connu pour l'auteur de la premiere brochure, avoit pas cherché   se cacher, dans la seconde ?

(130) Mais dont M. de *Voltaire* ne étoit, alors, de parler, ainsi que de son ami *Robert Covele*, qu'il chanta,   son sujet.

(131) Tout *Geneve*, M. *Rousseau*, tout *Geneve* ! Differtez, combinez, con-

374 DÉCLARATION DE ROUSSEAU.

Voltaire auroit-il employé six pages d'une  
pièce qui en contient huit, à parler des  
ministres de Geneve & à tracasser sur l'or-  
thodoxie ? M'auroit-il reproché d'avoir  
mêlé l'irréligion à mes romans ? M'auroit-  
il accusé d'avoir voulu brouiller des pas-  
teurs ? Auroit-il dit qu'il n'est pas permis  
d'étaler des poisons sans offrir l'antidote ?  
Auroit-il affecté de mettre les auteurs  
dramatiques si fort au-dessous des savans ?  
Auroit-il fait si grand' peur aux Genevois  
d'appeller les étrangers pour juger leurs  
différens ? Auroit-il usé du mot de *délit*  
*commun*, sans savoir ce qu'il signifie, lui  
qui met une attention si grande à n'em-  
ployer les termes de science, que dans  
leur sens le plus exact ? Auroit-il dit que

---

jecturez, tant qu'il vous plaira, tous  
vos concitoyens furent assez dépourvus  
de goût & de sens, pour attribuer à l'é-  
légante plume de Voltaire, ce que, vous  
seul, avec tant de goût & de sens, attri-  
buez au plat auteur des lettres sur votre  
christianisme.

le mot *amphigouri* signifioit déraison ? Auroit-il écrit *quinze cent*, faire *cent* indéclinable étant une des fautes de langue particulières aux Genevois ? Enfin, après avoir pris si grand soin de déguiser son orthographe dans le premier libelle, se feroit-il négligé dans le second, lorsqu'on l'accusoit déjà du premier ? M. de Voltaire fait que les libelles sont un moyen mal-adroît de nuire ; il en connoît de plus sûrs que celui-là. (132)

En rassemblant tous ces divers motifs de croire, quel lecteur pourroit refuser son acquiescement à la persuasion où je suis, que M. Vernes est l'auteur du

---

(132) Il paroît que M. *Roussseau* trouvoit ce moyen *très-adroît & très-sûr* ; au moins quand on s'en servoit après la mort. Quel nom donner à sa présente *déclaration*, & à ce qu'il appelle les *Confessions*, si ce ne sont pas de longs & virulens libelles, dans lesquels il a voulu immoler, sur sa tombe, presque toutes les personnes qui ont eu le malheur d'avoir quelque relation avec lui ?

376 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
libelle, soit par les traits cumulés qui  
l'y peignent, soit par les circonstances  
qui ne peuvent se rapporter qu'à lui ?  
Malgré cela , je suis convenu , je con-  
viens encore du tort que j'ai eu de le  
lui attribuer publiquement : mais je de-  
mande s'il m'est permis de réparer ce tort  
par un mensonge authentique , ( 133 )  
en déclarant publiquement que cette  
pièce n'est point de lui , tandis que je suis  
intimement assuré qu'elle en est. ( 134 )

---

( 133 ) Et qui vous avoit demandé de  
réparer votre tort par un *mensonge authen-*  
*zique* ? Je vous avois sommé de publier ,  
*avec clarté , & sans ménagemens* , les mo-  
tifs de votre persuasion ; c'étoit le vrai  
moyen de vous conduire à réparer vos  
torts , si vous l'eussiez sincèrement désiré.

( 134 ) Et moi je suis *intimement assuré*  
qu'il s'efforçoit de se persuader que j'é-  
tois l'auteur du libelle , & , qu'à son  
grand regret , il ne pouvoit en venir à  
bout. Il falloit qu'il luttât contre ce qu'il  
avoit vu , & pu apprendre de mon carac-  
tere , si éloigné de celui qu'il faut à un  
libelliste ; -- contre les fortes & réitérées

Je conviens cependant que toutes ces raisons, très-suffisantes pour me persuader

---

assurances qu'il m'avoit données de toute son estime ; -- contre la connoissance qu'il eut de l'indignation causée, à *Geneve*, par la scandaleuse imputation qu'il m'avoit faite ; --- contre les assertions de messieurs du *Peyrou* & d'*Ivernois* ; en particulier , contre celle de madame *Cramer-Delon* , qui , comme il le dit dans ses *Confessions* , avoit écrit à M. du *Peyrou* , qu'elle étoit sûre que je n'étois pas l'auteur du libelle ; ( personne ne pouvoit le savoir mieux que cette dame , à cause de ses relations avec M. de *Voltaire* ; ) --- contre le cri public , qui lui avoit dénoncé M. de *Voltaire* ; cri appuyé par le souvenir des injures récentes qu'il lui avoit dites , sans provocation ; --- contre la suscription & le cachet de l'enveloppe du libelle, qu'il avoit conservés , & qui , comme le dit M. du *Peyrou* , portoient jusqu'à l'évidence , que l'envoi venoit de M. de *Voltaire* , & non de M. *Vernes* ; -- contre le sentiment intime de ses pénibles efforts pour étayer de quelques prétextes spécieux , l'odieuse accusation qu'il m'avoit publiquement intentée. Aussi , sa conscience va-t-elle encore lui arracher ces aveux ; qu'il est absolument possible

578 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
moi-même , ne le feroient pas pour con-  
vaincre M. Vernes devant les tribunaux.

---

*que je ne sois pas l'auteur du libelle ; qu'il  
le dit de très-bon cœur ; que la passion  
peut l'aveugler ; qu'il va prendre un parti  
que sa raison lui suggere , & que son cœur  
approuve.*

Et quel fut ce parti ? Celui d'une ré-  
tractation ? Oh , non ! Il nous apprend ,  
lui-même , qu'il ne pouvoit se résoudre  
à en faire. “ J'atteste le ciel que , si je  
„ pouvois , l'instant d'après , retirer le  
„ mensonge qui m'excuse , & dire la  
„ vérité qui me charge , sans me faire  
„ un nouvel affront , en me rétractant ,  
„ je le ferois de tout mon cœur ; mais la  
„ honte de me prendre ainsi en faute ,  
„ me retient encore , & je me repens ,  
„ très sincèrement , sans néanmoins l'ôser  
„ réparer. „ *Quatrième promenade , pag.  
295 , édition de Geneve.*

Quel fut donc le parti que prit M. Rouf-  
seau ? Celui d'envoyer au conseil de Ge-  
neve le présent mémoire , & de le prendre  
pour arbitre entre lui & moi , sur l'ac-  
cusation qu'il m'avoit intentée. Parti  
qu'il communiqua ( comme il le dit dans  
ses *Confessions* ) à M. du Peyrou , qui ,  
lui ayant sans doute démontré , & l'ab-  
surdité de son appel , & sur-tout l'absur-

J'en ai plus qu'il n'en faut pour croire ,  
je n'en ai pas assez pour prouver. En cet

---

dité de son *mémoire* , lui conseilla de le  
*supprimer* , & , ajoute M. *Rousseau* , d'*at-*  
*tendre les preuves que j'avois promises.*

*Les preuves que j'avois promises ! Et à*  
qui les avois - je promises ? Et comment  
aurois - je pu en promettre ? N'avois - je  
pas fait tout ce qu'il étoit en mon pou-  
voir de faire ? N'avois - je pas donné un  
désaven net , formel , & rendu public  
par l'impression ? M. *Rousseau* étant l'ac-  
cusateur , n'étoit-ce pas à lui à fournir ses  
*preuves* , s'il en avoit ? Etoit - ce à moi à  
me charger du rôle de dénonciateur ?  
M. du *Peyrou* ne conseilla donc point à  
M. *Rousseau* d'attendre des *preuves* , que  
je n'avois , ni promises , ni pu promettre.  
Ce ne peut être , ici , qu'un nouveau sub-  
terfuge de M. *Rousseau* , au moyen duquel  
il essaie de faire croire que la suppression  
de son *mémoire* fut moins due à son absur-  
dité qu'à l'attente des preuves que j'avois  
promises.

Encore un mot , & je finis. M. *Rous-*  
*seau* , dans ses *Confessions* , ajoute ; “ Si  
„ jamais mon *mémoire* voit le jour , on y  
„ trouvera mes raisons , & l'on y recon-  
„ noîtra , je l'espère , l'ame de J. J. *Rous-*  
„ *seau* , que mes contemporains ont si



380 DÉCLARATION DE ROUSSEAU,  
état, tout ce que je puis dire & que je dis  
assurément de très-bon cœur, est qu'il est  
absolument possible que M. Vernes ne  
soit pas l'auteur du libelle. Aussi n'ai-je  
affirmé qu'il l'étoit, qu'autant qu'il ne di-  
roit pas le contraire, & en m'appuyant  
d'une seule raison, dont même le public  
ne pouvoit sentir la valeur.

Or il est possible à toute rigueur, que  
la piece ne soit pas de celui à qui je l'ai  
attribuée; il est certain dans cette suppo-

---

„ peu voulu connoître. „ Eh, tant  
mieux, M. *Rousseau*, que *vos contem-*  
*porains n'aient pas voulu connoître votre*  
*ame*, s'ils ne devoient la voir que telle  
que vous la montrez dans ce *mémoire*!

Je termine ici la pénible, mais indis-  
pensable occupation de réfuter un libelle,  
& de repousser loin de moi un opprobre  
qui retombe, inévitablement, sur un  
concitoyen; sur un homme qui pendant  
long - temps se dit mon ami; sur un  
homme qui, m'attaquant après sa mort,  
m'a forcé de remuer sa cendre; sur un  
écrivain célèbre par des ouvrages, dont  
quelques - uns seront admirés dans tous  
les lieux & dans tous les âges.

sifion , que lui ayant fait la plus cruelle injure , je lui dois la plus éclatante réparation , & il n'est pas moins certain que je veux faire mon devoir , si-tôt qu'il me fera connu. Comment m'y prendre en cette occasion pour le connoître ? Je ne veux être ni injuste ni opiniâtre , mais je ne veux être ni lâche ni faux. Tant que je me porterai pour juge dans ma propre cause , la passion peut m'aveugler : ce n'est plus à moi que je dois m'en rapporter , & en conscience je ne puis m'en rapporter à M. Vernes. Que faire donc ? Je ne vois qu'un moyen ; mais je le crois sûr , la raison me l'a suggéré , mon cœur l'approuve ; en fût-il d'autres , celui-là seroit le plus digne de moi.

Dans une petite ville comme Geneve , où la police est d'autant plus vigilante qu'elle a pour premier objet , le plus vif intérêt des magistrats , il n'est pas possible que des faits tels que l'impression & le débit d'un libelle , échappent à leurs recherches , quand ils en voudront décou-

382 DÉCLARATION DE ROUSSEAU ,  
vrir les auteurs. Il s'agit ici de l'honneur  
d'un citoyen , d'un pasteur ; & l'honneur  
des particuliers n'est pas moins sous la  
garde du gouvernement , que leurs biens  
& leurs vies.

Que M. Vernes se pourvoie par-de-  
vant le conseil de Geneve. Que le conseil  
daigne faire sur l'auteur du libelle , les  
perquisitions suffisantes pour constater  
que M. Vernes ne l'est pas , & qu'il le  
déclare ; voilà tout ce que je demande.

Il y a deux voies différentes de procé-  
der dans cette affaire. M. Vernes aura le  
choix. S'il croit la pouvoir suivre juridi-  
quement , qu'il obtienne une sentence qui  
le décharge de l'accusation , & qui me  
condamne pour l'avoir faite ; je déclare  
que je me sou mets pour ce fait , aux pei-  
nes & réparations auxquelles me con-  
damnera cette sentence , & que je les  
exécuterai de tout mon pouvoir.

Si contre toute vraisemblance , on ne  
pouvoit obtenir de preuve juridique ni  
pour ni contre , cela fera même un pré-

jugé de plus contre M. Vernes : car quel autre que lui , pouvoit avoir un si grand intérêt à se cacher des magistrats , avec tant de soin ? Pouvoit-il craindre qu'on ne lui fit un grand crime de m'avoir si cruellement traité ? A-t-on vu même que ce libelle effroyable ait été pros crit ? Toutefois levons encore cette difficulté supposée. Si le conseil n'a pas ici des preuves juridiques , ou qu'il veuille n'en pas avoir , il aura du moins des raisons de persuasion pour ou contre la mienne. En ce dernier cas , il me suffit d'une attestation de M. le premier syndic , qui déclare au nom du conseil , qu'on ne croit point M. Vernes auteur du libelle. Je m'engage en ce cas , à soumettre mon sentiment à celui du conseil , à faire à M. Vernes la réparation la plus pleine , la plus authentique , & telle qu'il en soit content lui-même. Je vais plus loin : qu'on prouve ou qu'on atteste que M. Vernes n'est pas l'auteur du second libelle , & je suis prêt à croire & à recon-

384 DÉCLAR. DE ROUSSEAU, &c.  
noître qu'il n'est pas non plus, l'auteur  
du premier.

Voilà les engagements que l'amour de  
la vérité, de la justice, la crainte d'avoir  
fait tort à mon ennemi le plus déclaré,  
me fait prendre à la face du public, &  
que je remplirai de même. Si quelqu'un  
connoît un moyen plus sûr de constater  
mon tort & de le réparer, qu'il le dise,  
& je ferai mon devoir.



19 ME

VISION

# VISION

D E

## PIERRE DE LA MONTAGNE, DIT LE VOYANT.

---

*Ici sont écrits les trois chapitres de la Vision de Pierre de la Montagne, dit le Voyant, concernant la désobéissance & dampnable rebellion de Pierre Duval, dit Pierrot des Dames.*

### CHAPITRE I.

1. **E**T j'étois dans mon pré, fauchant mon regain, & il faisoit chaud, & j'étois las, & un prunier de prunes vertes étoit près de moi.

2. Et me couchant sous le prunier, je m'endormis.

3. Et durant mon sommeil, j'eus une vision, & j'entendis une voix aigre & éclatante, comme le son d'un cornet de postillon.

386 VISION DE PIERRE

4. Et cette voix étoit tantôt foible & tantôt forte, tantôt grosse & tantôt claire, passant successivement & rapidement des sons les plus graves aux plus aigus, comme le miaulement d'un chat sur une gouttière, ou comme la déclamation du révérend Imer, diacre du Val-de-Travers.

5. Et la voix s'adressant à moi, me dit ainsi : Pierre le Voyant, mon fils, écoute mes paroles. Et je me tus en dormant, & la voix continua.

6. Ecoute la parole que je t'adresse de la part de l'Esprit, & la retiens dans ton cœur. Répands-la par toute la terre & par tout le Val-de-Travers, afin qu'elle soit en édification à tous les fideles.

7. Et afin qu'instruits du châtiment du rebelle Pierre Duval dit Pierrot des Dames, ils apprennent à ne plus mépriser les nocturnes inspirations de la voix.

8. Car je l'avois choisi dans l'abjection de son esprit, & dans la stupidité de son cœur, pour être mon interprete.

9. J'en avois fait l'honorable successeur

de ma fervante la *Batizarde*, (\*) afin qu'il portât comme elle, dans toute l'église, la lumière de mes inspirations.

10. Je l'avois chargé d'être comme elle, l'organe de ma parole, afin que ma gloire fût manifestée, & qu'on vît que je puis, quand il me plait, tirer de l'or, de la boue, & des perles, du fumier.

11. Je lui avois dit : va, parle à ton frere errant Jean - Jaques, qui se fourvoie, & le ramene au bon chemin.

12. Car dans le fond, ton frere Jean-Jaques est un bon homme, qui ne fait tort à personne, qui craint Dieu & qui aime la vérité.

13. Mais pour le ramener d'un égarement, ce peuple y tombe lui-même ; & pour vouloir le rendre à la foi, ce peuple renonce à la loi.

14. Car la loi défend de venger les

---

(\*) Vieille commere, de la lie du peuple, qui jadis se piquoit d'avoir des visions.



388 VISION DE PIERRE

offenses qu'on a reçues , & eux outragent sans cesse , un homme qui ne les a point offensés.

15. La loi ordonne de rendre le bien pour le mal , & eux lui rendent le mal pour le bien.

16. La loi ordonne d'aimer ceux qui nous haïssent , & eux haïssent celui qui les aime.

17. La loi ordonne d'user de miséricorde , & eux n'usent pas même de justice.

18. La loi défend de mentir , & il n'y a sorte de mensonge qu'ils n'inventent contre lui.

19. La loi défend la médisance , & ils le calomnient sans cesse.

20. Ils l'accusent d'avoir dit que les femmes n'avoient point d'ame , & il dit au contraire , que toutes les femmes aimables en ont au moins deux.

21. Ils l'accusent de ne pas croire en Dieu , & nul n'a si fortement prouvé l'existence de Dieu.

22. Ils disent qu'il est l'Antechrist, & nul n'a si dignement honoré le Christ.

23. Ils disent qu'il veut troubler leurs consciences, & jamais il ne leur a parlé de religion.

24. Que s'ils lisent des livres faits pour sa défense en d'autres pays, est-ce sa faute & les a-t-il priés de les lire? Mais au contraire, c'est pour ne les avoir point lus, qu'ils croient qu'il y a dans ces livres, de mauvaises choses qui n'y sont point, & qu'ils ne croient point que les bonnes choses qui y sont, y soient en effet.

25. Car ceux qui les ont lus, en pensent tout autrement, & le disent lorsqu'ils sont de bonne foi.

26. Toutefois ce peuple est bon naturellement, mais on le trompe; & il ne voit pas qu'on lui fait défendre la cause de Dieu, avec les armes de Satan.

27. Tirons-les de la mauvaise voie où l'on les mene, & ôtons cette pierre d'achoppement de devant leurs pieds.

## C H A P I T R E II.

1. VA donc & parle à ton frere errant Jean - Jaques , & lui adresse en mon nom ces paroles : Ainsi a dit la voix , de la part de l'Esprit.

2. Mon fils Jean - Jaques , tu t'égares dans tes idées. Reviens à toi , sois docile , & reçois mes paroles de correction.

3. Tu crois en Dieu puissant , intelligent , bon , juste & rémunérateur ; & en cela tu fais bien.

4. Tu crois en Jésus son fils, son Christ, & en sa parole ; & en cela tu fais bien.

5. Tu suis de tout ton pouvoir, les préceptes du saint évangile ; & en cela tu fais bien.

6. Tu aimes les hommes comme ton prochain , & les chrétiens comme tes freres. Tu fais le bien quand tu peux , & ne fais jamais de mal à personne, que pour ta défense & celle de la justice.

7. Fondé sur l'expérience , tu attends

peu d'équité de la part des hommes ; mais  
tu mets ton espoir dans l'autre vie , qui  
te dédommagera des miseres de celle-ci ;  
& en tout cela tu fais bien.

8. Je connois tes œuvres ; j'aime les  
bonnes ; ton cœur & ma clémence efface-  
ront les mauvaises. Mais une chose me  
déplait en toi.

9. Tu t'obstines à rejeter les miracles ;  
& que t'importent les miracles ? Puis-  
qu'au surplus , tu crois à la loi sans eux ,  
n'en parle point , & ne scandalise plus les  
foibles.

10. Et lorsque toi , Pierre Duval dit  
Pierrot des Dames , auras dit ces paroles  
à ton frere errant Jean - Jaques , il sera  
si d'étonnement.

11. Et voyant que toi , qui es un brutal  
& un stupide , tu lui parles raisonnable-  
ment & honnêtement , il sera frappé de  
ce prodige , & il reconnoîtra le doigt de  
Dieu.

12. Et se prosternant en terre , il dira :  
Voilà mon frere Pierrot des Dames , qui

prononce des discours sensés & honnêtes. Mon incrédulité se rend à ce signe évident. Je crois aux miracles, car aucun n'est plus grand que celui-ci.

13. Et tout le Val-de-Travers, témoin de ce double prodige, entonnera des cantiques d'alégresse; & l'on criera de toutes parts, dans les six communautés: Jean-Jaques croit aux miracles, & des discours sensés sortent de la bouche de Pierrot des Dames. Le Tout-Puissant se montre à ses œuvres: que son saint nom soit béni.

14. Alors, confus d'avoir insulté un homme paisible & doux, ils s'empres seront à lui faire oublier leurs outrages, & ils l'aimeront comme leur proche, & il les aimera comme ses frères. Des cris séditieux ne les ameuteront plus; l'hypocrisie exhalera son fiel en vains murmures, que les femmes même n'écouteront point: la paix de Christ régnera parmi les chrétiens, & le scandale sera ôté du milieu d'eux.

15. C'est ainsi que j'avois parlé à Pierre

Duva

Duval dit Pierrot des Dames , lorsque je daignai le choisir pour porter ma parole à son frere errant.

16. Mais au lieu d'obéir à la mission que je lui avois donnée, & d'aller trouver Jean-Jaques , comme je le lui avois commandé, il s'est défié de ma promesse , & n'a pu croire au miracle dont il devoit être l'instrument. Féroce comme l'Onagre du désert, & têtu comme la mule d'Edom, il n'a pu croire qu'on pût mettre des discours persuasifs dans sa bouche , & s'est obstiné dans sa rebellion.

17. C'est pourquoi l'ayant rejeté, je l'ordonne à toi Pierre de la Montagne dit le Voyant, d'écrire cet anathême & de le lui adresser, soit directement, soit par le public, à ce qu'il n'en prétende cause d'ignorance, & que chacun apprenne par l'accomplissement du châtiement que je lui annonce, à ne plus défobéir aux saintes visions.



## CHAPITRE III.

1. ICI sont les paroles dictées par la voix , sous le prunier de prunes vertes , à moi Pierre de la Montagne dit le Voyant ; pour être la sentence portée en icelles , duement signifiée & prononcée audit Pierre Duval dit Pierrot des Dames , afin qu'il se prépare à son exécution , & que tout le peuple en étant témoin , devienne sage par cet exemple , & apprenne à ne plus défobéir aux saintes visions.

2. Homme de col roide , craignois-tu que celui qui fit donner par des corbeaux , la nourriture charnelle au prophete , ne pût donner par toi , la nourriture spirituelle à ton frere ? Craignois-tu que celui qui fit parler une ânesse , ne pût faire parler un cheval ?

3. Au lieu d'aller avec droiture & confiance , remplir la mission que je t'avois donnée , tu t'es perdu dans l'égarement de ton mauvais cœur. De peur d'amener ton frere à résipiscence , tu n'as point

voulu lui porter ma parole. Au lieu de cela, te livrant à l'esprit de cabale & de mensonge, tu as divulgué l'ordre que je t'avois donné en secret; & supprimant malignement le bien que je t'avois chargé de dire, tu lui as faussement substitué le mal dont je ne t'avois pas parlé.

4. C'est pourquoi j'ai porté contre toi, cet arrêt irrévocable, dont rien ne peut éloigner ni changer l'effet. Toi donc, Pierre Duval dit Pierrot des Dames, écoute & tremble; car voici, ton heure approche; sa rapidité se réglera sur ta soif.

5. Je connois toutes tes machinations secrètes; tes complots ont été formés en buvant; c'est en buvant qu'ils seront punis. Depuis la nuit mémorable de ta vision, jusqu'à ce jour treizieme du mois d'Elul, (\*) à la neuvieme heure, (\*\*) il s'est passé cent seize heures.

---

(\*) Le mois d'Elul répond à peu près à notre mois d'août.

(\*\*) La neuvieme heure en cette saî-



## 6 VISION DE PIERRE

6. Pour te donner dans ma clémence, le temps de te reconnoître & de t'amender, je t'accorde de pouvoir boire encore cent quinze rasades de vin pur, ou leur valeur, mesurées dans la même tasse où tu bus ton dernier coup, la veille de ta vision.

7. Mais si-tôt que tes levres auront touché la cent seizieme rasade, il faut mourir; & avant qu'elle soit vidée, tu mourras subitement.

8. Et ne pense pas m'abuser sur le compte, en buvant furtivement ou dans des coupes de diverses mesures; car je te suis par-tout de l'œil, & ma mesure est aussi sûre que celle du pain de ta servante, & que le trébuchet où tu peses tes écus.

9. En quelque temps & en quelque lieu que tu boives la cent seizieme rasade, tu mourras subitement.

---

son, fait environ les deux heures après midi.

DE LA MONTAGNE. 397

10. Si tu la bois au fond de ta cave ,  
caché seul , entre tes tonneaux de pi-  
quette , tu mourras subitement.

11. Si tu la bois à table dans ta famille ,  
à la fin de ton maigre dîné , tu mourras  
subitement.

12. Si tu la bois chez Joseph Clerc ,  
cherchant avec lui dans le vin , quelque  
mensonge , tu mourras subitement.

13. Si tu la bois chez le maire Baillocl ,  
écoutant un de ses vieux sermons , tu  
t'endormiras pour toujours , même sans  
qu'il continue de lire.

14. Si tu la bois , causant en secret chez  
M. le professeur , fût - ce en arrangeant  
quelque vision nouvelle , tu mourras su-  
bitement.

15. Mortel heureux jusqu'à ton dernier  
instant & au - delà , tu mettras en expi-  
rant , plus d'esprit dans ton estomac que  
n'en rendra ta cervelle ; & la plus pom-  
peuse oraison funebre , où tes visions  
seront célébrées , te rendra plus d'hon-

398 VISION DE PIERRE

neur après ta mort que tu n'en eus de tes jours.

16. Boy, trop heureux Pierre Boy, hâte-toi de boire. Tu ne peux trop te presser d'aller cueillir les lauriers qui t'attendent, dans le pays des visions. Tu mourras ; mais graces à celle-ci, ton nom vivra parmi les hommes. Boy, Pierre Boy : va promptement à l'immortalité qui t'est due. Ainsi soit-il ; amen, amen.

17. Et lorsque j'entendis ces paroles, moi Pierre de la Montagne dit le Voyant, je fus saisi d'un grand effroi, & je dis à la voix :

18. A Dieu ne plaise que j'annonce ces choses, sans en être assuré par un signe ! Je connois mon frere Pierrot des Dames : il veut avoir des visions à lui tout seul. Il ne voudra pas croire aux miennes, encore qu'on m'ait appelé le *Voyant*. Mais s'il en doit advenir comme tu dis, donne-moi un signe, sous l'autorité duquel je puisse parler.

19. Et comme j'achevois ces mots,

voici , je fus éveillé par un coup terrible ;  
 & portant la main sur ma tête , je me sentis  
 la face toute en sang : car je saignois beau-  
 coup du nez , & le sang me ruisseloit du  
 visage. Toutefois , après l'avoir étanché  
 comme je pus , je me levai sans autre blef-  
 sure , sinon que j'avois le nez meurtri , &  
 fort enflé.

20. Puis regardant autour de moi , d'où  
 pouvoit me venir cette atteinte , je vis  
 enfin qu'une prune étoit tombée de l'arbre  
 & m'avoit frappé.

21. Voyant la prune auprès de moi ,  
 je la pris ; & après l'avoir bien considérée ,  
 je reconnus qu'elle étoit fort saine , fort  
 grosse , fort verte , & fort dure , comme  
 l'état de mon nez en faisoit foi.

22. Alors mon entendement s'étant ou-  
 vert , je vis que la prune en cet état , ne  
 pouvoit naturellement être tombée d'elle-  
 même ; joint que la juste direction sur le  
 bout de mon nez , étoit une autre mer-  
 veille non moins manifeste , qui confir-

400 VISION DE PIERRE , &c.

moit la premiere , & montrait clairement  
l'œuvre de l'Esprit.

23. Et rendant graces à la voix , d'un  
signe si notoire , je résolus de publier la  
vision , comme il m'avoit été commandé ,  
& de garder la prune en témoignage de  
mes paroles , ainsi que j'ai fait jusqu'à ce  
jour.

*FIN du Tome sixieme.*

67

nt

un

la

dé,

de

ce